

EVOLENE... UNE TERRITORIALITE « METISSE »

EBAUCHE D'ANALYSE D'UNE IDENTITÉ
LOCALE OU DU LOCAL DANS L'IDENTITÉ



MATHIEU PETITE MÉMOIRE DE LICENCE EN
GÉOGRAPHIE

Semestre d'Été 2001

Directeur de mémoire : Ruggero Crivelli, M.E.R.

Juré : Gilles Rudaz, ass.

PB
11.516

Médiathèque VS Mediat



1010487179



03/422

EVOLÈNE...UNE TERRITORIALITE « METISSE »

EBAUCHE D'ANALYSE D'UNE IDENTITE LOCALE OU DU LOCAL DANS L'IDENTITE

Résumé

En s'appuyant sur une approche théorique fournie, comparativement à une partie pratique plus succincte, ce mémoire tente d'analyser la territorialité d'une commune valaisanne, Evolène. Il s'interroge principalement sur l'intégration de l'héritage des sociétés traditionnelles dans la population évolénarde actuelle. Après un cadre théorique qui consiste à expliciter, pour l'essentiel, les thèmes de la territorialité humaine et de l'identité locale, l'accent est mis sur trois indicateurs (le patois, la maison et le costume), qui constituent, en fait, des médiateurs dans la relation Homme – territoire qu'est la territorialité.

Ce mémoire développe le concept d'identité locale, au niveau théorique d'une part, en l'incluant dans celui de la territorialité, et, au niveau du « terrain » d'autre part, en se basant sur des questionnaires, qui permettent d'approcher le quotidien des habitants d'Evolène. La thèse principale de ce travail se fonde sur le concept de bricolage des restes culturels, en tant que processus par lequel toute culture récupère des restes d'une ancienne culture décomposée.

Il en ressort que la territorialité des Evolénards paraît « bricolée », c'est-à-dire qu'elle semble relever majoritairement d'une territorialité urbaine ou moderne tout en se référant simultanément à des « restes » de territorialité traditionnelle ou locale. A travers les trois indicateurs (patois, maison et costume), il est démontré que ceux-ci, à un degré variable, contribuent à la perpétuation de certains restes de relations traditionnelles au territoire.

Mots-clé : territorialité – identité locale – bricolage – reste – Evolène

UNIVERSITE DE GENEVE
Faculté des sciences
économiques et sociales
BIBLIOTHEQUE
UNI MAIL - 40, bd du Pont-d'Arve
1211 GENEVE 4

Remerciements

Le mémoire de licence est, dans mon cas, un travail pour l'essentiel solitaire, mais qui n'aurait pu être mené à bien sans le concours de nombreuses personnes.

Je tiens, tout d'abord, à remercier **M. Ruggero Crivelli**, mon directeur de mémoire, qui m'a souvent orienté lorsque je m'égarais, notamment lors de l'élaboration de ma problématique et mon juré, **M. Gilles Rudaz** qui a chaque fois répondu présent lorsque j'avais besoin de conseils judicieux. Je remercie également **M. Claude Raffestin** qui a accepté d'assurer une lecture critique de ma partie théorique et **M. Charles Hussy**, qui m'a apporté un éclairage bienvenu sur un point particulier de mon cadre théorique.

J'aimerais aussi remercier **Mme Gisèle Pannatier**, qui a eu la gentillesse de m'accorder de son temps un froid samedi de novembre et de me faire visiter « en avant-première » le musée d'Evolène dont elle a été l'une des instigatrices. A Evolène également, **M. Pierre-Henri Pralong**, président de la commune, m'a reçu avec la plus grande amabilité pour un entretien des plus passionnants. Je l'en remercie beaucoup. J'adresse aussi ma reconnaissance à **Mme Yvonne Métrailler**, dont les récits, distillés lors de sa visite du village d'Evolène, m'ont été extrêmement précieux. Enfin, il me faut souligner la contribution de tous les habitants d'Evolène que j'ai interrogés ; sans leur disponibilité, ce mémoire n'aurait pas été réalisable. Je remercie également l'office de statistique de l'Etat du Valais qui m'a gracieusement mis à disposition des données sur la commune d'Evolène.

Ma gratitude va aussi vers mes proches, mes amis qui m'ont soutenu en toute occasion, qui m'ont, fréquemment, prodigués des conseils pertinents et, pour certains, apporté leur aide plus « technique ».

Genève, mai 2001

CHAPITRE 1 : INTRODUCTION	4
1.1 Sur les chemins d'un questionnement...	4
1.2 Choix de l'espace d'étude	4
1.3 Une question guide pour la recherche	5
1.4 Cadre théorique et méthodologie	5
CHAPITRE 2 : ELEMENTS D'UNE THEORIE DE LA TERRITORIALITE HUMAINE	8
2.1 De l'espace au territoire : les intentions humaines	8
2.2 Le territoire concret et le territoire abstrait : la « bifacialité » du territoire	8
2.3 Le concept de territorialité	10
2.3.1 Définition et implications	10
2.3.2 Territorialité et quotidienneté	14
2.3.3 Les territorialités alpines : de la tradition à la modernité	16
CHAPITRE 3 : L'IDENTITE LOCALE	22
3.1 Qu'est-ce que l'identité ?	22
3.1.1 Le double système de référence	22
3.1.2 Les sentiments satisfaits par l'identité	22
3.1.3 Les trois dimensions de l'identité	23
3.1.4 L'identité locale : ou l'identité fondée sur les pratiques	24
3.1.5 Synthèse : l'identité, un rapport à « toutes sortes de choses » à travers le temps	25
3.2 Le bricolage des restes culturels, l'expression originale d'une identité	25
CHAPITRE 4 : L'IDENTITÉ, UNE COMPOSANTE DE LA TERRITORIALITÉ	28
4.1 L'identité comme miroir du territoire et le territoire comme miroir de l'identité	28
4.2 Territoire, langage, collectivité et individu : un « va et vient » incessant	28
4.3 L'identité : conscience d'une territorialité commune	30
4.4 L'identité : un besoin rempli par la territorialité ?	32
4.5 Synthèse : rappel des idées force	32
4.5 Question de départ et hypothèses	33
4.5.1 Hypothèse principale : la territorialité est un bricolage	34
4.5.2 Hypothèse secondaire	35
4.5.3 Les médiateurs étudiés	37
CHAPITRE 5 : PRESENTATION DU CAS D'ETUDE	40
5.1 Introduction	40
5.1.1 Evolène, un territoire en transformation	40
5.1.2 Cadre géographique	40
5.2 Repères historiques	41
5.2.1 Entre fermeture et ouverture	41
5.2.2 Essor et crise du tourisme au début du siècle	42
5.2.3 L'ère de l'hydroélectricité (années 50)	42
5.2.4 Le démarrage avorté du tourisme d'hiver	43
5.2.5 Un développement « qualitatif »	43

5.3 Esquisse diachronique de la territorialité évolénarde	43
5.3.1 Qu'est-ce que la territorialité évolénarde ? (Identification des éléments du système de relation)	43
5.3.2 Une population stable	45
5.3.3 La « fracture » de la Dixence ou un bouleversement de territorialité	46
5.3.4 Une agriculture en baisse	46
5.3.5 L'importance du tourisme	48
5.3.6 Synthèse : un « cas type » de territorialité alpine	48
CHAPITRE 6 : EBAUCHE D'ANALYSE DE LA TERRITORIALITE D'EVOLENE	49
6.1 Minceur de l'approche pratique	49
6.2 Des médiateurs encore traditionnels ? Patois, maison et costume	49
6.2.1 Le patois	49
6.2.2 La maison	51
6.2.3 Le costume	53
6.2.4 Synthèse	54
6.3 L'analyse de l'identité locale comme l'explicitation des pratiques et des connaissances territoriales des Evolénards	55
6.3.1 Une identité forte ou une territorialité localisée	55
6.3.2 Des médiateurs et une extériorité valorisées : un mécanisme de fabrication d'identité	56
6.4 La territorialité d'Evolène : des médiateurs traditionnels articulés par des médiateurs modernes	57
6.5 Synthèse : la territorialité, bricolage de restes	58
CHAPITRE 7 : CONCLUSION GENERALE	60
7.1 Limites et prolongements	60
Une approche pratique élargie	60
Des pistes de recherche	60
7.2 Points forts du travail	61
BIBLIOGRAPHIE	63
Ouvrages, articles et cours	63
Autres sources	66
ANNEXES	67
Questionnaire	67
Codage quantitatif du questionnaire	69
Entretien avec Pierre-Henri Pralong	71
Entretien avec Gisèle Pannatier	82
Photographies	84
Plan de la commune	91
Ebauche de schématisation du processus de la territorialité	92

CHAPITRE 1 : INTRODUCTION

1.1 Sur les chemins d'un questionnement...

A Evolène, une rumeur, solidement ancrée chez les touristes qui s'y rendent, raconte que les habitantes sont rémunérées pour porter le costume traditionnel. Au-delà de savoir si elle était effectivement fondée¹, cette rumeur m'a servi de point de démarrage pour mon mémoire, m'amenant à me poser plusieurs questions sur l'espace d'Evolène. Pourquoi certaines « traditions »² comme le costume justement ou le patois, extraordinairement vivace, perduraient à Evolène ? Le lien tourisme – tradition me semblait, initialement, assez évident. Peut-être même que tourisme et tradition se renforçaient l'un l'autre³. Ces interrogations, véritable point de départ du mémoire, m'ont conduit à une autre, plus générale : qu'est ce qui modèle l'espace d'Evolène ? Ma familiarité avec ce territoire suscitait le désir de comprendre les forces régissant ses logiques.

Parallèlement à la « découverte » de cet espace d'étude tout naturellement désigné, j'ai eu l'occasion – ou plutôt le privilège – de suivre un cours de Bernard Crettaz, dans lequel il développait la notion de bricolage des restes culturels. Interpellé, comme beaucoup d'autres, par l'originalité de son point de vue, je me suis interrogé dans quelle mesure le bricolage des restes culturels pouvait s'appliquer à une réalité de terrain. Une autre direction de recherche m'a marqué et fortement influencé, c'est celle de la territorialité, concept sur lequel j'insisterai longuement par la suite. Ces deux « théories », qu'il est certainement abusif de nommer ainsi, deviennent des clefs d'entrée, qui supposent un découpage bien particulier de l'objet « Evolène ». En d'autres mots, elles impliquent un angle de recherche et un point de vue spécifiques.

Je me retrouvais donc avec, d'un côté, un territoire à vouloir analyser et, de l'autre côté, des concepts à souhaiter mettre en pratique. Le rapprochement entre ces deux pôles est demeuré l'un des objectifs poursuivis dans ce mémoire. A la fois sorte de rétrospective de quatre années d'études universitaires ou/et tremplin pour des éventuelles investigations futures, le mémoire pouvait constituer un moyen de matérialiser les pistes de recherche qui s'éveillaient alors en moi.

1.2 Choix de l'espace d'étude

Peut-être que mon intérêt pour la montagne provient des vacances passées, chaque printemps, depuis mes plus jeunes années, à Evolène. En tout cas, c'est ce qui a provoqué mon attachement à cette région et mon envie, toute aussi forte, de lui consacrer un travail, même minime. Evolène, espace connu, « affectif », donc, pour le modeste investigateur que j'ai été pendant près d'une année.

D'autre part, il me paraissait, peut-être à tort, que les espaces alpins, en général, gardaient plus volontiers que d'autres espaces, des vestiges des sociétés traditionnelles. Cela me semblait s'expliquer par le déclin des sociétés traditionnelles

¹ Finalement, elle ne l'était pas !

² Nous verrons que les traditions au sens strict n'existent plus vraiment aujourd'hui.

³ Cf. LOUP E., « Entre tradition et mise en scène, la désalpe est une affaire qui marche » in *Le Temps* du 30.09.00.

plus tardif comparativement aux régions de plaine. Aussi, disposais-je en Evolène, commune montagnarde par excellence, de l'espace rêvé.

Il me faut préciser la position dans laquelle je me trouve face à l'espace d'étude Evolène. Mon regard est avant tout celui d'un touriste, regard extérieur, mais intérieur à la fois. Je l'ai dit, je connais Evolène, sans doute mieux que certains touristes. Mais, ma position particulière nécessite que je sois attentif : je dois me méfier de ne pas tomber dans une nostalgie du passé, qui consisterait à louer aveuglément le fonctionnement de la société traditionnelle évolénarde sans prendre en compte les exigences du présent ; je dois me méfier aussi de ce regard contemplatif, qui pourrait me conduire à enjoliver la réalité d'Evolène. Il faut se détacher d'un regard chargé d'affectivité.

On aura l'occasion de revenir plus en détail sur la description de la commune d'Evolène, mais indiquons d'entrée de jeu qu'elle est une commune de montagne qui doit faire face à de nouveaux défis. L'agriculture y est en perte de vitesse depuis les années 50 (même si le pourcentage reste élevé par rapport à la moyenne suisse), alors que certaines coutumes dites traditionnelles (comme le patois et les combats de vache) ainsi que le paysage et le bâti en général sont plus que jamais valorisés. D'ailleurs, la commune pratique (peut-être contre son gré d'ailleurs⁴) largement le tourisme doux depuis de nombreuses années.

1.3 Une question guide pour la recherche

Nous avons présenté, plus haut, la genèse de notre questionnement. Mais le bon déroulement du travail a exigé la formulation claire d'une question-guide, censée nous entourer et nous orienter tout le long de notre cheminement. Elle est, en quelque sorte, le premier acte fondateur de notre problématique. Notre travail, étude d'une territorialité⁵ d'une commune de montagne, reposera sur une simple question que l'on pourrait résumer ainsi : *comment l'héritage des sociétés traditionnelles est-il assumé et intégré dans la territorialité actuelle [d'Evolène] ?* Les Evolénards sont aujourd'hui héritiers d'une tradition (pratiques agricoles, langue, bâti,...) qu'ils actualisent moins, voire plus du tout, du fait de son obsolescence. Dès lors, que faire de ce « patrimoine » (au sens étymologique du terme) ? Quels sens lui attribuer ? Est-il le fondement de l'identité des Evolénards ? Ces questions seront sous-jacentes à l'ensemble de notre développement.

1.4 Cadre théorique et méthodologie

Comment va se dérouler notre mémoire ? L'approche théorique nous amènera, dans un premier temps, à exposer des éléments d'une possible théorie de la territorialité humaine, éléments qui ont été traités par Claude Raffestin. Ensuite, il nous faudra tirer un parallèle avec la notion de l'identité, dont les liens étroits avec la territorialité seront démontrés. Enfin, nous introduirons le terme de bricolage de restes culturels, qui signifie, selon Bernard Crettaz, un processus par lequel toute culture récupère des restes d'une ancienne culture décomposée. L'objectif principal de cette partie théorique consistera alors à tâcher de mettre en relation le concept de territorialité avec celui du bricolage des restes culturels. Le concept de territorialité dépasse largement le cadre géographique conventionnel, puisqu'il prend en compte

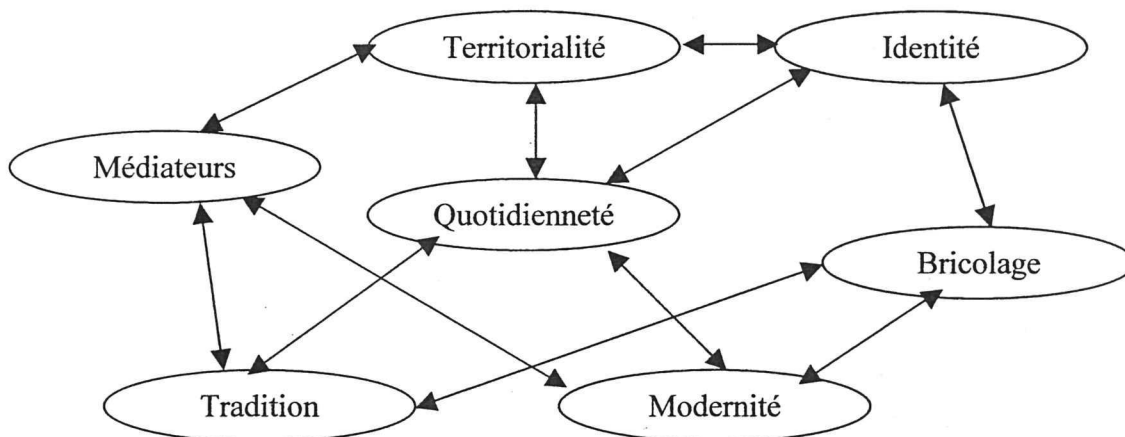
⁴ Cf. à ce sujet l'entretien avec Pierre-Henri Pralong, président de la commune d'Evolène.

⁵ En guise de première approximation, considérons ce terme comme un « rapport au territoire ».

toutes les relations humaines. Par cela, il englobe l'idée d'identité. Notre problématique générale veut articuler ces deux concepts. Ceux-ci s'éclairant l'un l'autre pour la compréhension de certaines logiques inhérentes à l'espace d'étude. Afin de mieux saisir le concept de territorialité, nous aurons recours à la quotidienneté, face visible de la territorialité.

En ce qui concerne la partie pratique, nous nous intéresserons au rôle des médiateurs, en tant que « régulateurs » de cette relation Homme – territoire qu'est la territorialité. Nous allons examiner en particulier trois médiateurs spécifiques, le patois, le bâti et les costumes puis juger dans quelle mesure ils se révèlent encore traditionnels, ou alors, au contraire, modernes. De plus, nous verrons comment ces médiateurs traditionnels et modernes de la territorialité sont articulés et dans quelle proportion ils coexistent. Tradition et modernité : voilà deux notions qu'il faudra clarifier, à la lumière des thèses de Claude Raffestin. La concomitance ou non de ces médiateurs rendra possible un rapprochement avec le bricolage des restes culturels.

Fig. 1 : Schéma conceptuel du cadre théorique



Concernant l'approche sur le terrain, « verso » indispensable du cadre théorique, nous opérerons sur deux axes. Premièrement, nous interrogerons deux personnes ressources que sont le président de la commune et une responsable d'une association de sauvegarde du patrimoine. Ces entretiens nous permettront de bénéficier d'une vision générale et transversale de la réalité d'Evolène, en plus de pouvoir mesurer la pertinence des indicateurs (médiateurs) choisis.

Deuxièmement, nous soumettrons un questionnaire à une vingtaine d'habitants, afin de « toucher » à la quotidienneté⁶ des Evolénards. Cette enquête doit être prise comme une approche exploratoire, très fragmentaire, dont l'objectif n'est autre que de tester des hypothèses. En aucun cas, elle est une tentative de saisir complètement (le pourrait-on d'ailleurs ?) les relations des Evolénards avec leur environnement social et naturel, relations que l'on nommera plus tard territorialité.

Le poids accordé à la partie théorique, en comparaison à la partie pratique, pourra surprendre. Même si l'on doit dépasser la classique opposition pratique –

⁶ Pour une définition de ce terme, voir pp. 14-16.

théorie, il faut avouer que la deuxième est hypertrophiée alors que la seconde est atrophiée. Les raisons de ce déséquilibre seront, plus tard, expliquées, mais on se doute d'emblée du caractère exploratoire de ce mémoire. Il n'est pas dans nos compétences de réaliser une étude complète et exhaustive, sur le sujet, en particulier sur Evolène.

CHAPITRE 2 : ELEMENTS D'UNE THEORIE DE LA TERRITORIALITE HUMAINE

Sous le titre un peu grandiloquent de ce chapitre se cache la tentative de poser des repères afin, dans un deuxième temps, d'ébaucher une étude de la région d'Evolène. Cette partie théorique constituera pour nous un moyen d'aborder la réalité de cet espace d'étude. Pour cela, nous nous sommes inspiré de Claude Raffestin qui a tenté, au fil de son œuvre, de construire une théorie de la territorialité humaine, qu'il considèrerait comme un nouveau « départ » pour la géographie. Nous avons essayé de nous appuyer sur cette possible théorie qui nous est proposée afin de dégager des éléments pertinents pour notre travail. Après avoir strictement différencié l'espace du territoire, interface bio-social, nous nous intéresserons à la notion même de territorialité, à partir de la définition de Raffestin, et nous en développerons les implications.

2.1 De l'espace au territoire : les intentions humaines

Espace et territoire sont deux notions fondamentales en géographie, mais l'usage qui en est fait est divers selon les auteurs. Nous adhérons pour ce travail aux points de vue de Claude Raffestin, qui préconise la distinction stricte entre espace et territoire. Il prétend que l'espace se trouve dans une position d'antériorité par rapport au territoire. Pour Raffestin, le géographe doit se préoccuper du territoire et non de l'espace. Il délaisse celui-ci, matière naturelle, au profit de la notion de territoire, qui est envisagé comme le résultat des projets d'un groupe social. Pour lui, l'espace préexiste au territoire, il est un « pur donné », une matière première. Lorsque l'être humain y investit des valeurs, il devient territoire. Ce dernier ne constituant ainsi rien d'autre que la projection d'une société donnée sur un espace donné. L'espace est un support pour le territoire.

« *Le territoire s'appuie sur l'espace tout en étant distinct de celui-ci.* »⁷
Raffestin appréhende donc l'espace sous l'angle de la société ou du groupe social. Ce qui différencie l'espace du territoire, c'est l'intervention d'une certaine catégorie d'acteurs, qui investit l'espace de sens. Le territoire s'avère un espace auquel on a ajouté un projet, donc des connaissances et des pratiques. En conséquence, le territoire découle d'une appropriation concrète ou abstraite d'un espace intentée par un acteur (un groupe). Ce processus est nommé territorialisation⁸. La mention d'une appropriation concrète et abstraite nous oblige à distinguer territoire abstrait et territoire concret.

2.2 Le territoire concret et le territoire abstrait : la « bifacialité » du territoire

Une société noue deux types de relations avec l'espace, qui, au travers de celles-ci, va devenir un territoire : d'une part, les relations idéelles, c'est-à-dire des

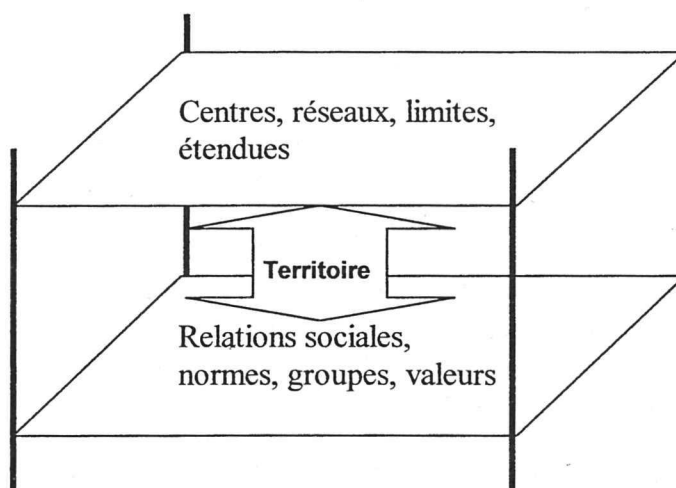
⁷ BOURDEAU Ph., *Guides de haute montagne. Territoire et identité*, hors série de la Revue de Géographie Alpine, Grenoble : Institut de Géographie Alpine, 1991, p.29.

⁸ RAFFESTIN Cl., *Pour une géographie du pouvoir*, Paris : Litec, 1980, p. 129.

représentations⁹, qui structurent la manière dont la société déchiffre l'espace ; d'autre part des relations matérielles, c'est-à-dire des pratiques, « *modalités concrètes qui permettent aux acteurs d'utiliser les ressources identifiées au moyen des représentations.* »¹⁰ Les pratiques laissent une empreinte visible dans l'espace et, par cela, vont guider la conduite des acteurs, tandis que les représentations sont de l'ordre de l'invisible.

Dès lors, il faut nécessairement analyser le territoire comme une réalité bifaciale : « *un territoire se compose d'un avers matériel (l'environnement physique) et d'un revers social (les relations nouées en référence à cette enveloppe)* »¹¹

Fig. 2 : La bifacialité du territoire¹²



Cette approche inspirée de la sémiologie insiste sur la « *corrélation entre un ordre de faits matériels (superstructure aménagée) et un ordre de faits sociaux, politiques, économiques (infrastructure sociétale)* »¹³ Le territoire comporte deux faces ; une face signifiante, « physique » et une face signifiée, « relationnelle » ; deux facettes d'une même médaille que l'on ne peut dissocier.

Raffestin exprime à sa manière cette bifacialité : « *Par territoire concret j'entends l'écosystème physique et/ou l'écosystème organisé par une collectivité humaine ; tandis que par territoire abstrait, j'entends tout ensemble institutionnel ou tout ensemble de rapports ou de relations (rapport de production dans un mode de production, relations sociales entre des groupes et des classes)* »¹⁴

Le territoire abstrait est illustré par une langue, une monnaie, un système politique, des institutions, des normes, des valeurs, en un mot des codes, qui influencent forcément le territoire concret. Un groupe social aménage l'espace en

⁹ On pourrait rapprocher le terme de représentation avec celui de connaissance, que l'on tiendra pour synonyme.

¹⁰ GUMUCHIAN H. (sous la dir.), *Développement territorial et valeur environnementale en haute montagne. L'exemple du massif du Mont-Blanc*, Dossiers de la Revue de Géographie Alpine, Grenoble : Institut de Géographie Alpine, 1994, p.35.

¹¹ HUSSY Ch., *La carte, un modèle, un langage*, Genève : Université de Genève, 1998, p. 22.

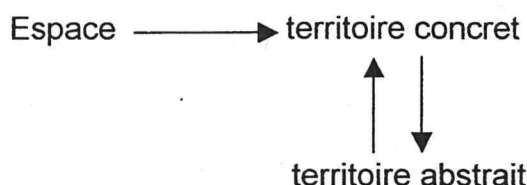
¹² D'après METRAL G., « *Réflexions sur les territorialités collectives d'un espace transfrontalier* » in *Le Globe*, tome 134, 1994, p. 29.

¹³ HUSSY Ch., *op. cit.*, p.55.

¹⁴ RAFFESTIN Cl., « *Des mythes de l'exorcisme ou à propos de l'écodéveloppement* » in COLL., *Terrains vagues et terres promises...*, 1981, p. 212.

référence à un territoire concret, autrement dit il fabrique le territoire concret à partir du territoire abstrait ; or ce dernier est déjà construit par rapport à la réalité matérielle du territoire concret. Il y a donc un aller-retour entre territoire abstrait et territoire concret, une relation réflexive et réciproque. Tentons d'esquisser un schéma qui pourra résumer notre propos, même si une représentation de ce type ne peut être que réductrice.

Fig. 3 : Territoire concret et territoire abstrait



A partir de ce donné qu'est l'espace, on peut engendrer un territoire concret, à la fois *résultat* et *source* d'un territoire abstrait.

Si l'on adopte le point de vue de Prieto, cette distinction territoire concret – territoire abstrait risque de ne présenter aucun intérêt. En effet, pour lui, la connaissance d'une réalité matérielle est toujours impliquée par une pratique à accomplir sur cette même réalité¹⁵. Donc, on pourrait dire que l'on connaît le territoire à partir de ce que l'on veut en faire... Le territoire n'existe pas en lui-même mais par la représentation que l'on en a. Aussi, selon Charles Hussy, faut-il veiller à ne pas « chosifier » le territoire. Nous retiendrons essentiellement ici, en reconnaissant la pertinence des deux approches, une structure mentale, profonde, invisible et une structure matérielle, visible, qui sont les deux mobilisées dans n'importe quelle pratique et connaissance.

Dans cette perspective, la territorialité est un ensemble de rapports à des territoires concrets et abstraits, rapports qui ont la caractéristique d'être médiatisés, nous allons le voir dans la prochaine section.

2.3 Le concept de territorialité

2.3.1 Définition et implications

Brève épistémologie

Le concept de territorialité sera, avec celui d'identité, la clef de voûte de notre mémoire. Il est, dès lors, important de définir précisément ce qu'on entend par territorialité. Le mot territorialité apparaît au XIX^{ème} siècle et il possède alors une acceptation juridique, telle qu'on la connaît encore aujourd'hui. « *La territorialité prend le sens de système juridique par lequel une loi s'applique aux personnes établies sur un territoire, sans distinction d'origine.* »¹⁶ Mais ce n'est pas la définition des juristes qui intéresse les géographes.

¹⁵ PRIETO L. J., *Pertinence et pratique. Essai de sémiologie*, Paris : Ed. de Minuit, 1975, p. 10.

¹⁶ CRIVELLI R., *La Leventina. Essai sur la territorialité d'une vallée du Sud des Alpes*, thèse, Genève : Le Concept Moderne, 1987, p. 52.

Le thème de la territorialité humaine a été encore peu explicité par les sciences de l'Homme, et en particulier par la géographie. Plus ou moins marginal dans cette discipline jusqu'il y a peu, ce concept a été profondément remanié par Claude Raffestin, qui a tenté de lui attribuer une place centrale au lieu de la marginalité qui le caractérisait jusque là. C'est plutôt le thème de la territorialité animale qui a été développé par des scientifiques, en tant que « *conduite caractéristique adoptée par un organisme pour prendre possession d'un territoire et le défendre contre les membres de sa propre espèce.* »¹⁷ Le transfert « aveugle » de ce concept dans le cadre des sciences humaines a été effectué à maintes reprises, mais a montré ses limites pour caractériser les conduites humaines. Comparer le comportement animal avec celui de l'homme est dangereux, car c'est négliger le rôle des codes. « *L'homme est un animal sémiologique dont la territorialité est conditionnée par les langages, les systèmes de signes et les codes.* »¹⁸ Nier ces spécificités humaines revient à minimiser la fonction primordiale des médiateurs et des instruments.

La territorialité selon Raffestin

Nous utiliserons ici ce terme dans le sens où l'entend Raffestin, c'est-à-dire celui qui sous-tend une problématique relationnelle. Nous ne nous attarderons pas sur le fait que le concept de territorialité de Raffestin avait l'ambition de devenir un nouveau paradigme en géographie. L'esquisse d'une théorie de la territorialité humaine a eu le mérite d'amorcer une analyse relationnelle en géographie.

Commençons par une définition : « *La territorialité se définit comme l'ensemble des relations qu'une collectivité et ses individus entretiennent, d'une part, avec l'extériorité et, d'autre part, avec l'altérité dans la perspective de satisfaire des besoins et en utilisant des médiateurs pour atteindre le maximum d'autonomie compte tenu des ressources du système.* »¹⁹ Nous allons clarifier les différentes notions contenues dans cette définition. Elle est globalisante et prend en compte toutes les relations humaines, dans la mesure où elle reflète les relations des hommes avec leur environnement bio-social. Nous voyons au moins quatre idées à préciser dans la proposition de Raffestin.

Des relations entre un sujet et un objet

D'abord, il faut s'intéresser au sujet, qui est formé d'une collectivité et des individus qui la composent. « *L'objet et le sujet sont toujours en relation ; ils sont engagés l'un et l'autre dans des processus de communication et d'échanges ; la territorialité exprime ces relations vécues.* »²⁰ Mais peut-être faudrait-il immédiatement s'interroger sur ce qu'est une relation. Intuitivement, on pourrait lui trouver un synonyme dans le terme d'échange. Mais ce n'est pas suffisant. Il faut ajouter qu'il s'agit d'un échange d'énergie et d'information. « *Toute relation est un transfert d'énergie à laquelle est associée une information.* »²¹ La relation est un flux matériel et/ou immatériel entre plusieurs éléments (deux en général mais les

¹⁷ HALL E.T., *La dimension cachée*, Paris : Seuil, 1972, p.22.

¹⁸ RAFFESTIN Cl., « Repères pour une théorie de la territorialité humaine », in DUPUY G. et al., *Réseaux territoriaux*, Caen : Paradigme, 1988, p. 264.

¹⁹ HUSSY J., *Le défi de la territorialité*, Mémoire de thèse, 1997, p. 23.

²⁰ *Ibid.*, p. 50.

²¹ HUSSY Ch., *op. cit.*, p. 31.

relations sont plutôt multilatérales que bilatérales). En outre, ces relations sont soit symétriques soit dissymétriques, mais nous n'aborderons pas ce point ici. Cela nous renseigne essentiellement sur la forme de ces relations, mais qu'en est-il du contenu de ces relations ? Nous allons y revenir grâce à la notion des médiateurs.

La territorialité est donc à envisager comme une relation complexe entre un sujet et un objet. Corollaire, on peut affirmer que l'objet n'existe pas en-dehors du sujet. C'est le regard du sujet qui fait « vivre » l'objet²². C'est en ce sens que l'approche par la territorialité suppose une autre problématique que celle sur laquelle s'appuie la géographie quantitative, par exemple. La géographie de la territorialité veut partir d'un donné social, le sujet, la collectivité, qui n'est rien d'autre qu'un ensemble d'individus partageant des pratiques et des connaissances communes d'un espace²³. Nous utiliserons indistinctement et analogiquement dans ce travail les termes de société, groupe (social) et de collectivité. Dans ce mémoire, le sujet, ce sont les habitants de la commune d'Evolène.

L'altérité et l'extériorité

« patois
Nous/Eux
⇒ touristique

La territorialité, déclare Raffestin, exprime une relation avec l'extériorité et l'altérité. En d'autres termes, cela regroupe tout ce qui n'est pas « moi », ce qui m'est endogène. Soja envisage la territorialité sur la base de rapports inclusion/exclusion, l'Autre, au sens large, recoupant autant l'espace que les groupes s'y insérant²⁴. Qu'est-ce que cela veut dire ? L'extériorité est l'environnement physique, tout ce qui est « non-humain » serait-on tenté d'écrire. Ce peut être un espace concret ou alors abstrait. Quant à l'altérité, il s'agit des autres groupes auxquels le sujet est confronté. Pour être complet, il faut ajouter une troisième relation, celle entretenue par le sujet avec lui-même.

Les médiateurs

Comment maintenant aborder la nature de ces relations à l'extériorité ? Il est important, dans cette perspective, de comprendre que ce système de relation est médiatisé, c'est-à-dire qu'il a recours à des médiateurs bien précis. « Les médiateurs peuvent être définis comme l'ensemble des moyens (matériels ou symboliques) qui permettent au sujet de communiquer. »²⁵ La relation entre « le Moi » et « l'Autre » n'est pas directe mais a recours à un ou des intermédiaires. Ce sont des moyens engagés pour parvenir à un objectif²⁶. La relation peut être appréhendée comme un flux, le médiateur constituant le véhicule de ce flux, celui sans lequel l'interaction est impossible. Raffestin distingue quatre grandes catégories de médiateurs, que l'on pourrait subdiviser en médiateurs concrets et en médiateurs abstraits²⁷:

- Les systèmes technologiques, que sont les techniques, les instruments, les objets et les machines. Ils servent à transformer des matières en ressources.

²² Cf. HUSSY J., *op. cit.*, p. 33.

²³ METRAL G., *op. cit.*, p. 27.

²⁴ RAFFESTIN Cl., *Pour une géographie du pouvoir*, p. 144.

²⁵ HUSSY J., *op. cit.*, p. 55.

²⁶ RAFFESTIN Cl., *Pour une géographie du pouvoir*, pp. 36-38.

²⁷ D'après TORRICELLI G.P., *Territoire et agriculture en Valteline*, Genève : Le Concept Moderne Ed., 1990, p. 86 et d'après HUSSY J., *op. cit.*, p. 55.

- Les systèmes sociaux, c'est-à-dire les groupes, le système politique, les relations sociales, etc.
- Le langage, qui permet la construction d'une vision de la réalité, en ce sens qu'il est une « *distance créatrice du monde.* »²⁸
- Les systèmes moraux et juridiques, « *formations idéologiques qui fonctionnent comme principes générateurs encadrant un système de croyances. Ici, on entend les structures de conscience comme les mythes, les religions, le droit, la science, les notions de propriété et d'autorité.* »²⁹

Il est évident que plusieurs catégories de médiateurs rentrent en jeu dans la relation. Chaque médiateur pourrait justifier à lui seul une étude de territorialité humaine. Nous sommes baignés dans des systèmes de relation complexes avec plusieurs extériorités et plusieurs altérités, véhiculées par un certain nombre de médiateurs imbriqués les uns les autres. La prise en compte d'un médiateur ne dévoile qu'une seule facette de notre territorialité. Dans ce mémoire, nous nous concentrerons sur quelques médiateurs, et leurs évolutions, qui nous démontreront qu'elles ont induit un changement de territorialité.

Ces quatre catégories supposent l'existence d'un autre médiateur fondamental qui est le travail, au sens large du terme. Les quatre types de médiateurs ont recours au travail, ils en sont imprégnés. Il est loisible de définir le travail comme une combinaison d'énergie et d'information. Au sens plein, il est un médiateur des échanges organiques entre l'homme et la matière³⁰.

L'autonomie et les besoins

Si l'on reprend la définition de Raffestin, on remarque que la territorialité poursuit deux objectifs : la satisfaction de besoins et l'acquisition de l'autonomie.

Le besoin est défini comme la quantité d'énergie et d'information nécessaire au maintien d'une structure et à son développement. Le travail apporte une réponse au besoin³¹. Maslow a établi une hiérarchie des besoins, du plus matériel au plus immatériel. On peut dire que la territorialité comble facilement les besoins basiques, comme la sécurité et l'alimentation. Par contre, des besoins d'appartenance nécessitent une territorialité plus complexe. Le besoin d'appartenance nous renvoie, d'ailleurs, au problème de la recherche d'identité, qui répondrait donc à un besoin essentiel humain, nous y reviendrons largement. Raffestin démontre ainsi que la territorialité est « *une manière dont les sociétés satisfont à un moment donné leurs besoins en énergie et en information.* »³² Cette nouvelle définition ne peut pas mieux illustrer que les sociétés construisent leur territorialité en vue de répondre à leurs besoins afin de se cristalliser sur un espace donné et de reproduire leurs relations à l'extériorité. Lorsque les besoins d'une société se modifient, la territorialité doit s'adapter à ces changements. Prenons un exemple à petite échelle temporelle et spatiale. Avec la société urbaine, de nouveaux besoins émergent, comme ceux de

²⁸ RAFFESTIN Cl., BRESSO M., *Travail Espace Pouvoir*, Lausanne : L'Age d'Homme, 1979, p. 23.

²⁹ TORRICELLI G.P., *op. cit.*, p. 87.

³⁰ RAFFESTIN Cl., BRESSO M., *op. cit.*, p. 9.

³¹ SIMONA G., *Visions de la Terre et territorialité humaine*, thèse, Genève : Université de Genève, 1997, p. 33.

³² RAFFESTIN Cl., *Pour une géographie du pouvoir*, p. 145.

loisir, de mobilité, etc. La territorialité va dès lors changer de « substance », ou plus simplement la territorialité nouvelle va « chasser » l'ancienne.

Quant à l'autonomie, c'est la possibilité de faire des choix, « *d'établir le maximum de relations aléatoires avec l'environnement humain et physique* »³³ Les relations aléatoires s'opposent aux relations déterministes, puisque, avant la réalisation d'un seul cas effectif, il sera impossible de connaître quel cas se produira plutôt qu'un autre³⁴. Le cadre dans lequel s'inscrit la territorialité étant, par définition, limité (l'espace, qui est caractérisé par sa finitude), et partant les ressources, l'enjeu va être de trouver un équilibre entre besoins à remplir et ressources à disposition ; de là va dépendre l'autonomie. Plus la probabilité d'actualiser des potentialités est élevée, plus l'autonomie est élevée. Une société possède des potentialités qui ne sont pas toutes exploitées à un moment donné. La possibilité d'adopter certaines « actualisations » bâtit l'autonomie. Elle sera fonction en quelque sorte de la capacité d'une société à s'autogérer, à prendre ses propres décisions sur son passé, son présent et son futur. Autonomie postule donc pouvoir, mais aussi régulation. Il faut rechercher un équilibre et tenir compte de la finitude des ressources. L'autonomie est également tributaire de « *l'information qui joue le rôle de filtre sélecteur* . »³⁵

La territorialité, un système limité

La définition de limites est l'un des fondements de l'action humaine sur l'espace, donc l'une des caractéristiques majeures d'un territoire, à tel point que Raffestin parle de déterritorialisation pour qualifier une crise des limites ou leur suppression pure et simple. En outre, l'aire de la territorialité est définie par la sémiosphère, processus de traduction des codes extérieurs en codes intérieurs. Le concept de la sémiosphère souligne l'existence de codes propres à une territorialité donnée. « *Immédiatement toute territorialité est traduction, régulation, différenciation et relation, et souvent elle s'exprime à travers un système de limites.* »³⁶ Cela signifie que l'aire de la sémiosphère est déterminé par la portée des médiateurs. La territorialité est donc une construction « *limitée et modélisable* »³⁷, en ce sens qu'elle engendre des limites, des frontières.

2.3.2 Territorialité et quotidienneté

La quotidienneté, un « englobant »

La notion de territorialité apparaît jusque là, il faut en convenir, quelque peu abstraite, aussi l'explicitation d'un autre concept s'avère-t-elle nécessaire pour approcher concrètement la territorialité. Ce concept est la quotidienneté, que Heller³⁸ définit comme « *l'ensemble des activités qui caractérisent la reproduction des hommes singuliers et qui créent à leur tour la possibilité de reproduction sociale.* » Une étude sur la territorialité oblige à prendre en compte la dimension vécue des relations humaines, donc d'analyser la vie quotidienne des hommes. Mais la difficulté

³³ HUSSY J., *op. cit.*, p. 70.

³⁴ RAFFESTIN Cl., *Pour une géographie du pouvoir*, p. 32.

³⁵ HUSSY J., *op. cit.*, p. 70.

³⁶ RAFFESTIN Cl., « La territorialité : miroir des discordances entre tradition et modernité » in *Revue de l'Institut de Sociologie de l'Université de Bruxelles*, numéro 3-4, 1984, p. 441.

³⁷ HUSSY J., *op. cit.*, p. 48.

³⁸ in CRIVELLI R., *op. cit.*, p. 46.

d'appréhender cette dimension réside dans le fait qu'il existe une multiplicité de vies quotidiennes, spécifique à chaque individu : « *pour chacun, le monde de la vie quotidienne s'ordonne et s'objective de manière originale, à la fois voisin et différent de celui des autres.* »³⁹ Spécificité certes, mais aussi régularités, qui rendent possible la modélisation et l'explication.

La quotidienneté, ensemble de pratiques individuelles et collectives, est cette sphère qui existe indépendamment de nous, qui préexiste à notre naissance, dans laquelle nous sommes contraints d'évoluer, qu'on le veuille ou non. « *La quotidienneté est l'inévitable référentiel, le système de coordonnées concret par rapport auquel nous nous situons et qui nous situe... malgré nous.* »⁴⁰ La quotidienneté, c'est l'ensemble de ces gestes, de ces actes que l'on accomplit sans vraiment réfléchir, qui s'enchaînent sans raison apparente. La quotidienneté est « *confusion suprême parce qu'elle indifférenciation* »⁴¹, chaque individu est « englué » dedans. La quotidienneté « englobe » nos existences.

La quotidienneté, un « allant de soi »

La quotidienneté, c'est cet « agglomérat » de pratiques qui ne sont pas explicitées et qui vont de soi pour ceux qui les accomplissent. Elles sont « *essentiellement confondues aux expériences et transmises à travers celles-ci, filtrées par celles-ci.* »⁴² Il faut alors considérer la quotidienneté comme le lieu de confusion entre connaissances et pratiques, plus précisément le lieu dans lequel les connaissances sont subordonnées aux pratiques. Cela signifie que l'apprentissage des connaissances va s'effectuer, par le biais notamment de l'imitation, au travers des pratiques. Nous verrons que ce processus est appelé « *tradition* ». La quotidienneté est le terrain de la concaténation, de l'indifférenciation, de l'enchevêtrement, que l'on ne remarque pas mais dont l'absence serait vécue comme intolérable⁴³.

La territorialité, la structure invisible de la quotidienneté

Dès lors, comment essayer de relier quotidienneté et territorialité ? « *Toute quotidienneté est sous-tendue par un système de relations, relations précises des êtres aux choses* »⁴⁴ système de relations que l'on nomme territorialité. Nous l'avons dit, la quotidienneté est ressentie comme un tout, qui ne crée pas ou peu de distance par rapport aux choses, dans lequel les relations sont indissociables. Au contraire, la territorialité, « *structure relationnelle, pas ou peu perçue, de la quotidienneté* »⁴⁵, apparaît comme un réseau abstrait qui rend possible la quotidienneté, mais qui est bien souvent implicite et latent. La quotidienneté est la réalisation, la concrétisation, qui peut prendre des formes multiples, de la territorialité, noyau dur invariant, en tout

³⁹ TIZON Ph., « Qu'est-ce que le territoire ? » in DI MEO G. (sous la dir. de), *Les territoires du quotidien*, Paris : L'Harmattan, 1996, p. 25.

⁴⁰ RAFFESTIN Cl., BRESSO M., *Tradition, modernité, territorialité*, dactylographié, p. 2.

⁴¹ *Ibid.*, p. 2.

⁴² CRIVELLI R., *op. cit.*, p. 49.

⁴³ Cf. RAFFESTIN Cl., BRESSO M., *Tradition, modernité, territorialité*, dactylographié, p. 2.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 3.

⁴⁵ *Ibid.*

cas à court terme⁴⁶. L'image marxienne de la quotidienneté comme superstructure et de la territorialité comme infrastructure (suggérée par Raffestin) est, il nous semble, assez éclairante.

Fig. 4 : Quotidienneté et territorialité⁴⁷



Repères (quotidienneté)

Relations (territorialité)

Selon Tizon, les groupes et les individus qui le composent ne ressentent pas le besoin de manifester la « *dimension spatiale du vécu quotidien* »⁴⁸, donc d'exprimer au grand jour leur territorialité, excepté lors de situations inhabituelles ou extrêmes (par exemple lors d'une revendication d'autonomie politique d'une région, ou plus simplement sous le regard d'un chercheur)

Pour un peu mieux approcher la notion de quotidienneté, voyons maintenant ce que signifie le couple tradition/modernité.

2.3.3 Les territorialités alpines : de la tradition à la modernité

Tradition et modernité

On associe souvent tradition à « vieux » et moderne à « nouveau ». Si ces rapprochements ne sont pas complètement dénués de sens, il faut tout de même bien préciser comment nous allons ici les employer. Il ne s'agit pas d'une opposition formelle entre ces deux termes, nous le verrons, car il faut considérer que la tradition n'est pas le contraire de la modernité, mais bien une étape vers cette dernière. Encore que l'on ne puisse envisager la modernité comme la finalité ultime d'une société...

Raffestin nous donne une idée intéressante de ce qu'est la tradition : elle est caractérisée par une confusion des pratiques et des connaissances⁴⁹. La tradition peut se définir comme « *l'ensemble des acquis sociaux antérieurs – matériels, moraux ou spirituels – transmis et conservés par une société sans que celle-ci en donne [...] des preuves objectives.* »⁵⁰ Raffestin exprime la même conception lorsqu'il parle d' « *ensemble de pratiques sous-tendues par des connaissances non explicitées.* »⁵¹ C'est à partir des pratiques, transmises de génération en génération,

⁴⁶ Cf. RAFFESTIN Cl., « La territorialité : miroir des discordances entre tradition et modernité », p. 440.

⁴⁷ D'après RAFFESTIN Cl., BRESSO M., *Tradition, modernité, territorialité*, dactylographié. La vision segmentaire, séquentielle qui caractérise la quotidienneté s'oppose à la vision zénithale de la territorialité.

⁴⁸ TIZON Ph., *op. cit.*, p. 25.

⁴⁹ Cf. RAFFESTIN Cl., BRESSO M., *Tradition, modernité, territorialité*, dactylographié.

⁵⁰ ANTONIETTI Th., *Mutations touristiques contemporaines*, p. 118.

⁵¹ RAFFESTIN Cl., BRESSO M., *Tradition, modernité, territorialité*, dactylographié, p. 4.

que sont régulés les modes d'existence. « *Dans la tradition la pratique est actualisée tandis que la connaissance qui en assure la cohérence est potentialisée.* »⁵² Ces pratiques, caractérisées par une expérience qui doit justifier leur emploi, sont tributaires d'un lieu, d'une société et d'une période données. En bref, ces pratiques, qui supposent un système latent de connaissances, sont très liées à des règles locales. Indissociation ou mélange des pratiques et des connaissances signifie aussi simultanéité de l'information fonctionnelle et de l'information régulatrice, deux faces d'une même information qui aide une société à justement fonctionner et à réguler : « *les collectivités créent parallèlement à l'information fonctionnelle qui permet de modifier l'environnement naturel et/ou social, une information régulatrice dont l'objectif est d'assurer le maintien et la préservation de l'extériorité et de l'altérité sur lesquelles porte l'action.* »⁵³

La modernité a opéré, au cours de l'histoire, une dichotomie, une scission entre les connaissances et les pratiques. Autrement dit, la modernité a « dé-subordonné » les connaissances des pratiques, tandis que la tradition était caractérisée par une soumission des connaissances aux pratiques. La modernité s'est construite sur une distanciation avec les choses, une extériorisation de la nature. Celle-ci se retrouve détachée de l'homme avec lequel elle ne faisait qu'un dans la tradition. La modernité a réussi à se distancer de la quotidienneté, à s'en déconnecter même parfois. Les hommes ont eu au cours du temps une relation de moins en moins directe à la matière, c'est-à-dire une relation de plus en plus médiatisée. La modernité a également dégagé des structures générales ; la séparation connaissances – pratiques a conduit à la mise en évidence d'éléments (de connaissances) intégrables dans d'autres pratiques. La modernité a permis la combinaison, la simulation de connaissances.

Entre tradition et modernité, on trouve aussi une différence fondamentale de référentiel. « *Dans les sociétés qui se réclament de la tradition les objectifs visés le sont à travers un référentiel réel qui est ce complexe « quotidienneté – territorialité » imparfaitement connu mais vécu.* »⁵⁴ Le référentiel, qui oriente les pratiques/connaissances et qui situe l'individu dans un groupe, est composé d'accumulation d'expériences. A cet égard, il « *se situe, à la fois dans le concret et dans le passé.* »⁵⁵ En revanche, dans la modernité, le référentiel est profondément abstrait et déterritorialisé, dans le sens où les sociétés modernes pensent pouvoir s'affranchir des contraintes naturelles, c'est-à-dire postuler l'infinitude de l'espace. C'est pourquoi la modernité privilégie fortement l'information fonctionnelle (le contrôle du but, des finalités) au détriment de l'information régulatrice (contrôle du moyen, du processus). Avec la combinaison et la formalisation des connaissances, le référentiel est plongé dans le futur, il est utopique.

La quotidienneté, telle que nous l'avons définie plus haut, est pénétrée alternativement par la tradition et par la modernité. Cela paraît évident pour certaines pratiques quotidiennes qui n'ont pas besoin d'être explicitées. Si l'on songe à la manière de cuisiner d'aujourd'hui, qui n'est pas véritablement un cas ayant trait spécifiquement à l'espace on remarquerait les pratiques relevant de la tradition et

⁵² *Ibid.*, p. 5.

⁵³ RAFFESTIN Cl. cité par HUSSY J., *op. cit.*, p. 70.

⁵⁴ RAFFESTIN Cl., BRESSO M., *Tradition, modernité, territorialité*, dactylographié, p. 11.

⁵⁵ CRIVELLI R., *op. cit.*, p. 26.

celles relevant au contraire de la modernité. Par exemple, les recettes apprises au travers de la pratique par ses parents, qui eux-mêmes le tiennent de leurs parents. Nous avons ici affaire à une situation de tradition. A l'inverse, les recettes guidées par un livre de cuisine, savoir qui ne provient pas du cadre local, relèvent typiquement de la modernité. Même si nous sommes dans un monde moderne aujourd'hui, nos modes de vie ne sont pas tous « imprégnés » de modernité. Il est fort à parier que la vie serait intenable si nous devions réfléchir sur la signification de tous nos actes ordinaires. La territorialité est, par conséquent, également une combinaison de tradition et de modernité. Cette distinction est palpable à la nature des médiateurs, qui se rapportent soit à la tradition soit à la modernité.

Les sociétés alpines traditionnelles

Pourquoi d'abord différencier les sociétés alpines des autres, alors qu'il semble que les campagnes de plaine en Europe répondent à peu près à la même description ? Parce que le facteur de la géographie physique joue un rôle malgré tout majeur pour la spécificité des régions alpines. Celles-ci vont ainsi être moins vite touchées par les innovations que la plaine, de par leur accessibilité longtemps demeurée restreinte.

Jusqu'au milieu du XIX^{ème} siècle, on peut affirmer que les sociétés alpines demeurent traditionnelles, dans la mesure où elles sont fortement ancrées dans le milieu dans lequel elles vivent. Elles utilisent des ressources essentiellement locales (bois, eau, pierre, entre autres) destinées, après une transformation par un travail qui nécessite souvent beaucoup d'énergie, à l'autoconsommation. Le travail incarne le « metteur en scène » de cette tradition. Le travail, rappelons-le, est cette paire énergie/information. L'énergie est produite par des instruments endosomatiques mais aussi par des instruments exosomatiques⁵⁶ qui ne sont en réalité, dans ces sociétés, que des prolongements de la force musculaire de l'homme (le râteau ou la faux par exemple). De même, l'information du travail, constituée de ce couple inséparable connaissances/pratiques appartient au local, à un territoire limité.

Les territorialités alpines traditionnelles sont basées sur un système d'étagement des exploitations. Pour ces sociétés, l'altitude représentait une ressource. On a l'habitude, et particulièrement en ce qui concerne les Alpes valaisannes, de distinguer trois étages (en rapport avec l'occupation humaine)⁵⁷ :

- les villages, où le bétail passe la mauvaise saison
- les « mayens », occupés temporairement ;
- les alpages, destinés à l'estivage du bétail.

Cette distinction souligne les caractéristiques des sociétés traditionnelles des Alpes. D'abord, ces « relations verticales » correspondent à une mise en valeur optimale des ressources, dans le sens où elles permettent à l'herbage de se reconstituer. Cela met en évidence l'imbrication du temps et de l'espace, puisque l'espace est parfaitement défini par les cycles saisonniers, il est « temporalisé ». Les hommes sont contraints de les respecter, sous peine de surexploitation et, à terme, de destruction des ressources disponibles⁵⁸. « Collées » à leur territoire, ces sociétés ne

⁵⁶ D'après les termes de Lotka repris par GEORGESCU-ROEGEN N., *La décroissance. Entropie – Ecologie – Economie*, Paris : Sang de la terre, 1995, p. 115-116.

⁵⁷ D'après SPRING L., FRACHEBOUD J.-F. et al., *Agriculture montagnarde et environnement naturel : une symbiose à redécouvrir, à recréer et à perpétuer*, P.N.R « Man and Biosphere », 1986, p. 18.

⁵⁸ Cf. RAFFESTIN Cl., « Les territorialités alpines ou les paradoxes du dialogue nature – culture », in

comprenaient souvent pas les changements brutaux de l'environnement et se trouvaient désespérées devant des catastrophes naturelles. Ainsi, ces territorialités étaient parfois synonymes de tragédies humaines, la tradition n'autorisant guère à « faire face à l'imprévisible. »⁵⁹ Ne pas pouvoir faire face à l'imprévisible c'est, en fin de compte, entretenir des relations quasi déterministes avec l'environnement, ne pas pouvoir effectuer des choix, ou du moins très peu. Aussi peut-on prétendre que ces sociétés avaient une autonomie faible.

« Le principe de modernité, par sa fission entre connaissance et pratique, va impliquer une croissance d'autonomie pour le groupe. »⁶⁰ Le passage de ces sociétés dans la modernité s'inscrit-il donc dans une logique inéluctable ? Impossible d'y répondre, tant la question est trop large. Nous pouvons simplement ajouter que les sociétés traditionnelles ne perturbaient pas autant les cycles naturels, même si elles payaient un lourd tribut (nombreuses pertes humaines, jusqu'à l'instauration d'un nouvel équilibre) à cette « conformité ». Les sociétés traditionnelles fonctionnaient selon une information composée à la fois d'information régulatrice et d'information fonctionnelle. Elles se souciaient autant du résultat escompté de leur action que de la manière et de ses effets pour l'atteindre. Dans les sociétés modernes la part d'information régulatrice n'a fait que de diminuer, entraînant d'ailleurs des conséquences graves sur l'environnement, mais c'est un autre problème.

Le monde moderne dans les Alpes

André : « aujourd'hui, ce n'est plus ça --> modernité --> explosion du tourisme »

Les territoires alpins vont changer de signification, en particulier au XVIII^e siècle. Au risque de nous répéter, les sociétés modernes ont extériorisé la nature, celle-ci devenant ainsi un objet de contemplation (la Nature a été alors à la fois qualifiée de source régénératrice et de symbole du paradis retrouvé) et d'abstraction (depuis là a commencé la mesure scientifique des phénomènes naturels). Car, avec le romantisme et le naturalisme de Rousseau ou d'Albrecht de Haller, c'est le début d'un imaginaire projeté sur les Alpes, dont le tourisme va se nourrir jusqu'à nos jours. En outre, avec la modernité sont apparues la productivité, la croissance. On s'est aperçu qu'on pouvait, grâce à l'espace montagnard, accumuler de la richesse, réaliser du profit.

Le système traditionnel est une première fois mis à mal par les répercussions de la Révolution Industrielle, puis vole en éclats avec l'émergence du tourisme. Les territorialités alpines sont bouleversées : confrontées à l'évolution du monde extérieur, les sociétés alpines sont submergées d'informations nouvelles qu'elles vont devoir intégrer de gré ou de force. « [...] les relations à l'extériorité et à l'altérité sont largement conditionnées par les modifications qui surviennent dans les systèmes de signaux. Ces changements de signaux contraignent à des adaptations pour maintenir l'autonomie de la collectivité. »⁶¹ On le sait, les Alpes ont rarement été un monde de l'innovation mais bien plutôt un monde de l'adaptation. Aussi l'impulsion du changement de territorialité est-elle surtout provenue d'une modification des systèmes de signaux extérieurs aux Alpes. C'est dire si l'espace

MAINZER K. (sous la dir. de), *Economie et écologie dans le contexte de l'arc alpin*, Berne et Stuttgart : P. Haupt, 1993, p. 41.

⁵⁹ RAFFESTIN Cl., BRESSO M., *Tradition, modernité, territorialité*, dactylographié, p. 6.

⁶⁰ RAFFESTIN Cl., « La territorialité : miroir des discordances entre tradition et modernité », p. 443.

⁶¹ RAFFESTIN Cl., « Repères pour une théorie de la territorialité humaine », p. 276.

alpin s'adapte aux nouvelles informations diffusées par la « plaine », réagit aux signaux de la société globale.

Vers des territorialités urbaines et touristiques

Le moindre attachement au territoire des sociétés actuelles est une caractéristique largement reconnue par les géographes aujourd'hui. On n'assiste pas à une disparition de la territorialité, mais bien à l'apparition de nouvelles territorialités, qui dépendent de plus en plus de la « *variation de la quantité d'information dans un territoire donné.* »⁶² Les relations qu'entretient une société avec son territoire sont beaucoup moins conditionnées par celui-ci que par l'information qui y est diffusée. Une information qui tend vers l'uniformité, car elle se diffuse indépendamment d'un lieu et d'un temps donnés. Il suffit de songer aux constructions actuelles dans les Alpes pour se représenter ce phénomène. On construit selon un modèle quasi universel, celui du chalet devenu référence unique de la maison alpine. Ce chalet qui a perdu toute origine, toute attache aux spécificités du lieu dans lequel il se voit implanté.

Parler de l'habitat dans les Alpes peut, par extension, nous mener à disserter sur le tourisme, car c'est l'un des « piliers » de notre société actuelle, modifiant ainsi considérablement nos territorialités. « [...] *Le rapport au monde et à l'autre obéit de plus en plus à une quotidienneté de type touristique.* »⁶³ Il est aujourd'hui justifié de l'appeler territorialité touristique, tant les relations dépendent de la capacité des acteurs à « *se montrer et [à] être montré* »⁶⁴ selon un processus de type touristique.

Synthèse : étude d'une « micro-territorialité »

L'explicitation du concept de territorialité donne peut-être l'impression d'une unique réflexion à petite échelle géographique. Mais nous voulons travailler, au contraire, à grande échelle, pour l'étude de cette micro-société qu'est Evolène. Le concept de territorialité est bien utilisable pour ce cas-là, le concept de l'identité ne pourra que consolider cette certitude.

Au fond, que retenir de l'apport de la territorialité dans ce travail ? Essentiellement, un processus complexe qui est une relation entre un sujet et une extériorité par l'entremise de médiateurs. La territorialité est une structure relationnelle qu'un groupe se dote pour assurer sa pérennité et entrer en contact avec l'environnement naturel et l'environnement social. Notion abstraite, la territorialité possède son « revers » visible, la quotidienneté, qui n'est rien d'autre que l'ensemble, « l'amas » des pratiques quotidiennes et collectives non explicitées. Dans le monde alpin, qui nous intéresse, la territorialité ressortit alternativement à la tradition et à la modernité. Dans les Alpes, il y a basculement à un moment donné des sociétés traditionnelles vers des sociétés modernes.

Pour mieux comprendre les relations entre la territorialité et ceux qui la créent, la pratiquent ou la subissent (le(s) sujet(s) de la territorialité), il faut introduire le concept d'identité, qu'on aurait tendance, au premier abord, à considérer comme synonyme à celui de territorialité. Les chapitres suivants nous invitent, au contraire, à

⁶² RAFFESTIN Cl., « Ecogenèse territoriale et territorialité », p. 184.

⁶³ CRETTEAZ B., *La beauté du reste*, Genève : Ed. Zoé, 1993, p. 177.

⁶⁴ *Ibid.*

distinguer ces deux termes, tout en essayant de dégager des liens profonds entre eux.

CHAPITRE 3 : L'IDENTITE LOCALE

3.1 Qu'est-ce que l'identité ?

Comment définir l'identité qui apparaît comme un terme vague ? L'identité est employée dans de nombreuses disciplines, elle est par essence transdisciplinaire. Sociologie, psychologie, ethnologie, anthropologie, science politique, géographie et bien d'autres branches l'utilisent fréquemment et parfois différemment selon leurs problématiques. C'est dire si l'identité est un terme qui reçoit des acceptations diverses et larges, y compris de la part du sens commun. Une distinction s'impose d'entrée de jeu : nous nous référerons uniquement à la dimension collective de l'identité et ne nous préoccupons pas de la dimension individuelle.

L'identité est autant un fait spatial qu'un fait social, et, à ce titre, relève également de la sociologie que de la géographie. Envisager l'identité comme un fait social, c'est discuter de l'identification à une société, nous le verrons. De l'autre côté, concevoir l'identité comme un fait spatial revient à examiner l'identification à un territoire habité, pratiqué et connu. Les pratiques locales comme source de l'identité éclaireront ce point.

3.1.1 Le double système de référence

Le terme d'identité renvoie, d'abord, à l'adjectif identique, donc à ce qui est « même », qu'on peut opposer à ce qui est autre, c'est-à-dire l'altérité. « *Cela implique que l'identité est un processus constant d'identification de soi par le détour de l'autre et de l'autre par rapport à soi.* »⁶⁵ L'identité s'explique donc par un double système de référence interne et externe⁶⁶. D'une part, une affiliation avec un être collectif et une assimilation de ses caractéristiques ; d'autre part un processus de différenciation vis-à-vis de l'autre (ou des autres collectivités), participant de l'identité. Toute identité est à définir « *non seulement comme relation à soi mais aussi comme relation et interaction avec autrui.* »⁶⁷ La construction identitaire repose largement sur la reconnaissance du « nous » et des « autres ». A cet égard, l'identité secrète des limites, des frontières. Elle forme des aires distinctes, dues à la distanciation entre « moi » et « l'autre ».

3.1.2 Les sentiments satisfaits par l'identité

Qu'est-ce qui constitue l'identité ?

Alex Mucchielli a répertorié des sentiments qui sont satisfaits par l'identité⁶⁸, en même temps qu'ils contribuent à forger celle-ci dans la conscience de ce qui est soi. Nous en avons retenu ici quatre qui paraissent tout à fait intéressants dans le cadre de notre étude.

⁶⁵ CENTLIVRES P. (et al.), « Appartenance régionale et processus d'identification », in BASSAND M. (éd.), *L'identité régionale*, St-Saphorin : Georgi, 1981, p. 236

⁶⁶ Cf. BOURDEAU Ph., *op. cit.*, p. 38.

⁶⁷ CRETTEZ B., « Un si joli village. Essai sur un mythe helvétique », in CRETTEZ B., JOST H.U., PITHON R., *Peuples inanimés, avez vous donc une âme ? Images et identités suisses au XXème siècle*, Lausanne : Université de Lausanne, 1987, p. 7.

⁶⁸ MUCCHIELLI A., *L'identité*, coll. Que sais-je ?, Paris : PUF, 1994, pp. 43-64.

- Le sentiment d'appartenance : il correspondrait à la reconnaissance du « nous », qui, dans les sociétés traditionnelles, prédominait sur le « je ». C'est ce qu'on pourrait appeler le lien social.
- Le sentiment de continuité temporelle : c'est le souvenir des émotions collectives partagées. Une identité collective, c'est aussi une prise de conscience d'une histoire commune au sens large. Nous touchons là au problème de la mémoire, qui enracine l'identité dans la durée.
- Le sentiment de différence : la conscience de ce qui différencie le groupe de son altérité, que ce soit les autres groupes ou une société englobante. Ce sentiment a trait à la reconnaissance de l'autre.
- Le sentiment d'autonomie : il illustre la capacité d'un groupe à s'auto-organiser et sa propension à détacher des liens de dépendance totale avec son environnement social (les autres groupes).

Nous voyons ici la dimension très affective de l'identité, puisque Mucchielli parle de sentiments pour la qualifier. Ces sentiments sont bien évidemment en interaction pour donner leur plein sens à l'identité.

3.1.3 Les trois dimensions de l'identité

De même, il est possible d'avoir une vision diachronique de l'identité collective en prenant en compte trois dimensions à partir desquelles une société érige des emblèmes qui servent à établir des rapports avec l'Autre⁶⁹. Premièrement, la dimension historique, qu'on peut apparenter au sentiment de continuité temporelle. Elle est, comme nous l'avons dit, une intériorisation d'une histoire partagée par les membres d'une même communauté. D'où le rôle important de la mémoire : « *la constitution d'une mémoire collective fonctionne comme un schéma de régulation et de stimulation des comportements du groupe ; ceci en assurant leur conformité réelle ou symbolique avec le modèle identitaire de référence représenté à partir du passé collectif.* »⁷⁰. La mémoire est en perpétuelle évolution selon les périodes. Ses constituants oscillent entre censure, enjolivement ou oublis volontaires. C'est assez insister sur le caractère dynamique de l'identité, qui passe par différents stades identitaires⁷¹ conduisant à des reformulations incessantes de l'identité. Deuxièmement, la dimension vécue, que l'on doit rapprocher du concept de quotidienneté, largement développé plus haut. Quotidienneté qu'il faut en quelque sorte décrypter. La dimension vécue est illustrée, selon Centlivres, non seulement par les données démographiques et économiques mais aussi par les pratiques quotidiennes⁷². Voilà qui devrait amplement justifier notre méthodologie, basée d'une part sur l'examen des statistiques et d'autre part sur l'observation de la vie quotidienne. Troisièmement, la dimension projective qui est la « *résultante des deux premières* »⁷³. Il s'agit, en fait, des projets collectifs qu'une société entend se donner pour satisfaire ses besoins et aborder l'avenir dans les meilleures conditions possibles. Cette dimension est la conséquence des deux autres, dans la mesure où ces projets tiennent compte de l'histoire, de la mémoire, afin d'inscrire leur destinée dans la longueur et en conformité avec des emblèmes implicites ou non et

⁶⁹ CENTLIVRES P. (et al.), *op. cit.*, p. 237.

⁷⁰ BOURDEAU Ph., *op. cit.*, p. 40.

⁷¹ Cf. CRETZAZ B., « Un si joli village. Essai sur un mythe helvétique », p. 6.

⁷² CENTLIVRES P., *op. cit.*, p. 238.

⁷³ *Ibid.*

permanents. Ces projets se basent également sur la dimension vécue, car ils visent aussi à apporter des réponses immédiates pour la collectivité.

L'identité est un processus complexe et multidimensionnel : « *le problème revient dès lors [...] à dévoiler des relations entre le dehors manifesté et le dedans caché.* »⁷⁴ Mais on ne peut déchiffrer l'identité qu'à travers ses manifestations concrètes. En conséquence, on peut considérer que l'identité est une présentation de soi, de ce que l'on veut effectivement montrer à l'Autre. C'est un jeu entre le « montré » et le « non-montré ».

Crettaz définit des événements types proclamant l'identité collective d'une société⁷⁵. Ces manifestations sont diverses : ce sont les fêtes, les prospectus touristiques, l'architecture, le langage oral ou d'autres encore. L'observation de ces matérialisations de l'identité permettent une appréhension du phénomène identitaire.

3.1.4 L'identité locale : ou l'identité fondée sur les pratiques

Il faut maintenant introduire une dimension spatiale dans le concept d'identité. On parle d'identité nationale, d'identité régionale, voire d'identité locale. Voyons d'abord quelle est la définition de l'identité régionale : « *L'identité régionale est l'image spécifique (assortie de valeurs, de normes, de représentations, etc.) que les acteurs d'une région se sont forgés d'eux-mêmes.* »⁷⁶ Nous retrouvons des éléments développés plus haut, comme celui de la continuité temporelle. En effet, la construction de « l'image spécifique » se déroule dans la profondeur du temps. On constate également que la formation de l'identité provient bel et bien d'un processus interne au groupe, mais Bassand souligne que l'identité dépend aussi des autres groupes et de la société globale. Cette définition est aisément transposable à d'autres échelles, en particulier celle qui nous intéresse, celle du lieu.

Comme la territorialité, il faut étudier l'identité comme un concept éminemment relationnel. Bernard Poche nous dit que l'identité s'établit sur un rapport d'une société à son contexte, celui-ci procédant d'une « *mise en relation entre eux des sujets individuels à propos de leur relation existentielle au monde et de leur relation symbolique à leur mode de vie.* »⁷⁷ La notion de mode de vie nous renvoie aux pratiques, auxquelles la société recourt pour maîtriser sa relation au monde. Dès lors, l'identité doit être comprise comme un « *processus actif d'expression et de signification de pratiques concrètes et de pratiques symboliques...* »⁷⁸ L'identité se fonderait donc sur le rapport au territoire, lui-même médiatisé par les pratiques quotidiennes. L'identité est cet incessant aller-retour entre un groupe, le territoire sur lequel il vit et toutes les représentations, symboles, repères et langage(s) que le

⁷⁴ CRETZAZ B., « Un si joli village. Essai sur un mythe helvétique », pp. 6-7.

⁷⁵ *Ibid.*, pp. 7-8.

⁷⁶ BASSAND M. (éd.), *L'identité régionale*, St-Saphorin : Georgi, 1981, p. 5. Cette définition confirme que l'identité est une « auto-construction » de soi, elle rejoint en ceci celle de Crettaz. L'identité est une construction que l'on présente à l'Autre.

⁷⁷ POCHÉ B., « La frontière manifestation de la société distincte », in *Le Globe*, tome 137, 1997, pp. 135-136.

⁷⁸ SOULET M.-H., « Identité collective, résistance au changement et rapports de sociabilité dans une société rurale », in TAP P. (sous la dir.), *Identités collectives et changements sociaux*, Privat : Toulouse, 1986, p. 158.

groupe construit dans le but de décrire ce territoire et d'entrer en relation avec. Il faut comprendre que les représentations sont à la source des pratiques.

Il est désormais aisé d'explicitier le lien entre identité et quotidienneté, telle que nous l'avons définie. L'identité se forme bel et bien dans la quotidienneté, puisque l'on peut avancer qu'un individu se ressent constitutif d'un groupe lorsque ses pratiques quotidiennes sont partagées par le groupe. Autrement dit, par l'intermédiaire des langages et de représentations, l'individu et le groupe dotent d'un sens similaire leur rapport au territoire et à eux-mêmes.

3.1.5 Synthèse : l'identité, un rapport à « toutes sortes de choses » à travers le temps

Nous avons volontairement expliqué de manière floue la notion d'identité, d'une part parce que les auteurs que nous avons cités ne sont pas univoques sur la question, et d'autre part car nous voulons délibérément laisser de « la marge ». En effet, au chapitre suivant, nous aurons l'occasion de placer l'identité dans le contexte d'une analyse de la territorialité et expliquer en quoi l'identité peut être considérée comme un sous-ensemble de la territorialité. Il faut tout de même retenir que l'identité est un rapport. Un rapport à quoi ? A notre avis, c'est une combinaison, un truchement complexe de relations entre plusieurs éléments. C'est ce que Bernard Poche nomme « contexte ». L'identité locale est ainsi un rapport de la société à son territoire, à sa quotidienneté, à son histoire commune, à ses projets futurs, à ses langages et, enfin, son rapport à elle-même. Ceci n'est pas une liste exhaustive, loin de là.

3.2 Le bricolage des restes culturels ou l'expression originale d'une identité

L'intégration du regard extérieur

Le sociologue Bernard Crettaz⁷⁹ a montré notamment comment les habitants des Alpes ont, consécutivement à « l'invasion » (prenons ce terme dans un sens symbolique : le monde alpin en général a été envahi par les valeurs de la modernité) de leurs territoires par le monde urbain, adopté et adapté le regard que posaient sur eux les représentants de ce monde. On retrouve l'idée que les Alpes reçoivent des signaux de la société urbaine, et par l'intermédiaire de la sémiosphère, traduisent l'information contenue dans ces signaux, afin de la rendre opérationnelle dans le contexte de leur territorialité. On voit qu'il ne s'agit pas d'une simple assimilation de valeurs venues de l'extérieur, mais qu'il y a bel et bien adaptation, c'est-à-dire que l'information n'est pas ingérée telle quelle (telle qu'elle est envoyée). Il existe un filtre : la sémiosphère.

⁷⁹ Les lignes suivantes sont largement inspirées par CRETТАZ B., *La beauté du reste* ; Cf. aussi CRETТАZ B., « Un si joli village. Essai sur un mythe helvétique » et cf. CRETТАZ B., *Etudes de communauté*, notes personnelles de cours, Genève : Université de Genève, 1999-2000.

Crettaz a également développé le concept de bricolage des restes culturels, en se basant sur Lévi-Strauss qui a introduit le terme de bricolage dans les sciences sociales.

La décomposition de la culture originelle

Selon Crettaz, le bricolage, terme qu'il ne faut pas tenir pour péjoratif, est une opération effectuée par toute société humaine qui se déroule en deux temps : la constitution du stock et le bricolage en lui-même. Qu'est-ce qu'il entend par constitution du stock ? Pensons à l'image du bricoleur qui a à sa disposition un grand nombre d'objets recueillis de manière hétérogène. Pour Lévi-Strauss, la position du bricoleur est différente de celle de l'ingénieur dans l'exacte mesure où celui-ci choisit ses instruments en fonction des buts recherchés, d'un projet d'ensemble⁸⁰. A l'inverse, le bricoleur s'arrange avec « les moyens du bord », en l'occurrence son ensemble fini d'objets récoltés préalablement. Ces objets ne correspondent pas à un projet, car le bricoleur se fonde sur chacun d'eux, éléments qui ont pu faire partie d'un projet antérieur, pour monter son bricolage. Pour résumer, on pourrait dire que le bricoleur pratique de manière accommodative, c'est-à-dire qu'il adapte son but en fonction des moyens dont il dispose, alors qu'un ingénieur pratique de manière assimilative, autrement dit il arrange ses moyens en fonction de ses buts. « *La sémiose assimilative consiste à transformer la réalité matérielle en vue de pouvoir mettre en œuvre certaines pratiques, et la sémiose accommodative, au contraire, à transformer ses pratiques en vue de les ajuster à la réalité.* »⁸¹

En premier lieu, la formation des restes provient de la décomposition d'une culture. Pour le cas des Alpes, il s'agit de la culture traditionnelle, composante d'une territorialité traditionnelle que nous avons définie plus haut. « *Dès la découverte de la montagne au XVIIIème, puis avec les phénomènes macro-sociaux que sont le développement des communications, l'introduction de l'économie moderne, les premières modernisations, la laïcité, la mise en place de l'économie touristique, la montagne se décompose progressivement par rapport à ses anciennes structures.* »⁸² Les citadins ont projeté sur les territoires des Alpes leurs représentations, leurs aspirations. Le système traditionnel, autant économique, politique que culturel, est mis en lambeaux, il bascule progressivement dans la civilisation urbaine. En ethnologie, on nomme conventionnellement ce phénomène acculturation.

trad
↓
mod.

Les restes

De la décomposition de cette culture va émaner des restes ou des résidus, décontextualisés. En effet, ces restes sont en quelque sorte en indétermination, dans la mesure où ils ne sont plus porteurs du sens de la culture originelle et qu'ils ne sont pas encore affublés de leur nouveau sens. A cet égard, Crettaz parle de signifiant « flottant ». Le monde urbain va se constituer un stock (entre le 18^{ème} et le 19^{ème}

⁸⁰ Cf. LEVI-STRAUSS Cl., *La pensée sauvage*, Paris : Seuil, 1972, p. 27.

⁸¹ HUSSY Ch., *op. cit.*, p. 20. En somme, c'est peut-être ce qui différencie le *bricolage* de la *simulation*. Celle-ci peut être définie comme un ensemble pertinent d'éléments détachés de leur contexte. A première vue, c'est la même définition que pour le bricolage... mais à un considérable détail près. En effet, on pourrait dire que l'auteur de la simulation, à la manière de l'ingénieur, opère plus par assimilation que par accommodation, tandis que l'auteur du bricolage manœuvre pour une plus large part de manière accommodative.

⁸² CRETZAZ B., *La beauté du reste*, p. 140.

siècle selon Crettaz qui analyse le cas particulier de l'identité suisse) en sélectionnant des restes d'une ou de plusieurs cultures qu'il considère pertinents pour son projet ou pour une cohérence d'ensemble. Le reste a cette particularité de se trouver dans une indétermination de sens, puisqu'il porte la trace du sens d'origine mais qu'il est libéré de lui. Il oscille entre le sens dont il était investi par sa culture d'origine et le sens possible qu'il aura.

Le bricolage proprement dit

Ces restes, nés de la décomposition d'une culture antérieure, sont assemblés dans le cadre d'une maquette, simplification de la réalité. Crettaz parle de maquette, car il affirme qu'en bricolant des restes culturels, on fabrique de la perfection. En effet, dans une ou plusieurs cultures, on « pioche » seulement des éléments typiques (qui deviennent ainsi des restes), lesquels sont ceux que l'on croit représentatifs de la culture ou des cultures en question. En éliminant les éléments qui paraissent insignifiants, c'est ainsi que l'on crée de la perfection. Aussi le reste s'éloigne-t-il doublement de la réalité. Une première fois, lorsqu'il est déconnecté du sens qu'il avait dans sa culture d'origine ; une seconde fois quand il est intégré dans la maquette, car il doit s'accorder avec les autres éléments. Le bricolage consiste à puiser dans les signifiants flottants (le signifiant et le signifié qui composent le sens ont été désolidarisés) que sont les restes.

CHAPITRE 4 : L'IDENTITÉ, UNE COMPOSANTE DE LA TERRITORIALITÉ

Après avoir exposé les concepts de territorialité et d'identité, regardons dans quelle mesure et comment on pourrait les articuler.

4.1 L'identité comme miroir du territoire et le territoire comme miroir de l'identité

Que l'on ne s'y trompe pas : le recours à des jeux de miroir, suggéré par Bourdeau, n'est pas seulement un exercice de langue. Cette métaphore nous permet de considérer le territoire non seulement comme support d'une société mais aussi en tant que « réflecteur » de propriétés de la société en question. L'Homme projette de l'énergie et de l'information sur son territoire, celui-ci traduisant, sous d'autres formes, son travail. *« [le territoire] renvoie à un travail humain qui s'est exercé sur une portion d'espace qui, elle, ne renvoie pas à un travail humain, mais à une combinaison complexe de forces et d'actions mécaniques, physiques, chimiques, organiques, etc. »*⁸³ L'homme applique un travail sur un espace donné et attend en retour les « fruits » de son travail, ce même travail qui ne peut que réfléchir l'identité collective. *« Les processus de territorialisation paraissent fondamentalement et universellement liés à une recherche de réalisation identitaire ; mais une fois encore cette relation est à double sens, et si un territoire constitue un mode d'expression d'une identité collective, il rétroagit également sur cette identité en devenant l'une des conditions de sa (re)production. »*⁸⁴

Le travail est toujours fonction d'un territoire et c'est la participation d'une société à un même type de travail qui peut engendrer l'identité. Selon le sens que nous avons donné à l'identité locale, les pratiques quotidiennes, qui s'inscrivent dans le territoire, pourraient être le reflet d'une identité collective. Le territoire recoupe, de même, la dimension historique de l'identité, puisque les emblèmes spatiaux permanents, les repères immémoriaux sont gravés dans le territoire d'une société ; de la même manière les contes, légendes ou encore mythes, possèdent tous leur référent territorial. Le territoire reflète enfin la dimension projective de l'identité en dévoilant les orientations qu'entend se doter une société pour envisager son futur.

4.2 Territoire, langage, collectivité et individu : un « va et vient » incessant

Le territoire (ou monde matériel comme le dénomme Bernard Poche⁸⁵) est partie intégrante de la constitution d'une identité. Affirmer qu'une identité est impossible sans la « base » qu'est le territoire paraît loisible pour autant que l'on travaille à un

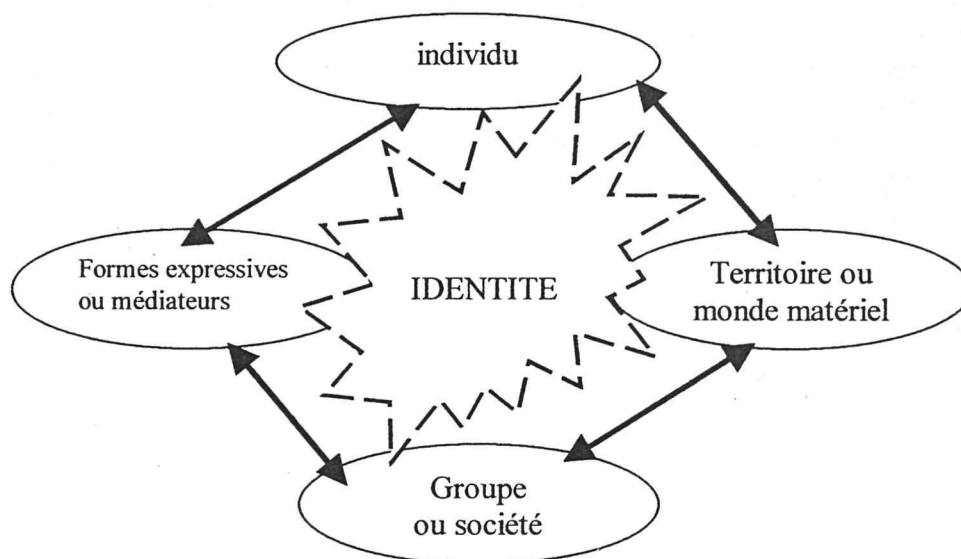
⁸³ RAFFESTIN Cl., « Ecogenèse territoriale et territorialité », p. 177.

⁸⁴ BOURDEAU Ph., *op. cit.*, p. 42.

⁸⁵ Le « monde matériel » trouverait son équivalent dans le terme d'espace, si nous restons exactement fidèle à la terminologie de Raffestin ; mais il paraît, pour nous, plus simple d'utiliser le terme de territoire, même si celui-ci semble être davantage le résultat d'un processus, amorcé par l'Homme, que ne l'est le « monde matériel ».

niveau local. A plus petite échelle, on pourrait discuter de la pertinence de cette assertion. Poche prétend, et nous sommes d'accord avec lui, que le lien social (qui est le « ciment » de l'identité, nous semble-t-il) procède de la réciprocité entre d'une part le territoire et d'autre part les représentations, langages et symboles que la société développe dans le but de rendre intelligible ce territoire⁸⁶. Là, il nous faut faire un détour au niveau de l'individu, afin de saisir la vision globale que nous propose B. Poche. Les représentations, langages, symboles (que Poche nomme « formes expressives ». Selon notre terminologie, il s'agit d'un type de système de médiation, mais dont la logique peut aussi s'appliquer aux autres types) sont créés dans la perspective d'insérer chaque individu dans le groupe. Inversement, la communication ou le passage d'information entre le groupe et l'individu est médiatisée par ces mêmes formes expressives. Enfin, et c'est peut être ceci le plus important, l'individu construit le groupe au travers du rapport au territoire. Cela signifie que le rapport à l'Autre est « négocié » par le territoire, ou plus exactement *«[...] la relation avec le territoire est une relation qui médiatise ensuite les rapports avec les hommes, avec les autres.»*⁸⁷

Fig. 5 : Dynamique identitaire d'une société⁸⁸



Il est indéniable également que l'acteur social se « fond » dans un groupe tout en construisant son territoire, tout en pratiquant et en connaissant ce territoire. Il y a un « aller-retour » entre la projection d'une société sur un espace donné et l'aspect référentiel de cet espace transformé en territoire pour la société.

C'est assez dire clairement que l'appartenance à un même territoire peut forger l'identité. Est-ce une certitude à l'heure actuelle ? *« La contiguïté spatiale n'explique plus nos identités, y compris dans les villages que l'on s'obstine à qualifier*

⁸⁶ Cf. POCHE B., *L'espace fragmenté. Eléments pour une analyse de sociologie de la territorialité*, Paris : L'Harmattan, 1996, p. 198.

⁸⁷ RAFFESTIN Cl., *Pour une géographie du pouvoir*, p. 144.

⁸⁸ D'après POCHE B., *L'espace fragmenté*, p. 200.

de ruraux. »⁸⁹ C'est néanmoins vrai, à notre avis, pour les sociétés alpines traditionnelles dont les sociétés actuelles sont héritières. Comme Raffestin, Decoutère pense que l'identité n'existe plus vraiment aujourd'hui, ou du moins qu'il n'est plus pertinent de raisonner en terme d'identité régionale ou territoriale...

Nous avons envisagé, en suivant Ch. Hussy, le territoire comme une réalité bifaciale. Cette approche, rappelons-la, reconnaît une face visible, aménagée du territoire et une autre invisible, relationnelle, composée de normes, de valeurs, de codes, etc. L'identité pénètre toute la face sociétale du territoire de manière diffuse, rendant par ailleurs son appréhension malaisée. L'identité dépend donc des codes, normes, valeurs (mais ne serait-ce pas des médiateurs ?) véhiculées par la société. Identité qui, à son tour, influence ces constituants⁹⁰.

4.3 L'identité : conscience d'une territorialité commune

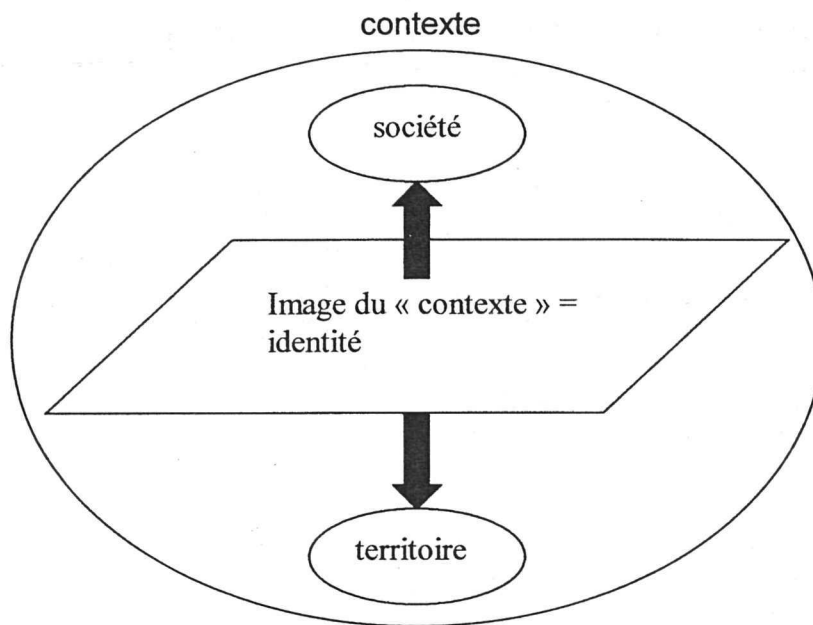
Nous avons examiné dans la section précédente les relations étroites qui existaient entre le territoire et l'identité d'un groupe, ceux-ci se complétant largement et dont l'évolution est totalement consubstantielle. A partir de là, il nous faut tenter de préciser la position de l'identité par rapport au concept globalisant de territorialité. Nous avons également vu, avec Poche, que l'identité était la mise en relation d'individus entre eux à propos de la relation qu'ils entretiennent avec l'espace. De plus, après Crettaz, il était plausible de dire que l'identité présentait « quelque chose ». Or, ce « quelque chose » pourrait bien être l'image qu'une collectivité se façonne (remémorons-nous la définition de Bassand). Il faut alors se demander de quoi pourrait être composée cette image. D'après Torricelli et nous l'acceptons comme postulat pour la construction de notre problématique, il s'agit de la perception de la territorialité⁹¹. Dès lors, on peut avancer que l'identité présente la manière dont la société aborde son territoire. En d'autres termes, **l'identité collective est la représentation que la collectivité possède de sa territorialité**. Etudier la territorialité d'un groupe revient donc à analyser et « décrypter » le sens, la signification que le groupe confère à sa territorialité.

⁸⁹ DECOUTERE S., « Le rôle du promoteur touristique dans l'urbanisation des Alpes de 1950 à nos jours », in JALLA D. (sous la dir. de), *Les hommes et les Alpes*, Turin : Région du Piémont, 1989, p. 225.

⁹⁰ Cf. METRAL G., *op. cit.*, pp. 27-29.

⁹¹ Cf. TORRICELLI G.P., *Territoire, identité, société. Essai sur l'évolution de la tradition dans le versant méridional des Alpes. L'exemple du val Maggia*, Mémoire de Licence en Géographie, Genève : Université de Genève, 1983, p. 166.

Fig. 6 : Contexte, identité, territorialité



Attester que l'identité est l'unique image de la quotidienneté (l'envers de la territorialité) serait sans doute inexact, car l'identité est aussi une perception – et parfois une revendication – d'une histoire commune et de projets (voir la dimension historique et projective de l'identité⁹²).

L'acte d'explicitation la quotidienneté n'est pas un besoin ressenti par un groupe dont elle est le dépositaire. Mais expliciter sa quotidienneté signifie, selon notre approche, reconnaître sa territorialité et être capable de l'expliquer. On remarquera ici que percevoir sa territorialité n'est pas tout à fait le même processus que d'explicitation sa quotidienneté⁹³. Le double système de référence sous-tendu par le processus d'identification reconnaît l'intériorité et l'extériorité. Par rapport à l'altérité, un groupe met en valeur la spécificité de son rapport à l'environnement social et naturel. L'identité va reposer sur la mise en exergue de traits distinctifs et propres à une société, participants des relations au territoire. C'est aussi l'emploi de médiateurs singuliers (langue par exemple) des autres groupes ou de la société globale qui assoit une identité collective. La constitution de l'identité va donc dépendre de choix pertinents, réalisés par la société en question ou non (cf. identité imposée de l'extérieur), d'éléments ressortissant de la territorialité de ce groupe.

⁹² On pourrait rétorquer que les dimensions projectives et historiques sont, en quelque sorte, incluses dans la dimension vécue, donc dans la quotidienneté. Celle-ci est, en effet, illustrée par les pratiques et les connaissances héritées de l'histoire d'une société mais aussi par celles qui relèvent des choix, d'outils censés la pérenniser.

⁹³ Expliciter voudrait dire que le groupe introduit de la distance entre lui et son rapport au territoire : Or, l'identité, à notre avis, est un mécanisme qui établit une distance moins grande ou, du moins, différente.

4.4 L'identité : un besoin rempli par la territorialité ?

Nous nous situons toujours dans la perspective d'étudier l'identité comme une fraction de la territorialité, mais cette fois-ci nous posons que l'identité représente l'une des motivations de la territorialité. La définition de la territorialité lui admettait des objectifs, dont la satisfaction de besoins. Maslow nous apprend que l'homme doit remplir différents besoins. L'identité est l'un de ceux-là. La construction de l'identité d'un groupe correspondrait donc à l'une des finalités de la territorialité de ce groupe. Entamer ce raisonnement revient à mettre l'accent sur l'influence de la territorialité sur l'identité. Ce qui ne nous autorise à nier la relation réciproque, ni ne nous dispense de la signaler : « *l'identité conditionne la territorialité.* »⁹⁴

Mais peut-être faut-il d'abord se demander quels types de besoins la territorialité peut satisfaire. Les besoins matériels (faim ou sécurité par exemple) requièrent une territorialité que l'on qualifiera de peu complexe. Encore que ce type de besoin n'est pas toujours rempli dans certains cas pour lesquels la territorialité est « pathologique ». Pensons simplement aux peuples exposés périodiquement à des famines ou plus communément à des guerres qui les plongent dans un sentiment de terreur. Dans ces circonstances, la territorialité n'est pas à même d'assurer des besoins essentiels. Les besoins immatériels, quant à eux, sont censés être plus difficiles à atteindre et nécessitent une territorialité plus stable et plus complexe. On sait que pour qu'émergent ces besoins immatériels, les besoins basiques doivent être complètement dépassés. L'identité en tant que besoin supérieur apparaît comme un besoin invariant des sociétés humaines. La territorialité, élaborée par l'individu et par le groupe, est aussi une réponse aux exigences identitaires de l'homme social.

4.5 Synthèse : rappel des idées force

A l'issue de ce chapitre, il faut se remémorer les principales tendances qui y sont contenues. Mais, d'emblée, soulignons que dans ces « méandres » de relations entre homme, territoire, groupe, identité, territorialité, et dans lesquels il est plus facile de se perdre que de se retrouver, les éléments, formant par ailleurs un « méga-système », sont profondément imbriqués, interdépendants et rétroagissent entre eux. De là provient la difficulté d'établir une définition stricte des concepts utilisés. Si la théorie de la territorialité paraît relativement claire et fixe (et encore !), le concept d'identité et sa cohérence peuvent sembler moins évidents.

En somme, il ne faut jamais perdre de vue que l'identité, telle que nous l'avons étudiée ici, n'est « seulement » qu'un aspect de la territorialité, structure plus globale et englobante. Qu'est-ce à dire ? Que nous n'employerons pas identité et territorialité de manière équivalente. Nous avons admis que l'identité était un rapport à la territorialité, donc à la quotidienneté (qui est le « recto » de la médaille). De plus, il faut pour cette définition considérer la territorialité comme un système diachronique et non synchronique⁹⁵, autrement dit prendre en compte la dimension temporelle (que la notion de quotidienneté ne renferme pas vraiment). Le rapport à la territorialité est véhiculé par l'image, la perception ou le sens.

⁹⁴ METRAL G., *op. cit.*, p. 29.

⁹⁵ En linguistique, on a coutume d'opposer la diachronie, qui est l'évolution dans le temps d'une langue, avec la synchronie, l'état de langue à un moment donné. Cf. HUSSY Ch., *op. cit.*, p. 15-16.

La signification donnée à la territorialité va engendrer le contenu de l'identité. Cela implique des préférences de la part de la société pour certaines relations à l'altérité et à l'extériorité au détriment d'autres relations. C'est la mise en avant de médiateurs valorisés car jugés caractéristiques relativement à l'extérieur. On rejoint ici le sentiment de différence de l'identité.

Nous avons également constaté que si la territorialité était à la « source » de l'identité, celle-ci conditionnait tout de même fortement la territorialité...

Enfin, l'approche maslowienne des besoins nous démontre que l'identité fait partie des universaux humains et que la territorialité contribue de manière prépondérante à sa réalisation. C'est en définitive maintenir qu'à chaque système de relation homme – extériorité concorde la satisfaction d'un type de besoin. Certaines relations poursuivent, en effet, un but économique, d'autres un but écologique, des autres encore un but culturel, etc. Les relations identitaires qui ont comme objectif de stabiliser une identité, sont un type de relations société – extériorité.

Cette construction conjointe, imbriquée enchevêtrée et simultanée de l'individu, du groupe, de son identité et de sa territorialité est en réalité un phénomène dynamique et évolutif que l'on pourrait résumer par « construction – déconstruction – reconstruction »⁹⁶. Ne pas envisager les processus d'identité et de territorialité comme perpétuellement mouvants reviendrait à omettre un aspect majeur de la géographie de la territorialité. Reconnaître cette dynamique des systèmes requiert une approche diachronique.

4.5 Question de départ et hypothèses

Il est maintenant temps de lier, « faire le pont » entre théorie et pratique. Nous avons posé les jalons pour une définition et une application concrète de la territorialité et placé le concept d'identité par rapport à cela. Nous avons accepté que l'identité constituait la perception qu'une société possédait de sa territorialité. Cette assertion peut organiser notre question de départ. Celle-ci fait le lien méthodologique entre la théorie du bricolage des restes (Crettaz) avec celle de la territorialité humaine (Raffestin). Notre question, applicable à la commune d'Evolène, s'interroge sur la concrétisation des restes culturels à un niveau général et particulier. Enonçons-la :

Etant accepté que l'identité est l'interprétation (ou le sens) que les Evolénards donnent de leur territorialité, celle-ci est-elle matérialisée par les restes culturels mis en place par un bricolage ?

Nous nous questionnons sur la signification apportée à la territorialité, qui est l'identité. Il est vrai que Crettaz n'a jamais parlé de territorialité, mais nous supposons qu'il est légitime d'affirmer que la territorialité est atteinte par le bricolage, en raison des liens très étroits avec l'identité que nous avons tentés de démontrer. Si l'identité peut être bricolée, il en est de même pour la territorialité sur laquelle « déteint » l'identité. Mais pour notre espace d'étude (Evolène) peut-on remarquer ce bricolage ?

⁹⁶ Raffestin a mis en évidence le cycle territorialisation – déterritorialisation – reterritorialisation, qui démontre le caractère instable de la territorialité...

Hypothèses

Qu'est-ce qu'une hypothèse ? Selon Gumuchian et Marois, elle est une proposition offrant une explication possible ou une solution potentielle à un problème ou à une question⁹⁷. Pour nous, l'hypothèse sera un ensemble de manières de répondre à la question de départ. Dans ce travail, nous définirons une hypothèse principale qui chapeautera toutes les autres sous-hypothèses. Nous nous risquerons, dans un deuxième temps, à l'expliquer (et la justifier) par une hypothèse secondaire, qui comporte en elle-même des autres hypothèses, indicateurs de la territorialité évolénarde. En somme, cette hypothèse générale est la trame de fond de notre travail dans la mesure où c'est sur elle que s'axe toute la réflexion. Mais ne perdons pas de temps et tentons de l'exposer.

4.5.1 Hypothèse principale : la territorialité est un bricolage

Inutile de répéter ce que nous avons formulé par rapport aux Alpes. Toutefois, nous allons mettre l'accent sur le fait que le monde alpin reçoit, à partir, grosso modo, du XVIII^{ème} siècle, de l'information provenant des villes et qui finira par « inonder » l'espace alpin dans sa totalité. Les territorialités alpines changent alors de substance, sans pour autant que les territorialités anciennes ne soient complètement effacées. « *Ces territorialités [traditionnelles] [...] sont entrées en crise depuis longtemps et ce qu'il en reste ne sont que des rémanences, des traces, reprises et remaniées dans d'autres territorialités plus aptes à satisfaire les besoins des collectivités.* »⁹⁸ Changement de besoins, donc changement de territorialité : du moment qu'elle n'est plus en mesure de remplir certaines conditions, une territorialité doit se renouveler si elle entend garantir l'autonomie de la collectivité. Mais là n'est pas la question. Cette citation illustre que l'on peut bel et bien employer le terme de bricolage pour les territorialités alpines !
D'où notre hypothèse principale :

La territorialité évolénarde actuelle, comme cas particulier mais aussi peut-être comme cas exemplaire, est composée de restes de territorialité traditionnelle.

Plus précisément, il y a rencontre entre territorialité urbaine et de territorialité locale, qui n'est rien d'autre qu'une combinaison d'éléments de territorialité traditionnelle. Appliquer la théorie du bricolage des restes culturels à la territorialité peut paraître surprenant et surtout injustifié... uniquement si l'on imagine que les restes ne peuvent être que des objets mais non des pratiques. Voici ce que nous précise Crettaz : « *le trésor [des restes] est fait essentiellement des éléments suivants :*

- *restes de l'ancienne économie agricole à travers la terre, les animaux, les communautés rurales ;*
- *restes des vieilles bourgeoisies et consortages face à la montée de la municipalité. ;*
- *restes de l'ancien système du cycle saisonnier, du système des fêtes et des rituels traditionnels ;*

⁹⁷ GUMUCHIAN H., MAROIS Cl., *Initiation à la recherche en géographie. Aménagement, développement territorial, environnement*, Paris : Anthropos, 2000, p.165.

⁹⁸ RAFFESTIN Cl., « Les territorialités alpines ou les paradoxes du dialogue nature – culture », p. 42.

- *restes des anciens objets [...]* ;
- *restes de l'ancienne architecture villageoise [...]* ;
- *restes de l'ancienne vie et mentalité villageoises.* »⁹⁹

Si certaines connaissances et pratiques de l'espace demeurent usitées par tradition (de génération en génération) ou que d'autres proviennent d'un savoir collectif local mais ayant passé par la suite par le « crible » de la modernité, il est tout à fait concevable d'étendre la notion de restes à la territorialité évolénarde. A cette étape, il nous faut tenter une métaphore qui pourra peut-être mieux rendre compte de ces considérations. Examinons un vase, qui représenterait la territorialité évolénarde traditionnelle du XV^{ème} à la fin du XIX^{ème} siècle, qui est apparemment solide. Ce vase va être brisé, d'une manière ou d'une autre, mais par la modernité en ce qui concerne la territorialité évolénarde. Dès lors, on a besoin d'un autre vase. Celui qui a été brisé n'était pas approprié à la situation, peut-être était-il trop exigu. Pas question donc de « recoller les morceaux ». On va en reconstruire un autre, dont la structure va être entièrement nouvelle. Toutefois, certains morceaux de l'ancien vase seront réutilisés dans la fabrication du nouveau vase. Les morceaux sont, par analogie, les restes de la territorialité traditionnelle. Cette métaphore, qui vaut ce qu'elle vaut, illustre tout de même un processus dynamique caractéristique de la territorialité que Raffestin nomme T-D-R, mais nous ne nous attarderons pas sur ce point là (Cf. note 96). Retenons le processus caractéristique d'une société qui « récupère » des morceaux de territorialité ancienne.

Donc nous posons l'hypothèse qu'il y a effectivement bricolage dans le cas d'Evolène et, corollaire, qu'on peut trouver des restes d'une territorialité passée et décomposée.

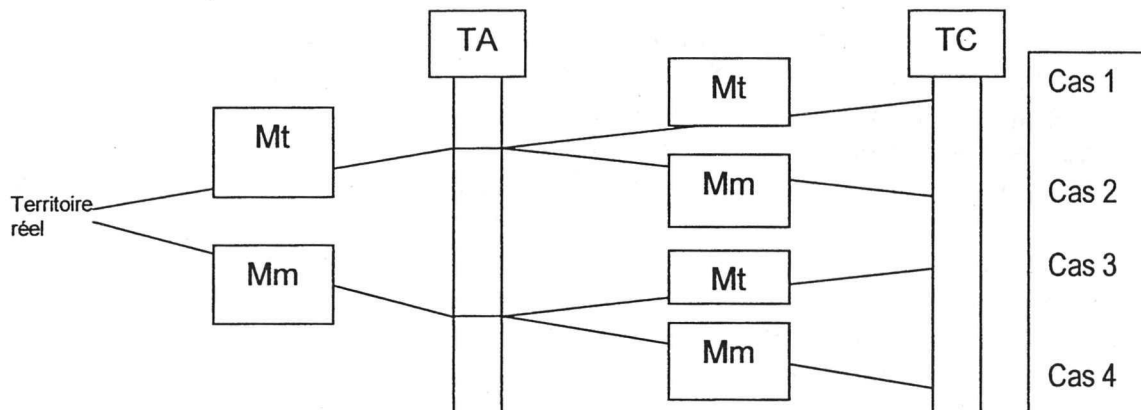
L'identité évolénarde est basée sur un bricolage... dans lequel on retrouve des éléments externes et internes. L'émergence du « n'importe quoi culturel », dont traite Crettaz, nous contraint à reconnaître dans la pratique des éléments du culturel global et des éléments du culturel local. C'est-à-dire des restes provenant d'une décomposition à petite échelle et des restes procédant d'une culture locale. Il faut présentement passer aux hypothèses secondaires.

4.5.2 Hypothèse secondaire

Nous avons volontairement accordé dans notre partie théorique une grande attention aux médiateurs. Ce sont eux qui vont nous permettre de saisir les restes de territorialité traditionnelle, puisque nous jugeons qu'un certain nombre de médiateurs actuels sont issus de la territorialité traditionnelle et sont, dans une certaine mesure, encore traditionnels. Mais nous devons effectuer un léger détour vers des notions théoriques pour fonder la distinction primordiale entre médiateur traditionnel d'un côté et médiateur moderne de l'autre côté. Il n'est pas vain de rappeler ici la définition d'un médiateur, qui a été envisagé comme un moyen de réaliser un but, plus précisément comme le « transporteur » de la relation. « *Il faut considérer que la territorialité, qui intéresse à la fois le territoire concret et le territoire abstrait, résulte de l'utilisation de médiateurs ressortissant à la tradition et à la modernité.* »¹⁰⁰ Dès lors et toujours d'après Raffestin, il y a quatre modes de médiations possibles :

⁹⁹ CRETTEAZ B., « Un si joli village. Essai sur un mythe helvétique », p. 14.

¹⁰⁰ RAFFESTIN Cl., « La territorialité : miroir des discordances entre tradition et modernité », p. 433.

Fig. 7 : les modes de médiation¹⁰¹

TA : territoire abstrait

TC : territoire concret

Mt : médiateur traditionnel

Mm : médiateur moderne

Ecartons d'emblée les situations un et quatre car elles ne se retrouvent quasiment pas dans la pratique. A Evolène, il est loisible de penser que nous nous situons dans le cas de figure 2 et à la fois dans le cas de figure 3. En ce sens, la territorialité est un miroir des discordances entre tradition et modernité. La territorialité évolénarde recourt simultanément à des médiateurs traditionnels et à des médiateurs modernes. Mais comment appréhender ces médiateurs ? Par les connaissances et les pratiques territoriales. Pourquoi ? Parce que les connaissances et les pratiques médiatisent le rapport d'un sujet à l'extériorité. C'est la combinaison de ces pratiques et de ces connaissances qui détermine si un médiateur est traditionnel ou au contraire moderne. Elle indique surtout si le type de rapport au territoire peut-être qualifié de traditionnel ou en tout cas de partiellement traditionnel. Pour découvrir un médiateur traditionnel abstrait, comme la langue ou concret, comme la maison, il faut que la pratique associée à ce médiateur en précède la connaissance et l'entérine.

Comment vérifier cette hypothèse ? Tout simplement en examinant des médiateurs bien particuliers. Autant de médiateurs qui vont servir d'indicateurs. Nous en avons sélectionné trois qui nous paraissent particulièrement significatifs ; nous allons expliquer en quoi ils le sont. Nous privilégierons deux médiateurs, le patois et la maison, sans oublier de traiter plus rapidement des costumes. Il est évident qu'il s'agit d'un survol des médiateurs et qu'il n'est nullement possible de la considérer comme une étude approfondie et fouillée : Il faut répéter que nous effectuons un aperçu général de la territorialité d'Evolène.

¹⁰¹ *Ibid.*

4.5.3 Les médiateurs étudiés

Le patois

Le choix d'un tel médiateur et sa place prépondérante prise dans ce travail ne sont évidemment pas dus au hasard. Le patois¹⁰² nous renvoie au terme plus général de langage. Le patois est en réalité un langage. Or, le langage est le médiateur par excellence. Il a la faculté de rendre intelligible le monde, car il se nourrit de signes. « *Le langage est bien une manière d'établir une distance entre soi et les choses. Les signes pourraient être définis comme un moyen de mettre en scène le spectacle des choses. Ils constituent le moyen de se distancer suffisamment du système réel pour permettre la classification et la comparaison des éléments qui le composent.* »¹⁰³ Le langage sert autant à désigner, à montrer, à classer qu'à signifier. Pour nous, il ne s'avère pas indispensable de distinguer rigoureusement langue de langage. La langue recoupe trois fonctions, celle de communication, celle d'organisation du réel (maîtrise symbolique des choses) et enfin celle de transmission car elle permet l'accumulation d'information¹⁰⁴. Raffestin distingue le langage vernaculaire (« *local, parlé spontanément moins fait pour communiquer que pour communier...* »), du langage véhiculaire (« *national ou régional, appris par nécessité, destiné aux communications à l'échelle des villes.* »)¹⁰⁵) Cette distinction est fondamentale pour Evolène, puisque le patois – langage vernaculaire – encore vivace, côtoie le français, langage véhiculaire.

Le patois peut être envisagé sous différents angles. Il est en premier lieu garant d'une certaine autonomie pour la collectivité, car il stocke de l'information. La langue véhiculaire, le français, devient un instrument de pouvoir, puisque l'accès au « *champ culturel moderne* »¹⁰⁶ dépend du seul accès à cette langue. Celui qui ne pratique pas cette langue devient marginalisé. D'une certaine manière, les patoisants échappent au pouvoir de la langue dominante car seuls eux, dans un territoire et une collectivité limitées, ont la capacité de le comprendre et de le parler.

Ensuite, il n'est pas exagéré de dire que la langue est un puissant moyen d'identité. La fonction vernaculaire d'une langue consacre sa haute valeur d'usage. Elle est caractérisée par la communion. La langue vernaculaire est enracinée dans le lieu, car elle s'y réfère presque exclusivement. Cette langue a été développée par les pratiques que les hommes avaient de l'espace et est transmise de génération en génération, sur le mode de la tradition. Du moment qu'Evolène est submergé par la modernité, la langue vernaculaire commence à perdre de sa valeur d'échange, progressivement remplacée par le français.

Dans ce travail, on examinera quel place tient aujourd'hui le patois dans la territorialité évolénarde, en quoi il peut sous-tendre un rapport traditionnel à l'espace.

¹⁰² Ce terme est souvent connoté négativement, mais il paraît évident que nous ne l'employons pas dans ce sens.

¹⁰³ RAFFESTIN Cl., BRESSO M., *Travail Espace Pouvoir*, p. 23.

¹⁰⁴ Cf. *Ibid.*

¹⁰⁵ GOBARD cité par RAFFESTIN Cl., *Pour une géographie du pouvoir*, p. 88.

¹⁰⁶ RAFFESTIN Cl., *Pour une géographie du pouvoir*, p. 103.

La maison

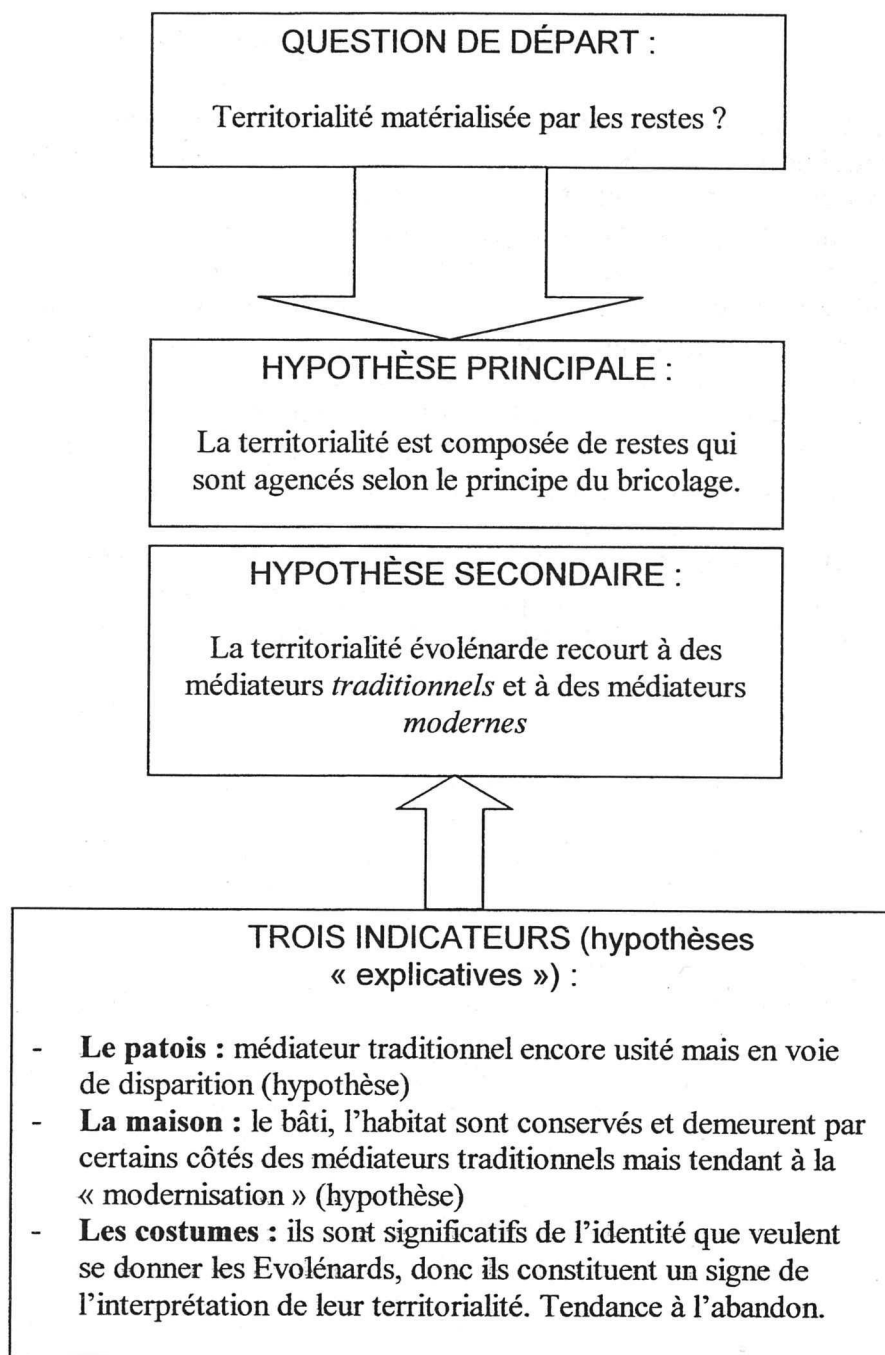
Dans les sociétés traditionnelles, la maison au sens large était fondamentale. On la qualifie souvent de « maison-outil »¹⁰⁷ parce qu'elle regroupait en son sein les fonctions de travail, de repos et de reproduction. Actuellement, il subsiste tout un bâti hérité de cette période traditionnelle, du grenier au raccard, en passant par le mayen. Il faudra découvrir si ces bâtiments qui avaient tous leur fonction spécifique autrefois, sont encore utilisés aujourd'hui, de quelle manière et dans quel but. Il faudra aller au-delà des apparences ; la forme de la maison demeure traditionnelle, mais son contenu pourrait être moderne. C'est au travers de ce médiateur concret que nous allons soulever, selon l'utilisation qui en est faite, une relation au territoire de type traditionnel. Les bâtiments vont également nous permettre de confirmer ou d'infirmer l'inscription « matérielle » du bricolage des restes, en ce sens que les nouvelles constructions sont souvent des « agglomérations » d'éléments de constructions anciennes, voire de reproductions déformées d'éléments.

Les costumes

Nous allons également traiter du costume, car nous pensons qu'il est une rémanence d'une territorialité traditionnelle. Élément identitaire, dépendant du lieu, il est de plus en plus rarement porté et tend à devenir un élément dont la signification se transforme. Comme pour le patois, nous expliquerons la dégénérescence de ce reste. Mais nous supposons que le costume constitue plus que jamais un « montreur » et un « rappel » d'identité. Là aussi, il faudra examiner dans quelle mesure le bricolage des restes s'opère.

¹⁰⁷ Cf. CRIVELLI R., *Cours de géographie régionale II*, notes de cours, Université de Genève, 2000.

Fig. 8 : Schéma synoptique de la problématique



CHAPITRE 5 : PRESENTATION DU CAS D'ETUDE

5.1 Introduction

5.1.1 Evolène, un territoire en transformation

Comme tous les espaces ruraux et montagnards, Evolène connaît de profondes mutations. La signification même du terme rural est, de nos jours, remise en question. Evolène doit ainsi constamment tenter de se repositionner face au monde extérieur, englobant et globalisant. L'agriculture, en particulier l'élevage bovin, activité ancestrale des Evolénards, tend à disparaître ou du moins à devenir négligeable en terme de population et de revenus concernés. Aussi les Evolénards voient-ils leur principal instrument de subsistance se modifier radicalement.

En conséquence, la commune d'Evolène se retrouve devant un paradoxe : elle doit faire face d'une part à la désuétude grandissante de certaines pratiques et connaissances (comme la faux pour couper le foin ou les alpages traditionnels) ; d'autre part à la mise en valeur de ces mêmes pratiques, pour elles-mêmes, mais dans un autre but, touristique ou récréatif. Evolène devient un territoire de loisir où l'on se défoule (ski, alpinisme, randonnées,...) et où l'on s'instruit, en recherchant les traces d'un passé que l'on croit encore vivant. Un passé que l'on exhibe et que l'on valorise (Cf. itinéraires culturels, visites de fromagerie, itinéraires géologiques,...)

5.1.2 Cadre géographique

Située dans le Valais Central, blottie au fond du Val d'Hérens, la commune d'Evolène est la quatrième commune de Suisse en superficie (210 km²). Appartenant au district d'Hérens, dont elle est morphologiquement séparée par le verrou glaciaire de Volovron, elle en est la commune la plus élevée en moyenne. Les altitudes s'échelonnent entre 1000 et 4300 mètres. L'écoumène se concentre principalement dans le fond de cette vallée en auge, entre la localité principale d'Evolène, les hameaux de la Tour, de Lannaz et le village des Haudères. Sur les hauteurs, trois villages principaux dominent la vallée, à savoir Villa, la Sage et la Forclaz. Deux vallons se rejoignent aux Haudères : le val d'Arolla et le val de Ferpècle, moins habités que le reste de la vallée. La population s'élève à 1555 personnes au 31.12.99, réparties sur le territoire communal comme suit :

Lieu	Population
Arolla	55
La Forclaz	153
Villa	76
La Sage	100
Les Haudères	409
La Tour	57
Evolène	760
Lannaz	13

61% de la surface de la commune est improductive (neige, glaciers, rochers, éboulis, etc.), ce qui souligne l'emprise humaine faible et limitée sur cet espace.

Un visiteur pénétrant dans la commune d'Evolène est frappé par des caractéristiques propres, que l'on qualifie d'« idées reçues »¹⁰⁸. Il s'agit de quelques clichés, parmi d'autres, sur la région évolénarde : la nature, le bâti, les costumes, le patois¹⁰⁹ et les vaches (la fameuse race d'Hérens). Premièrement, comme le vantent les dépliants touristiques, Evolène bénéficierait d'une nature préservée. Peu touchée par le tourisme de masse, épargnée par l'urbanisation, la commune offrirait des paysages naturels, diversifiés, engendrés par des processus géologiques remarquables et entretenus par la main éternellement paysanne des Evolénards. Il est vrai en effet que le paysage suggère un aménagement de l'espace par une population encore occupée dans cette activité ancestrale qu'est l'élevage.

Deuxièmement, sur l'ensemble de la commune, le patrimoine bâti est brillamment conservé, et les constructions plus récentes ne nuisent aucunement à l'homogénéité architecturale de la région. Ses habitats traditionnels à plusieurs étages (fréquemment quatre étages) sont notamment célèbres.

Troisièmement, du point de vue du folklore, le costume traditionnel, féminin en particulier, a contribué à offrir une notoriété certaine à Evolène. Il n'est pas rare, d'ailleurs, de rencontrer chaque jour des femmes portant le costume traditionnel.

Quatrièmement, on y entend encore un patois, qui est le dernier parlé en Suisse romande par toutes les générations. Enfin, qui n'a pas jamais entendu parler de cette fameuse race d'Hérens, dont des combats, qui sont l'occasion de célébrations populaires, désignent périodiquement une reine de troupeau ? Evolène, au-delà de ces clichés réducteurs, se caractérise sans aucun doute par un certain attachement au passé, peut-être plus prononcé qu'ailleurs, qui mérite que l'on s'y attarde. Surtout, Evolène constitue un support d'étude idéal pour mettre en application les concepts que nous avons développés plus haut.

5.2 Repères historiques

Il ne s'agit nullement ici de retracer l'histoire d'Evolène mais de poser quelques jalons qui nous permettront d'analyser la territorialité évolénarde. Nous allons esquisser quatre moments qui démontrent assez bien, à notre avis, l'évolution de la commune.

5.2.1 Entre fermeture et ouverture

Jusqu'au XIX^e siècle, Evolène est une communauté traditionnelle. L'économie, largement basée sur l'agriculture et l'élevage, satisfait aux besoins locaux. Les savoirs-faire sont transmis de génération en génération, la vie est rythmée par les saisons et la transhumance. L'élevage bovin constitue la principale ressource des habitants¹¹⁰. Les Evolénards vivaient de manière autocentrée, c'est-à-dire que la plupart de leurs moyens de subsistance provenaient de matières locales (artisanat, chanvre, laine, fer,...). Mais Evolène n'est de loin pas une communauté

¹⁰⁸ Cf. musée d'Evolène

¹⁰⁹ Ces « idées reçues », que la plupart des touristes entretiennent, correspondent, on s'en sera douté, aux indicateurs que nous avons choisis. Autant de représentations qui sont non seulement des atouts touristiques mais aussi des facteurs d'identité locale.

¹¹⁰ Cf. GASPOZ A., *Monographie d'Evolène*, Sion : Fiorina et Pellet, 1950, pp.11-15.

fermée puisque la vallée du Rhône, malgré une accessibilité difficile, fournit aux Evolénards les produits plus rares, comme le sel. Plus étonnant, les échanges avec le Mattertal (la vallée de Zermatt ; plus proche que la vallée du Rhône) rendus possibles par l'absence, jusqu'au XV^{ème} siècle, de neiges persistantes sur le Col d'Hérens¹¹¹. Les noms de famille germaniques à Evolène attestent de ces migrations¹¹². Des autres relations commerciales, plus continues celles-ci, sont entretenues avec le Val d'Aoste jusqu'au XVII^{ème} siècle. On s'échangeait notamment du bétail. Des relations d'autant plus étroites que le patois évolénard ressemble bien plus au dialecte valdôtain qu'à la plupart des dialectes valaisans. On comprendra aisément qu'il est plus facile de commercer avec des partenaires que l'on comprenait sans grande difficulté. A. Maistre y voit d'ailleurs là un des fondements de la « spécificité évolénarde » par rapport au Valais.

5.2.2 Essor et crise du tourisme au début du siècle

Vers 1850, l'accessibilité depuis Sion s'améliore et les premiers hôtels sont construits, en réponse à la demande d'un tourisme de contemplation et d'exploits (les premiers sommets sont gravis dans la région). Ce tourisme concerne une clientèle bourgeoise, en majorité anglo-saxonne¹¹³. Si ce tourisme là ne bouleverse pas les mentalités locales du fait de son peu d'ampleur, il s'agit tout de même de la première incursion de la modernité dans la commune.

La première guerre mondiale sonne le glas de ce tourisme. En même temps, la commune traverse une grave crise démographique et économique. Les Evolénards se spécialisent entièrement dans la production animale, abandonnant les autres cultures trop peu rentables. Entre les deux guerres et plus tard, le tourisme ne va pas redémarrer, en raison d'infrastructures désuètes voire tout simplement inexistantes en rapport au tourisme de masse qui commence à se développer dans les autres régions.

5.2.3 L'ère de l'hydroélectricité (années 50)

En 1948 et en 1957, les deux concessions signées avec la Société de la Grande Dixence matérialiseront l'apport d'une « manne » bienvenue¹¹⁴. L'arrivée de l'hydroélectricité va enrayer la crise mais va bouleverser profondément la territorialité évolénarde. Les travaux de la Grande Dixence (1951-1965) vont amorcer un développement économique sans précédent. L'objectif est de canaliser les eaux de la Borgne, affluent principal du val d'Hérens, vers le lac de la Grande Dixence. Ces travaux relèvent de performances technologiques et nécessitent donc beaucoup de main-d'œuvre, car il s'agit de creuser des galeries d'adduction d'eau à travers les vallées. D'une part, ces chantiers importants créeront de nombreux emplois et empêcheront l'exode de paysans dont le travail de la terre ne pouvaient plus leur suffire pour subsister. D'autre part, ils occasionneront l'introduction d'infrastructures modernes dans la commune (comme les égouts ou les routes) et permettront une

¹¹¹ Cf. GASPOZ A., *op. cit.*, p. 66-67.

¹¹² Quelques toponymes également sont témoins de cette époque. Par exemple, « Ouartsé », dans le val d'Arolla, qui provient de l'allemand « Schwarzsee » (d'après MAISTRE A., *Simple notes sur Evolène et son passé*, Sierre : Schoechli, 1971)

¹¹³ D'après FAVRE A.-L., DELAMADELEINE J., *Un mode de vie qui se perd. L'adaptation de la commune d'Evolène aux changements liés à l'évolution économique*, Lausanne : Ecole d'études sociales et pédagogiques, 1979.

¹¹⁴ *Ibid.*

amélioration des conditions de vie. Il faut donc retenir cet événement comme un basculement matériel et symbolique dans la modernité.

La fin des chantiers de la Grande Dixence va amener une nouvelle crise de la territorialité évolénarde. Les ouvriers se retrouvent soudain sans travail et ne réintègrent pour la plupart pas leur profession d'agriculteur. Certains d'entre eux préfèrent travailler hors de la commune voire émigrer. La chute de population est impressionnante.

5.2.4 Le démarrage avorté du tourisme d'hiver

En 1964 ouvre le premier téléski de la commune entre la Sage et la Forclaz¹¹⁵. Le développement de la station d'Arolla suivra avec la construction d'hôtels, de chalets et de trois remontées mécaniques. Un démarrage qui s'annonce prometteur... mais qui restera sans lendemain. Les infrastructures touristiques resteront limitées et les projets seront sans cesse remis à des jours meilleurs¹¹⁶. Par contre, la commune accueille de plus en plus de résidents secondaires, instaurant ainsi un autre type de tourisme que celui prôné dans la plupart des stations valaisannes des années 60-70.

5.2.5 Un développement « qualitatif »

Ces dernières années, on assiste à un déclin économique continu de l'agriculture, mais paradoxalement à de nombreuses tentatives de sauvegarde et de réactualisation des activités dites traditionnelles, cela va de la valorisation du patois à la réaffectation de bâtiments anciens, en passant par des expositions sur l'histoire évolénarde. Cette tendance est certainement à rapprocher avec le succès du tourisme doux (par opposition à tourisme de masse) qui trouve à Evolène un espace approprié à ses objectifs. Il est intéressant de constater que dans les années 60, la commune accusait un retard dans ses infrastructures touristiques et que c'est ce « retard » ou cette situation considérée comme telle qui lui permet aujourd'hui de constituer un territoire idéal pour le tourisme doux.

5.3 Esquisse diachronique de la territorialité évolénarde

5.3.1 Qu'est-ce que la territorialité évolénarde ? (Identification des éléments du système de relation)

Nous avons établi plus haut des repères théoriques pour appréhender ce phénomène complexe qu'est la territorialité humaine, il nous reste maintenant à saisir concrètement ce que l'on entend par territorialité évolénarde, en tant que cas

¹¹⁵ BELLWALD W., *Zur Konstruktion von Heimat. Die Entdeckung lokaler „Volkskultur“ und ihr Aufstieg in die Nationale Symbolkultur. Die Beispiele Hérens und Lötschen (Schweiz)*, Sitten : Walliser Kantonsmuseen, 1997, p. 24.

¹¹⁶ Cf. BELLWALD W., *op. cit.*, p. 37. Le domaine skiable d'Evolène a été ouvert en 1979 mais est resté relativement modeste. A cet égard, aucun projet d'extension, que ce soit pour Arolla ou pour Evolène, n'a abouti jusqu'ici.

particulier de « micro-territorialité ». Nous allons le faire en tentant de remplir ces « boîtes vides » que sont, pour l'instant, les principaux éléments de la relation, à savoir le sujet, les médiateurs, l'extériorité et l'altérité.

Le sujet de la territorialité évolénarde est constitué, on s'en doute, des habitants de la commune d'Evolène, c'est-à-dire ceux qui exploitent ensemble l'espace d'Evolène. Un sujet qui n'est pas homogène, si l'on se réfère aux études de Schurmans, Dasen et Vouilloz sur la question. Selon ces spécialistes de psychologie inter-culturelle, trois groupes sociaux, tenant chacun d'une territorialité distincte, coexistent sur le territoire évolénard. On y trouve premièrement une « *société paysanne de montagne, menacée, privilégiant "l'être ensemble" et pour laquelle la vache remplit la double fonction utilitaire et symbolique de reproduction sociale ; centripète, résistante au changement, elle "est" tradition ; [deuxièmement] une société en modernisation, caractérisée par l'acceptation de la présence de l'étranger et par le développement des secteurs secondaire et tertiaire ; mutante elle incorpore les notions urbaines liées à l'individuation et manie les idées de profession et de carrière tout en restant liée à la région et au groupe.* »¹¹⁷ Le troisième groupe social est celui des résidents secondaires, habitants temporaires récemment arrivés depuis l'extérieur de la commune (souvent de la plaine). Cette hétérogénéité du sujet ne sera pas retenue dans la cadre de notre étude. En effet, le faible nombre (environ 10 % de la population active) d'agriculteurs rend, à notre avis, non pertinent cette analyse dans la perspective de notre travail. Nous nous contenterons donc de considérer les habitants d'Evolène sur un même plan, même si cette approche ne devait pas se révéler tout à fait conforme à la réalité. En revanche, il nous semble utile de préciser que le groupe des résidents secondaires est exclu, dans notre travail, du sujet de la territorialité évolénarde.

La liste des médiateurs de cette territorialité que nous dressons ici n'est certainement pas exhaustive. Nous avons, afin d'étayer notre hypothèse, sélectionné trois médiateurs, que sont le patois, la maison et le costume. Toutefois, nous aurions également pu nous préoccuper du travail au sens strict, c'est-à-dire de l'activité économique ou alors analyser le rôle de la vache, qui demeure peut-être un médiateur encore traditionnel. Il n'est, d'ailleurs, pas exagéré de soutenir que ce médiateur-là représente la « clef » de l'économie traditionnelle. De même, la territorialité des Evolénards mobilise des médiateurs abstraits, comme des valeurs communautaires, religieuses et d'entraide. Autant de médiateurs (ou plutôt devrait-on dire de systèmes de médiation, car un médiateur n'est jamais seul, mais intégré dans un système composé de plusieurs médiateurs) qui évoluent, qui sont remplacés par d'autres sous l'influence du monde extérieur (l'altérité). C'est en grande partie la succession de ces médiateurs qui peut faire comprendre la « destinée » d'une territorialité.

¹¹⁷ SCHURMANS M.-N., DASEN P., VOUILLOZ M.-F., « Composantes des représentations sociales de l'intelligence : Kpouebo (Côte-d'Ivoire) et Evolène (Suisse) », in BLEICHRODT N., DRENTH J.D. (éds), *Contemporary issues in cross-cultural psychology*, Amsterdam : Swets & Zeitlinger B.V., 1991, p. 351.

Fig. 9 : Exemples de médiateurs de la territorialité d'Evolène

	Mm	Mt
TA	Langue française, valeurs individualistes	Patois, valeurs communautaires, religion
TC	Granges, machines	Mayens, animaux

Mm : médiateur moderne
 Mt : médiateur traditionnel
 TA : territoire abstrait
 TC : territoire concret

Dans ce contexte, l'altérité ne peut être que le « reste du monde », autrement dit la société englobante. Quant à l'extériorité, elle est cet environnement à la fois naturel et culturel, rétrocedé par les générations précédentes.

Après cela, nous pouvons proposer une définition générique de la territorialité d'Evolène, à partir de celle de Claude Raffestin : il s'agit de l'ensemble des relations, existentielles et productivistes, entre les habitants d'Evolène avec, d'une part, leur environnement « naturel » (l'espace de la commune) et d'autre part avec le reste du monde, mais aussi entre les habitants même, avec l'aide de médiateurs, tels que le travail ou des valeurs communautaires. Cette définition est énoncée d'un point de vue synchronique, mais on peut aisément y ajouter une dimension diachronique. En effet, la territorialité des Evolénards est, en réalité, une structure évolutive qui s'adapte à l'extérieur, afin de satisfaire aux besoins de son sujet (sous l'impulsion, principalement, de celui-ci), et donc, dont les médiateurs se modifient constamment. Nous devons préciser que la définition proposée ici provient d'un choix. Nous aurions pu étudier la territorialité des Evolénards en tant que rapport au tourisme, qui constitue une extériorité abstraite. L'identification d'une relation possible, parmi d'autres, est dicté par le découpage délibéré que nous avons opéré de la réalité d'Evolène.

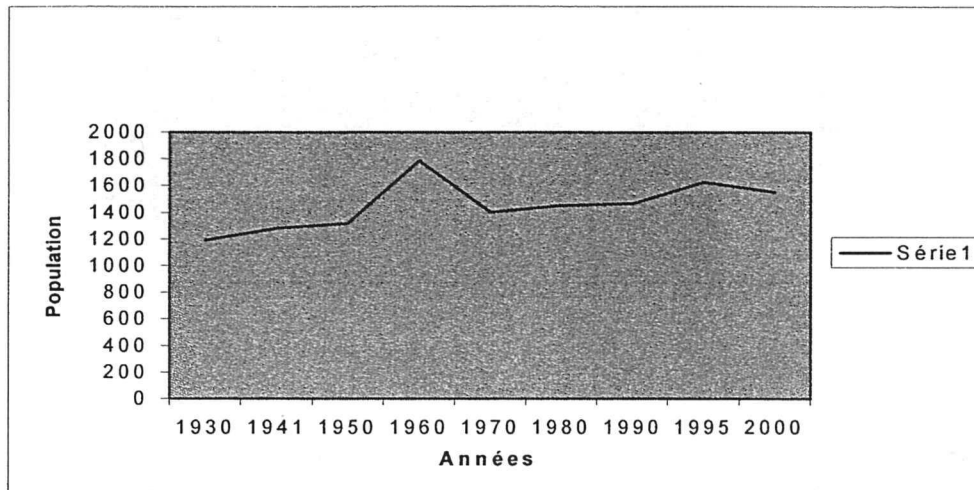
Ce chapitre consiste à essayer d'approcher l'évolution de la territorialité évolénarde sous la forme de « flashes », grâce à quelques statistiques. En clair, nous effectuons ici une ébauche d'analyse quantitative et qualitative de données diverses sur la commune d'Evolène.

5.3.2 Une population stable

Contrairement à un préjugé répandu, les régions de montagne ne connaissent pas toutes, depuis une cinquantaine d'années, une baisse vertigineuse de population. En examinant d'un premier jet la courbe de population de la commune d'Evolène (Fig. 10), on note même une légère hausse depuis 1850. Depuis 1980, la population demeure relativement stable. Si l'on compare l'évolution d'Evolène avec les autres communes du Val d'Hérens, on remarque que les communes proches de Sion ont beaucoup gagné en population ces vingt dernières années, tandis que celles plutôt éloignées du chef-lieu valaisan ont au contraire connu une baisse, comme Vernamiège. Evolène n'est ainsi pas affectée par un exode rural prononcé, comme une partie de ses communes voisines. En terme d'analyse de territorialité, il est loisible de soutenir que le sujet est plus ou moins stable, quantitativement du moins. En revanche, Evolène est caractérisée, à défaut d'une modification du sujet,

par un changement de médiateurs, illustré notamment par des mutations de l'activité économique (entre autres, effacement progressif du secteur primaire).

Fig. 10 : Evolution de la population de la commune d'Evolène



5.3.3 La « fracture » de la Dixence ou un bouleversement de territorialité

La construction du réseau hydroélectrique de la Grande Dixence va entraîner pour Evolène (et pour d'autres communes aussi certainement !) un changement radical de territorialité. L'arrivée d'un nouveau type de population (environ 200 travailleurs immigrés) provoque une légère transformation du sujet. La modernité s'insinue dans la communauté évolénarde, des nouvelles altérité et extériorité (la modernité introduit de nouveaux territoires abstraits) se profilent. L'ère de la Grande Dixence entame la progressive obsolescence des structures traditionnelles. L'attrait du confort de la vie moderne fait s'effiloche la vie désormais austère et pénible du paysan. Le symbole des médiateurs de cette nouvelle territorialité est la machine, autant celle qui sert au secteur de la construction que celle qui contribue à améliorer la productivité de l'agriculture ou encore celle qui bouleverse la manière de vivre des ménages de la région¹.

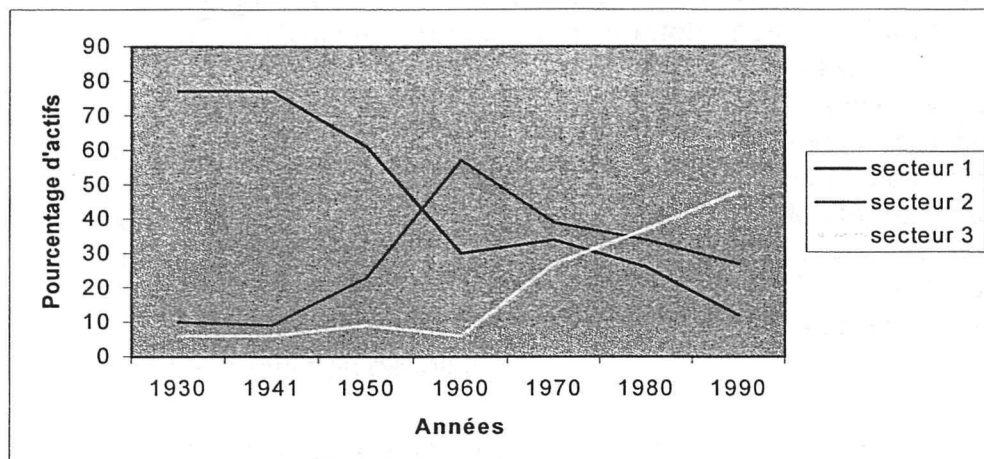
5.3.4 Une agriculture en baisse

Un coup d'œil sur l'évolution des secteurs de production nous renseigne sur le rôle de moins en moins important joué par l'agriculture au fil du temps. Le déclin n'est pas brutal mais bien plutôt lent et se poursuit jusqu'à aujourd'hui. Le nombre absolu de personnes occupées dans l'agriculture va certainement atteindre un seuil bas dans les prochaines décennies pour rester probablement stable².

¹ Nous pensons notamment aux appareils ménagers ou encore au système d'égouts.

² De grands exploitants en petit nombre.

Fig. 11 : Evolution des secteurs de production dans la commune d'Evolène



Le secteur secondaire, quant à lui, prend son envol lors de la construction de la Grande Dixence puis faiblit par la suite, dépassé par le secteur tertiaire. C'est le signe d'un renouvellement des médiateurs, et aussi peut-être de la territorialité. Le basculement de la commune dans le tertiaire est révélé par cette nouvelle pratique du territoire qu'est le pendularisme.

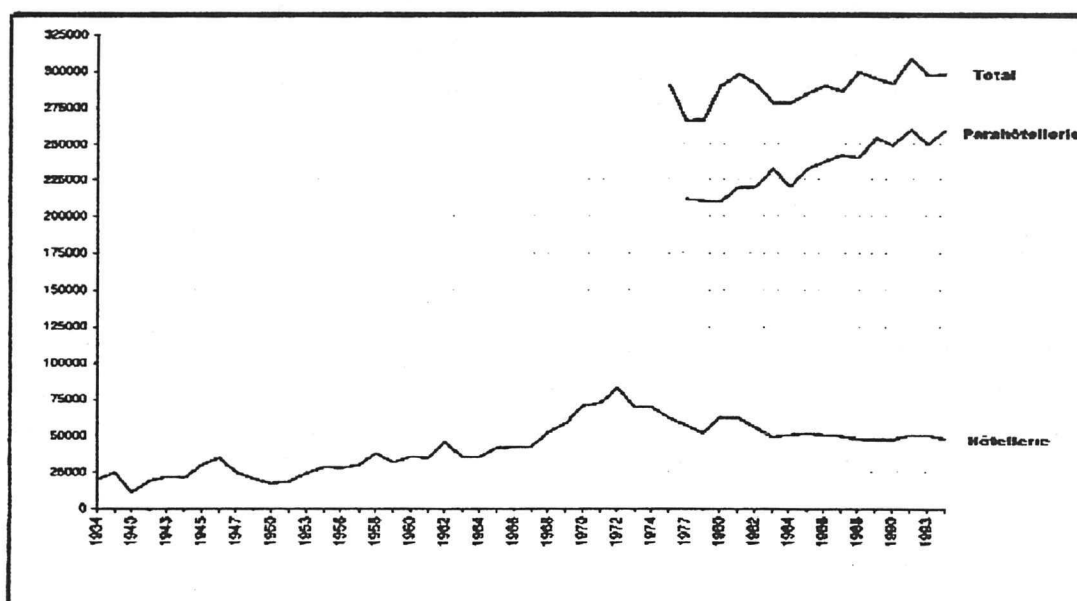
Ce phénomène qui augmente depuis les années 70 témoigne de l'orientation de plus en plus prononcée de la commune d'Evolène vers ce pôle d'attraction principal que constitue Sion. Cet éclatement de l'espace de vie induit un bouleversement de territorialité, avec la nette dissociation du lieu de travail et du lieu d'habitat. Mais il faut tout de même souligner que la majeure partie des Evolénards continue à exercer une profession à l'intérieur de la commune, cela étant dit non seulement pour mettre en évidence le glissement vers le tertiaire mais aussi pour illustrer la capacité d'Evolène à s'adapter. Ainsi, elle ne devient pas une simple « commune dortoir » mais garde les habitants sur son territoire.

3.5 L'importance du tourisme

L'examen des statistiques des logements secondaires nous démontre l'importance du tourisme à Evolène, surtout par ses effets indirects (infrastructures routières et sportives, services urbains,...). Aujourd'hui, presque 70 % des habitations sont des résidences secondaires, c'est-à-dire des logements occupés temporairement, le plus souvent pendant les périodes de vacances scolaires. Un pourcentage qui a crû en partie au détriment de l'hôtellerie. Ces chalets, achetés, rénovés ou le plus fréquemment construits de toutes pièces par des touristes tombés sous le charme de la région, demeurent souvent clos une grande partie de l'année.

En terme d'atteinte sur le territoire, l'extériorité des Evolénards se voit transformée sous la pression extérieure. La fonction de travail du territoire est peu à peu évacuée au profit de la fonction de loisir.

Fig. 12 : Nuitées touristiques dans la commune d'Evolène



Source : BELLWALD W., *op. cit.*, p. 25.

3.6 Synthèse : un « cas type » de territorialité alpine

A l'issue de cet exposé certes très fragmentaire de l'évolution de la territorialité d'Evolène, il convient de dégager des tendances. Evolène constitue, jusqu'au XIX^{ème} siècle, une société traditionnelle, dont l'économie fonctionne sur l'imbriication de cycles spatio-temporels plus ou moins longs (transhumance, relations commerciales, rites,...). Cette territorialité traditionnelle, très peu ébranlée par le tourisme bourgeois d'avant-guerre, périclité définitivement avec l'irruption brutale de la modernité, matérialisée par la construction monumentale des installations hydroélectriques de la Dixence. Evolène encaisse ce choc, et, finalement, réussit à maintenir sa population, une proportion relativement élevée d'agriculteurs (moyenne supérieure au reste du canton), malgré (ou peut-être grâce à ?) l'échec d'un certain tourisme.

CHAPITRE 6 : EBAUCHE D'ANALYSE DE LA TERRITORIALITE D'EVOLENE

6.1 Minceur de l'approche pratique

L'étude entreprise ici ne débouche de loin pas sur une approche pratique complète. Elle va se révéler, au contraire, bien fragmentaire, et, à cet titre, n'aura de valeur qu'indicative et exploratoire. Nous n'avons en aucun cas cherché à établir une monographie de la commune d'Evolène. Le but que nous avons poursuivi dans ce travail était d'appliquer des concepts sur un espace d'étude particulier. L'approche pratique proposée ici ne reflète rien de plus. Elle s'apparente plus à un essai qu'à une analyse rigoureuse des pratiques, mentalités et comportements des Evolénards. Nous devons alors souligner la minceur de la partie pratique. Cela signifie que les considérations qui vont suivre seront exclusivement fondées sur une vingtaine de questionnaires, quelques entretiens plus approfondis et sur une bonne dose d'intuition. Toutefois, avec un travail sur l'identité, il s'avérerait nécessaire d'aller au moins « prendre la température » à l'intérieur de notre espace d'étude. Sans cela, la démarche n'aurait eu que peu de signification, sinon de cohérence.

6.2 Des médiateurs encore traditionnels ? Le patois, la maison et le costume

Le travail sur le terrain nous permet de tenter de caractériser les trois médiateurs sélectionnés pour ébaucher une analyse sommaire de la territorialité d'Evolène. Nous allons passer, de façon succincte, en revue le patois, la maison et le costume. Nous allons mesurer le poids relatif de ces trois médiateurs dans la territorialité évolénarde.

6.2.1 Le patois

Spécificité du patois d'Evolène

Nous serions bien incapable de décrire en détail les caractéristiques de ce dialecte, aussi nous bornerons-nous à quelques évidences. Le patois évolénard appartient à l'aire linguistique franco-provençale, qui recouvre la majeure partie des Alpes occidentales et méridionales. Ces sont les marques phonétiques qui caractérisent un patois¹²⁰, c'est-à-dire les types de prononciation qui indiquent un attachement à un lieu particulier. Le parler d'Evolène semble plus proche du latin que n'importe quel autre. De même, il est doté d'une grande richesse de vocabulaire, notamment dans le domaine du travail des champs, du relief ou des conditions atmosphériques.

¹²⁰ Cf. PANNATIER G., in FAUCHERE A., POURIEL V., *Evolène, pays de lumière*, Genève : Slatkine, 2000, pp. 95-108.

Un savoir local

Le patois d'Evolène – ainsi que tous les autres patois – a été élaboré, au fil des siècles, dans un lieu précis, le territoire de la quotidienneté des Evolénards. Il faut donc assimiler le patois à un savoir local, très local. On sait, d'ailleurs, qu'à l'intérieur de la commune même, entre les villages les différences de prononciation sont significatives¹²¹. Une légère variation phonétique aide à localiser un habitant du Haut ou du Bas de la commune. Plus généralement, le patois d'Evolène connaît de grosses différences avec les autres dialectes valaisans, surtout ceux du Bas Valais. En quelque sorte, le patois est une information territoriale localisée, il ne peut être pratiqué et conçu qu'à Evolène. Déplacé de son contexte, il perdrait certainement de son sens.

Un médiateur encore traditionnel ?

Sans beaucoup s'engager, il est parfaitement légitime de certifier que la plupart des Evolénards parlent le patois, au vu des personnes interrogées¹²².

« *Le patois, c'est notre langue nationale !* » proclame un habitant. Il est le langage de tous les jours, pour toutes les générations. C'est par lui que l'Evolénard construit l'intelligibilité de son monde. La pratique du patois n'est pas circonscrite à l'espace domestique, elle s'étend au territoire du quotidien¹²³. Le patois remplit autant – si ce n'est plus – une fonction de communion que de communication. Le français est privilégié dans le second cas.

Langue de la terre, le patois est aussi langue de la mère. Les Evolénards l'apprennent comme première langue. Ils l'entendent et l'assimilent autant dans le cadre familial que dans la pratique du territoire. Ces deux lieux d'apprentissage se révélant bien souvent interconnectés et en chevauchement. Il s'agit d'une transmission traditionnelle, au sens où nous avons défini ce mot. Toutes les personnes interrogées parlant couramment le patois l'ont appris avec leurs parents¹²⁴. Pratiques et connaissances ne font qu'une lorsqu'elles sont diffusées à l'enfant. Celui-ci connaît en pratiquant, si l'on peut dire. La langue est acquise de manière spontanée mais ne procède pas d'un effort de connaissance. La pratique précède la connaissance, qui est intériorisée. D'ailleurs, les non-natifs d'Evolène ne parviennent souvent pas à s'exprimer parfaitement en patois. C'est le cas pour cinq des personnes interrogées qui, soit parce que n'étant pas né à Evolène ou soit parce qu'ayant passé leur enfance à l'extérieur de la commune, avouent ne posséder qu'une compréhension de la langue. C'est assez souligner que l'on ne peut apprendre le patois indépendamment de la pratique, donc sur le mode de la tradition ; il est fort difficile de s'emparer du patois de façon « moderne » (comme l'on apprendrait l'anglais ou l'allemand).

Les lieux sont également pénétrés par cette oralité. La toponymie, trace langagière dans l'extériorité physique, est connue de toutes les personnes interrogées¹²⁵. Nous retrouvons également ici ce mode traditionnel, dans la mesure où la toponymie ne s'acquiert que dans la pratique du territoire (conduite du bétail, par exemple) et dans l'oralité (les noms des lieux-dits sont difficilement *transcriptibles*)

¹²¹ *Ibid.*

¹²² Voir question 15 (renvoi à l'annexe pp. 69-70).

¹²³ Voir question 16.

¹²⁴ Voir question 17.

¹²⁵ Voir question 20.

La langue des Evolénards semble, après ces constatations, présenter tous les attributs d'un médiateur demeuré traditionnel. En soi, la langue n'a probablement peu changé depuis un siècle, mais surtout son mode de transmission subsiste à travers les âges. Il est fortement lié au lieu, dans lequel il prend son sens, se conçoit et se parle. Gisèle Pannatier affirme, à ce sujet, qu'un habitant de la commune peut reconnaître dans quel village est né son interlocuteur rien qu'en entendant son accent¹²⁶.

Nous sommes donc en présence d'un savoir local « total ». Pour preuve, jamais un non-natif d'Evolène ne pourra, en pratiquant le patois, dissimuler son origine extérieure. Le patois est un privilège des autochtones, ses finesses leur sont réservées, car ce langage provient exclusivement d'un lieu fixe ; il agit dans des limites très nettes, dans une sémiosphère définie.

Bientôt un reste ?

Il serait injustifié, si l'on s'en tient aux observations et aux remarques effectuées, de qualifier le patois de reste culturel. A notre avis, il ne peut être à l'heure actuelle considéré comme un reste mais il pourra vraisemblablement le devenir à moyen ou à long terme.

Même s'il reste difficile de le vérifier quantitativement, le patois décline. Comme nous signale Gisèle Pannatier, ce n'est pas tant le patois qui s'éteint, mais bien plutôt sa transmission. Car de moins en moins d'enfants l'apprennent. L'arrivée, ces dernières années, d'une population extérieure sur le territoire communal explique cette évolution. Or, lorsque l'un des parents n'est pas évolénard, il apparaît très malaisé de converser en patois dans le cadre familial. Il s'ensuit que l'enfant ne peut ni s'exprimer en patois ni l'assimiler. Il n'est ainsi pas improbable que dans une ou deux générations (si l'on table sur une diminution constante des pratiques endogamiques) le patois d'Evolène ne soit définitivement l'apanage des associations de sauvegarde des langues vernaculaires.

6.2.2 La maison

Quelques principes de construction des maisons évolénardes

La maison d'habitation d'Evolène appartient au type du Saint-Gotthard¹²⁷. Elle se compose de deux parties distinctes : l'une, située à l'arrière, construite en pierre et l'autre, à l'avant, en bois (généralement du mélèze). Les madriers étaient superposés et soutenus par la « planeta », poutre maîtresse, érigée à chaque étage de la maison. L'une des particularités de la maison d'Evolène est d'ailleurs les nombreux étages, chacun logeant une famille, souvent rajoutés, au fur et à mesure de l'augmentation démographique du village. Cette pratique illustre le principe d'économie d'espace de cette société. Les Evolénards eux-mêmes savaient travailler

¹²⁶ PANNATIER G., « Par-dessus les Alpes : le patois, facteur d'identité culturelle » in *Histoire des Alpes*, Zurich : Chronos, no 4, 1999, p. 158. « Evolène est les Haudères ne sont distants que de quatre kilomètres, mais on connaît des différences marquées dans la phonétique ; par exemple le mot chapeau se dit "tsapé" à Evolène et aux Haudères "tsapè" . » (PANNATIER G., *Le patois d'Evolène*, dactylographié, 1995.)

¹²⁷ CLOTTU O., *Vieux Pays d'Evolène : témoins présents et disparus*, Sion : La Matze, 1976, p. 11.

le bois, mais c'étaient souvent des Lombards¹²⁸ ou des Evolénards formés en Lombardie qui se chargeaient de la maçonnerie.

L'économie paysanne employait trois types de bâtiments agricoles à l'intérieur du village, en plus de l'écurie : le grenier, le raccard et la grange (souvent associée à l'écurie). Les deux premiers, érigés sur des sortes de pilotis, servent respectivement d'entrepôt (pour le grain, les habits,...) et de lieu de stockage pour les céréales. La grange, quant à elle, permettait d'entreposer le fourrage pour le bétail.

Plus haut en altitude, deux types principaux de bâtiments sont usités pour l'élevage, dans le cadre du cycle de la transhumance. Premièrement, les mayens, situés au-dessus des villages à une altitude moyenne de 2000 mètres, fonctionnent comme une étape bisannuelle du remuage, en printemps et en automne ; ils comprennent une partie habitable et un lieu de stockage du foin. Deuxièmement, les alpages, destinés à l'estivage du bétail pendant les mois d'été, sont construits à une altitude moyenne de 2300 mètres. L'alpage, entreprise collective, est constitué lui-même de plusieurs bâtiments, comme la « remointse » ou le « tsaleu »¹²⁹.

La rénovation ou l'action de mise en reste

Ce médiateur concret qu'est la maison constitue donc un héritage de la société paysanne traditionnelle, aujourd'hui en mutation. Un double choix s'offre aux Evolénards depuis quelques années : l'entretien ou la destruction. Certains de ces bâtiments (comme des granges ou des raccards), appropriés pour des structures en passe de devenir obsolètes, commencent à poser problème. Le souhait – de la part de la population – de conserver l'ensemble de ces médiateurs semble évident¹³⁰, mais il est impossible de perpétuer les usages propres à ces bâtiments en raison du déclin de l'agriculture traditionnelle. La maison doit, dès lors, trouver une utilisation nouvelle. Or, la forme, le contenant, pourrait ne pas se révéler, dans bien des cas, compatible avec la fonction, le contenu. Il suffit de songer aux transformations quelquefois problématiques des mayens en chalets d'habitation. Certaines rénovations ont considérablement modifié leur forme : « *les constructions se sont agrandies, tant en hauteur qu'en largeur, et ont adopté des ouvertures contemporaines [...]* »¹³¹.

La maison est typiquement un reste culturel. Elle change de signifié, elle abandonne l'ancien, en attendant qu'un nouveau vienne le remplacer. Cette « resignification » sera certainement l'enjeu des ces prochaines années – elle peut-être déjà maintenant – pour autant que les Evolénards entendent continuer d'évoluer dans le type d'environnement construit qui a prévalu jusqu'à aujourd'hui. Les rénovations, si l'on en croit les personnes interrogées, ont été nombreuses¹³². D'une certaine manière, dès que l'on rénove, on met en reste, on modernise la tradition. La maison, en tant que reste, illustre admirablement cette dialectique tradition – modernité. Le contraste peut s'avérer flagrant entre un extérieur (et une structure) préservé, quasi immuable et un intérieur moderne, avec tout le confort qu'exige la civilisation urbaine. Notons enfin que les aides communales et cantonales (pour la conservation des toits

¹²⁸ Curieusement, aucune trace de noms de famille italophones ne se sont implantés à Evolène (selon Yvonne Métrailler)

¹²⁹ Cf. www.evolena-nostra.ch

¹³⁰ Voir question 24.

¹³¹ MACQUAT J. (et al.), *Des Mayens à la zone des Mayens. Vade-mecum à l'usage des communes*, Sion : Département de l'Environnement et de l'aménagement du territoire, 1993, p. 10.

¹³² Voir question 22.

en ardoise, notamment) ne paraissent pas encore beaucoup profiter aux habitants¹³³, qui préfèrent pour l'instant compter sur leurs propres moyens financiers. Cela traduit-il l'attitude autonome et indépendante des Evolénards ?

Les nouvelles constructions : la matérialisation du bricolage

Si l'on examine les constructions récentes (celles réalisées depuis les années soixante), on remarque parfois la réutilisation des matériaux anciens (madriers de bois foncé des mayens, par exemple) mais aussi de principes traditionnels. Quoi de mieux pour illustrer notre métaphore des bris de vase, qui a pu paraître abstraite ?

Aujourd'hui, l'architecture d'une maison d'habitation n'est plus guidée par un savoir local, mais elle en est seulement inspirée. Car ce n'est plus la référence à la maison d'Evolène en tant que telle mais des règles de construction de la maison valaisanne voire alpine (par exemple, la répartition bois – pierre) qui encadrent les nouvelles réalisations architecturales. Les particularités du bâti vernaculaire évolénard ont été délaissées (la « planeta », par exemple). En revanche, la réminiscence de certains éléments locaux (l'ardoise, les madriers de mélèze brunis par le soleil) est, dans bien des cas, observable.

Si l'on devait étudier la qualité du patrimoine bâti, on vanterait sans aucun doute sa conservation remarquable sur l'ensemble de la commune. Mais ce n'est qu'une intuition. Son existence, en tant que médiateur, n'est pas remise, pour l'heure, en cause, excepté dans des situations particulières (abandons de hameaux, zones impropres à l'agriculture moderne).

6.2.3 Le costume

Notre approche sur le terrain nous enseigne que le costume n'est plus porté, par la majeure partie de la population, de façon systématique. Ces dernières décennies, il s'agissait plutôt des femmes qui se paraient quotidiennement du costume traditionnel. Or, il semble que cet usage tende à disparaître. Le costume est exclu de la sphère économique, c'est-à-dire qu'il ne sert plus (ou de moins ou de moins) pour le travail, en l'occurrence l'agriculture.

Le costume est donc un reste en dégénérescence. Il se trouve complètement décontextualisé. Son utilité consistait à témoigner de l'âge ou de la position sociale de celui qui en était vêtu ; il devient simple élément folklorique récupéré par le processus touristique. Il faut tout de même relever quelques exceptions, mais celles-ci ne doivent concerner, sur l'ensemble de la commune, qu'une vingtaine de femmes d'un certain âge, qui s'habillent du costume tous les jours de l'année. La disparition quasi totale des pratiques quotidiennes de ce reste est donc à prévoir dans une dizaine d'années.

Les questionnaires nous montrent que le costume doit être analysé parallèlement aux fêtes. La grande majorité des enquêtés ne revêtent le costume uniquement lors de fêtes ou de mariages¹³⁴. Cela nous amène à avancer que le costume n'a désormais de sens que par rapport aux fêtes.

¹³³ Voir question 23.

¹³⁴ Voir question 28.

6.2.4 Synthèse

Suite à ce survol rapide des médiateurs sélectionnés parmi d'autres, il est parfaitement possible de construire une sorte d'échelle qualitative, que l'on ne prendra pour rien de plus qu'un essai de modélisation. Le patois se trouverait en haut d'une éventuelle échelle, en raison de sa vigueur certaine. Au bas de l'échelle, on placerait le costume qui, à l'inverse du patois, est passablement détérioré et n'est sans aucun doute plus un médiateur marquant de la territorialité des Evolénards. Entre les deux, la maison occuperait un rang intermédiaire.

Nous supposons, après ce que nous avons expérimenté et par intuition, que le patois est un médiateur en soi encore traditionnel. C'est un langage usité dans la quotidienneté, sans que ceux qui le parlent ne ressentent le besoin d'en extérioriser la connaissance. Évidemment, il est « enrobé » de modernité, car le français officie de langage dans les affaires publiques et dans la majorité des relations économiques. Cela est dû, on s'en doute, à l'absence de dimension scripturale du patois. Le français est langue institutionnelle tandis que le patois est langue relationnelle. Nous aurons à revenir sur ce point-ci, mais le patois contribue à maintenir et à renforcer le tissu social évolénard. En ce sens, il est un médiateur fort de la territorialité évolénarde. Incontournable, le patois peut expliquer beaucoup de mécanismes qui engendrent la territorialité.

La maison, nous l'avons dit, est un médiateur partiellement traditionnel. Nous précisons à dessein partiellement, parce que ni les matériaux employés, pour prendre un exemple, ni le savoir (en ce qui concerne les rénovations et les constructions, l'information provient des Universités et des Hautes Ecoles) ne sont traditionnels dans la plupart des cas. Nous le savons, l'intérieur des maisons bénéficie d'un confort analogue à celui des maisons urbaines ; l'ajout de matériaux modernes (tuiles, béton,...) est fréquent, sinon systématique ; les pratiques, enfin, liées à l'habitat relèvent d'une territorialité urbaine. Toutefois, et nous devons insister là-dessus, la maison évolénarde, dans sa forme en tout cas, représente un reste de médiateur traditionnel. Les habitations vernaculaires, avec leurs types de matériaux traditionnels, sont préservés sur l'ensemble de la commune. De surcroît, un règlement de construction assez sévère a permis de maintenir une homogénéité architecturale. La réaffectation de bâtiments agricoles, raccards ou granges pour ne citer que ceux-là, en habitats peut être aisément assimilable à une perpétuation de ces éléments de la société paysanne. De même, la transformation de mayens en résidence secondaire pour les autochtones pourrait être interprétée comme un relent de pratique traditionnelle. Même si c'est dans un autre but que d'emmener paître son bétail, la montée au mayen au printemps entretient une certaine relation au territoire. Nous l'avons mentionné aussi, le bâti est, d'un autre côté, quelque peu menacé, étant donné le développement de l'agriculture moderne industrielle, qui ne veut plus « s'encombrer » de ces multiples bâtiments anciens. Les remarques ci-dessus doivent être prises avec une grande prudence, car nous ne sommes pas astreint à une étude minutieuse du patrimoine bâti de la commune.

Quant au costume, il ne peut plus être considéré comme un médiateur traditionnel. A la limite, son rôle même de médiateur pourrait être discuté. Marginalement porté par des personnes d'un certain âge, il est sorti de la sphère économique. Il devient dès lors exclusivement habit de fête et tient la fonction de « rappel » traditionnel ; il est une « balise » dans la mémoire collective.

Nous pouvons déjà conclure, d'une manière encore vague bien entendu, que ces trois médiateurs (en dépit de leur degré d'utilisation, si l'on peut dire), font

revivre, par flashes, par intermittence, à des fréquences plus ou moins rapprochées, à une intensité plus ou moins grande, des rapports traditionnels au territoire. Lorsque l'on parle patois, on pérennise un souvenir de communauté paysanne traditionnelle ; lorsque l'on utilise encore un raccard, pour quelque usage que ce soit, on « replonge » dans une part de territorialité traditionnelle ; lorsque l'on enfle son costume pour un mariage, on se remémore les actes des anciens.

6.3 L'analyse de l'identité locale comme l'explicitation des pratiques et des connaissances territoriales des Evolénards

Inutile de rappeler que l'identité est l'interprétation que les Evolénards construisent de leur territorialité. Or, nous nous attellerons non seulement à étudier, ou du moins à approcher, l'identité locale des Evolénards, mais aussi et surtout à cerner le local dans cette identité. Nous nous expliquons : des éléments, concrets ou abstraits, ayant trait au lieu, au local, seront mis en évidence. Au chapitre précédent, nous avons précisément traité de médiateurs subordonnés au lieu (patois, maison et costume). En clair, ce qui nous intéresse n'est pas tant la présence de culture urbaine mais plutôt les bribes de culture locale, si ce n'est traditionnelle¹³⁵ dans l'identité des Evolénards. Il faudra tenter de dégager des grandes tendances de l'identité : il n'est pas question ici d'approfondir le sujet, eu égard aux investigations pratiques sommaires auxquelles nous avons procédé.

6.3.1 Une identité forte ou une territorialité localisée

Les habitants d'Evolène entretiennent entre eux des contacts personnels. A l'intérieur d'un même village, chacun se connaît. L'expression patoisante « adi mie »¹³⁶ (*mie* étant un possessif), destinée à adresser des salutations à quelqu'un, symbolise cette cohésion des Evolénards. Cette interconnaissance est permise par la pratique du patois. Celui-ci met en relation tous les habitants en leur offrant un dénominateur commun. « *Les habitants se connaissent tous non seulement par leur prénom, mais par leur filiation.* »¹³⁷ L'implantation séculaire de vieilles familles perdure jusqu'à aujourd'hui et, avec elles, la connivence entre les personnes. Les Evolénards se rapportent à des médiateurs abstraits probablement encore traditionnels, comme des valeurs communautaires, d'entraide, valeurs bien évidemment constitutives de l'ancien monde paysan. La représentation (l'identité) se fonde désormais sur une réalité passée sinon fortement déclinante. On peut la rapprocher d'un « *reste de l'ancienne vie et mentalité villageoise.* »¹³⁸ Si l'on accepte, de façon approximative, que l'identité des Evolénards est forte, encore faudrait-il qu'il soit envisageable d'attribuer une force à l'identité, nous prétendrions, en conséquence, que leur territorialité est localisée, à savoir qu'elle procède en grande partie du lieu. Or, référence à un lieu implique existence de limites. Le territoire, sur lequel et par lequel la société évolénarde se construit, secrète forcément des limites. Ces limites, qui correspondent grosso modo à la

¹³⁵ Nous ne saurions considérer les deux termes – « traditionnel » et « local » – comme synonyme mais leur proximité sémantique serait à prouver.

¹³⁶ Les Evolénards nous pardonneront cet orthographe aléatoire !

¹³⁷ SCHURMANS M.-N., DASEN P., VOUILLOZ M.-F., *op. cit.*, p. 350.

¹³⁸ CRETTEZ B., « Un si joli village. Essai sur un mythe helvétique », p. 14.

frontière politique de la commune, sautent aux yeux¹³⁹. Limites qui créent une entité à l'intérieur de laquelle les subdivisions sont là aussi claires : on est d'Evolène, on est des Haudères ou on est des villages Sur-les-Rocs,... Impossible de s'y méprendre. Un territoire que l'on fréquente, mais dont on ne sort que relativement peu¹⁴⁰. On parcourt d'abord le village où l'on réside, où l'on travaille. On se sent fier d'habiter et d'être né à Evolène, plutôt qu'à Hérémece, Saint-Martin ou Sion. On marque sa différence face à l'altérité. L'altérité, ce sont aussi les touristes, les gens de la ville. On donnerait raison à Crettaz : les représentations touristiques déteignent sur les Evolénards. La plupart vantent les mérites et les beautés de leur paysage, intégrant parfaitement depuis un siècle le regard de contemplation qu'avaient posé les premiers touristes sur leur pays. Les Evolénards sont conscients de l'attrait de leurs montagnes, dans lesquelles ils puisent leur fierté¹⁴¹. Nous nous garderons toutefois bien de prétendre que l'identité des Evolénards est l'image d'eux-mêmes renvoyées par les touristes¹⁴². Sans doute que si l'on approfondissait la recherche, cette image participerait effectivement de l'identité, mais elle ne serait vraisemblablement pas la seule à l'œuvre dans le processus identitaire.

6.3.2 Des médiateurs et une extériorité valorisés : un mécanisme de fabrication d'identité

Trois éléments identitaires sont fréquemment exprimés par les enquêtés : la vache, l'environnement naturel et le patrimoine (que ce soit le costume ou, surtout, le patois)¹⁴³. Le rôle de la vache, autant économique que symbolique, serait à étudier, mais là n'est pas notre objectif. Contentons nous de la considérer comme un emblème de la territorialité des Evolénards. En outre, la vache, la fameuse race d'Hérens, constitue un médiateur traditionnel qui lui aussi meut des restes de territorialité traditionnelle. Nous avons également décrit la valorisation de l'environnement naturel, donc de l'extériorité des Evolénards. La splendeur des montagnes, la douceur du climat, l'attractivité d'un paysage modelé par une paysannerie active sont cités parmi les éléments les plus emblématiques d'Evolène. Enfin, les Evolénards mettent en exergue leur patrimoine culturel, coutumes et patois. Autrement dit, ils explicitent des médiateurs qui leur paraissent particuliers, propres au lieu. Impossible ici de le vérifier mais dans quelle mesure ces représentations, ces choix en quelque sorte, sont-elles influencées par celles de type touristique ? Ne nous prononçons pas, faute de preuves.

En ce qui concerne le patrimoine, le musée d'Evolène – qui devrait ouvrir ses portes au public en juin 2001 – nous offre une illustration de l'identité évolénarde. Comme nous affirme Pannatier, il fonctionnera autant comme gardien de la mémoire, matérialisée dans des objets, qu'en tant que vitrine de cette mémoire. Le musée provient d'une initiative complètement autochtone, qui consacre cette dialectique passé à conserver – passé à exhiber et qui se veut un prolongement des connaissances et des pratiques paysannes. Le doublet « mémoire – vitrine », indissociable, révèle la volonté et la fierté des habitants à garder leurs racines. Mais

¹³⁹ Même si une frontière politique ne correspond a priori en rien à une frontière produite par un groupe social.

¹⁴⁰ Voir question 14. Cette remarque doit être prise avec toute la prudence qui s'impose, en raison du peu de fiabilité de cette question.

¹⁴¹ Voir question 8.

¹⁴² Cf. CENTLIVRES P. (et al.), *op. cit.*, p. 256.

¹⁴³ Voir question 8.

la fondation de ce musée – et du centre culturel projeté à la Fauchère¹⁴⁴ – n'indiquait-il pas un déclin définitif et irréversible de la vie paysanne avec tout son cortège d'objets, de pratiques et de connaissances ? Nous ne disposons là non plus de suffisamment d'informations pour répondre à cette question. Est-ce que c'est sur ce bricolage que pourrait s'opérer une mutation de l'identité des Evolénards ?

6.4 La territorialité d'Evolène : des médiateurs traditionnels articulés par des médiateurs modernes

Revenons à notre hypothèse secondaire qui stipulait, pour la territorialité évolénarde, le recours à des médiateurs traditionnels et modernes. Que la territorialité évolénarde aujourd'hui se rapproche plus d'une territorialité urbaine est une évidence ! Nous n'allons pas en énumérer les médiateurs modernes, mais ils sont nombreux. Comme exemple de médiateurs concrets, citons, en vrac, la réseau des routes, les commerces, les remontées mécaniques, les nouveaux chalets, etc. Quant aux médiateurs traditionnels, nous nous sommes efforcés, durant le travail, d'en examiner – de façon succincte – quelques uns. Des médiateurs traditionnels, nous l'avons vu, plus ou moins sauvegardés et diversement utilisés. Nous avons qualifié de reste culturel la maison et le costume, ce dernier étant le plus désuet. Les médiateurs modernes encadrent et articulent ceux qui sont, à l'inverse, traditionnels ou partiellement traditionnels (restes). Ces derniers ne sont rendus « concrétisables » seulement grâce aux premiers. Au fond, on pourrait dire que les médiateurs modernes « domestiquent » les médiateurs traditionnels. Sans ceux-ci, ceux-là ne pourraient se maintenir et disparaîtraient. C'est ce qui arrive d'ailleurs, nous allons le voir.

Prenons l'exemple, un peu banal il est vrai, du tourisme. Celui-ci peut être conçu comme un système de médiation moderne qui comporte une multitude de médiateurs concrets ou non (infrastructures et représentations). Pour simplifier la discussion, considérons-le comme un simple médiateur moderne. Le tourisme permet à certains restes de médiateurs traditionnels de se reproduire. Par exemple, le costume tend à ne prendre son sens qu'au travers des visions touristiques et ce processus se renforcera dans les années à venir. Précisons cependant que le costume ne s'arbore pas seulement grâce au tourisme, mais aussi à la faveur de sa « théâtralisation », nourrie par les défilés auxquels participent des sociétés locales (en particulier le groupe folklorique « Arc-en-Ciel ») dans toute l'Europe. Certaines bâtisses seraient pareillement abandonnées si le tourisme ne daignait leur accorder une utilité (par exemple, l'ancien grenier reconverti en office du tourisme).

Passons à une autre illustration, donnée par le patrimoine bâti. La sauvegarde des toits en ardoise, et plus généralement d'une maison vernaculaire, reste de médiateur traditionnel, ne serait accomplie sans un système institutionnel (règlements de construction communaux et cantonaux) qui contraint les propriétaires à des formes de rénovation et les subventionne.

De même, en ce qui concerne le patois, il ne pourrait se maintenir sans l'usage du français, indispensable langue écrite pour la vie économique. Paradoxalement le français menace le patois mais le conserve en même temps. Cela nous renvoie à la dialectique autonomie (patois) – dépendance (français).

¹⁴⁴ Cf. l'entretien avec Pierre-Henri Pralong

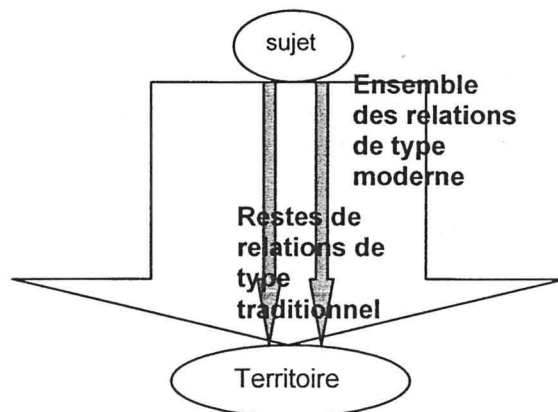
Mais considérer les médiateurs modernes comme gardiens des médiateurs traditionnels a ses limites : comment expliquer, en effet, l'attachement viscéral, proclamé par les habitants, à leur lieu d'origine¹ ? Apparemment, les médiateurs modernes ne l'expliquent en rien.

Par contre, on remarque bien l'interpénétration entre des valeurs urbaines et des valeurs rurales, communautaires. L'Evolénard se conduit comme un parfait entrepreneur (le paysan d'aujourd'hui²), raisonne comme un citoyen (la plupart des Evolénards travaillent dans le secteur tertiaire) mais la famille, la communauté prévaut à ses yeux. L'existence de branches telles que l'hôtellerie ou le commerce et la perpétuation d'un système d'interconnaissance profond nous prouve ce phénomène d'interpénétration. L'enracinement (valeur traditionnelle), que nous mentionnions plus haut, est parfois même plus puissant qu'un comportement moderne (Il suffit de songer ici à l'Evolénard contraint de travailler à Zurich mais qui revient le plus souvent possible à Evolène³).

6.5 Synthèse : la territorialité, bricolage de restes

Notre hypothèse secondaire a pu, précédemment, être confirmée, en insistant sur le caractère incertain de cette confirmation. Il est maintenant temps de remonter à la racine de notre questionnement, en tentant de synthétiser le processus de la territorialité d'Evolène. Personne, aujourd'hui, ne peut contester que les Evolénards vivent une territorialité urbaine. Ce serait naïf de croire qu'ils occupent une « bulle » à l'abri de la civilisation, formant ainsi une communauté traditionnelle. La territorialité actuelle peut être conçue comme un système de relations au territoire composé de restes de relations de type traditionnel et reliés entre eux par des relations de type moderne. S'il est possible de modéliser ce phénomène, nous retrouverions ceci (la grande flèche représentant l'ensemble des relations de type moderne qui insère les restes de relations traditionnelles) :

Fig. 13 : La territorialité, bricolage de restes



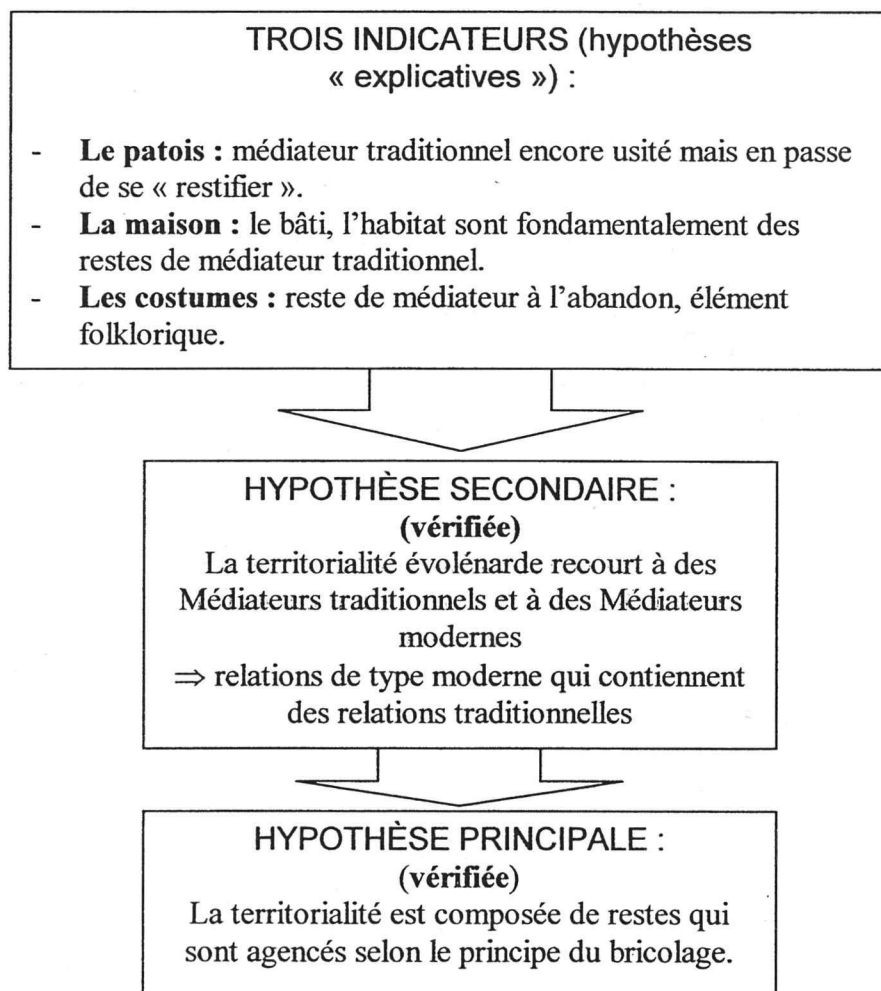
¹ Cf. à ce sujet l'entretien avec Pierre-Henri Pralong.

² Cf. FAUCHERE A., *Le cri des paysans de haute montagne*, Genève : Slatkine, 1997, p. 117.

³ Cf. l'entretien avec Pierre-Henri Pralong. Il faudrait vérifier si ce genre de comportement se retrouve dans plusieurs cas.

Le bricolage est flagrant à tous les niveaux de la micro-société évolénarde : maison, costume, système de propriété, etc. Nous devons répéter ici que le terme de bricolage ne doit pas être compris dans un sens péjoratif, mais plutôt en tant que phénomène de réinterprétation permanente du passé à laquelle se livre toute société humaine, du moins occidentale. Cependant, pour Evolène, ce bricolage est une construction locale, en ce sens que les éléments choisis dans cette nouvelle territorialité dérivent essentiellement du lieu. Evitons de nous prêter au jeu des comparaisons (nous n'en serions pas capable !), mais si l'on étudiait d'autres régions alpines, on découvrirait la présence d'éléments fabriqués par un « méga-bricolage » qui s'effectue à l'échelle du massif alpin dans sa totalité, sinon à plus petite échelle (les géraniums, le chalet tyrolien ou scandinave en sont parmi les exemples les plus marquants). Evolène semble pour l'heure avoir échappé à cette imposition de l'extérieur. A ce sujet, on pourrait dissenter ici sur l'autonomie des Evolénards, que nous avons effleurée, mais l'entreprise serait trop vaste et, nous l'avons rappelé à l'envi, nous ne possédons que peu d'informations fouillées. Il n'empêche que la territorialité des Evolénards emprunte beaucoup de matériaux (symboliques et matériels) autochtones et, à ce titre, peut être qualifiée de territorialité relativement locale.

Fig. 14 : Schéma synoptique des résultats



CHAPITRE 7 : CONCLUSION GENERALE

Vouloir conclure après ce travail peut paraître paradoxal et un peu ambitieux compte tenu de son caractère d'essai. Il a finalement plus soulevé de questions qu'il n'en a répondu. Voilà pourquoi nous allons surtout insister dans ces remarques finales sur les limites de notre travail et sur les pistes de recherche qu'il évoque en nous, sans omettre d'en rappeler les « points forts ».

7.1 Limites et prolongements

Une approche pratique étriquée

Je ne crois pas nécessaire de trop revenir ici sur les limites de notre travail sur le terrain. Le manque de temps et d'outils appropriés a dicté le déroulement de la phase de vérification de nos hypothèses. En somme, nous avons procédé par accommodation, pour reprendre une formule de Ch. Hussey.

Le mode d'échantillonnage utilisé ferait bondir plus d'un statisticien : en réalité, nous n'en avons pas ! Apostropher au hasard et au gré de l'enquêteur des personnes dans les villages ne répond certainement pas à des méthodes statistiques sérieuses. C'est pourquoi nous pouvons douter de la représentativité de l'échantillon. Mais, répétons-le encore une fois, ces questionnaires avaient seulement pour objectif de rendre possible une vérification – même simplifiée – de nos hypothèses. Les questions formulées auraient aussi dû éventuellement être plus affinées. Cependant, nous nous sommes délibérément concentré sur le patois, la maison et le costume, en négligeant certains autres aspects de l'identité. Le questionnaire final soumis à la population est d'ailleurs une version très épurée d'un premier questionnaire, trop long et trop hétéroclite pour être adapté aux contraintes de l'interrogation « en direct ».

Nous avons hésité à recourir à des « personnes clé » (ou personnes ressources) uniquement, en leur proposant un entretien approfondi. Finalement, nous nous demandons si cette solution aurait pu s'avérer plus profitable pour notre travail. Nous avons tout de même tenu à nous « plonger » directement dans le sujet de notre territorialité. Il est vrai, néanmoins, que les entretiens avec des personnes marquantes auraient pu être plus nombreux. La répartition entre personnes clé et questionnaires aux habitants gagnerait à être améliorée.

Des pistes de recherche

Nous avons beaucoup accentué, dans ce mémoire, le développement du cadre théorique. Les raisons de cette dissymétrie entre théorie et pratique ont été longuement exposées précédemment. La réflexion théorique, que nous avons reprise de Claude Raffestin, mériterait d'être prolongée. Il nous semble que le géographe peut avoir, en effet, beaucoup de choses à dire sur le territoire. La discipline géographique doit apporter sa contribution à une véritable philosophie de l'espace. L'apport de la sémiologie dans ce domaine peut, certainement, éclaircir certains points. Comment le territoire se construit à partir de l'espace ? Quels sont les médiateurs dans cette construction ? Comment le territoire se transforme ? Toutes ces questions me paraissent des pistes stimulantes. La théorie des phénomènes de territorialisation – déterritorialisation – reterritorialisation, esquissée

par Claude Raffestin, essaye d'y répondre. Malheureusement, l'utilisation de cette théorie, bien qu'intéressante, pose problème dans un cas comme celui d'Evolène car elle s'applique pour l'instant à petite échelle spatiale et temporelle. Il faudrait là ouvrir des perspectives de recherche pour une macro échelle. Dans cette optique, nous nous serions concentré sur la phase de *reterritorialisation* du cycle T-D-R. Les anciennes pratiques et connaissances du monde paysan disparaissent (*déterritorialisation*), entraînant, ensuite, une *reterritorialisation* peut-être abstraite (dans le sens où elle ne s'effectue nullement sur un territoire fixe mais plutôt sur un système de signes¹⁴⁸)

L'approche que nous avons amorcée a nécessité des choix. Des choix qui auraient aussi pu se diriger vers une histoire sociale et politique de la commune d'Evolène. Une histoire, qui aurait consisté à mettre en évidence les conflits sociaux, les jeux de pouvoir de manière diachronique, à la manière de ce qu'a remarquablement fait Bernard Debarbieux pour Chamonix¹⁴⁹.

Des choix qui ne se sont pas prioritairement orientés, non plus, vers la thématique du tourisme, pourtant approchée dans mes premiers balbutiements de problématique. Le tourisme, pourtant, de par son importance colossale à Evolène, aurait réclamé une étude plus fine de ses mécanismes. La dialectique, la tension même, entre un tourisme doux et tourisme de masse est bien perceptible à Evolène¹⁵⁰ : voilà aussi un prolongement possible.

Enfin, une réflexion sur le rôle dévolu à l'agriculture peut être entamée. Quelle est sa place aujourd'hui à Evolène ? Quels fonctions remplissent les agriculteurs ? Sont-ils condamnés à n'être plus que des jardiniers alpestres ou leur rôle de producteur est-il toujours d'actualité ? Le tourisme rural peut-il s'implanter à Evolène ? Toutes ces questions n'ont pas été abordées dans ce mémoire.

7.2 Points forts du travail

Cette partie s'apparente bien plus à un bilan qu'à un résumé de notre travail. Il faut se demander d'emblée si la territorialité a formé une bonne clef de lecture pour témoigner des liens qui unissent une collectivité à des lieux¹⁵¹. Nous serions incité à répondre par l'affirmative. Il est vrai que notre mémoire a subi une authentique « dictature » de la territorialité. Nous avons essayé, et – nous l'espérons – réussi, à envisager tous les faits observés à Evolène sous l'angle relationnel. Nous avons beaucoup insisté sur ces trois pôles, que sont le sujet, l'objet et le médiateur, en relevant tout particulièrement le rôle de ce dernier. C'est d'ailleurs lui qui a rendu concevable une observation pratique de la réalité d'Evolène.

Nous avons voulu établir un lien, un pont en quelque sorte entre le bricolage et la territorialité. Il s'agit d'une *inclusion* du bricolage dans la territorialité et non l'inverse. Même si le bricolage est partie constituante de la territorialité évolénarde, n'oublions pas qu'il n'en est justement qu'une partie, qu'une fraction. C'est notre regard et notre découpage qui nous a fait analyser la territorialité sous cet éclairage particulier.

On doit retenir également ce rapprochement entre identité et territorialité, qui nous a été fourni par Gian Paolo Torricelli. L'identité est la représentation qu'une collectivité

¹⁴⁸ Cf. RAFFESTIN Cl., *Territorialisation, déterritorialisation, reterritorialisation*, dactylographié.

¹⁴⁹ DEBARBIEUX B., *Chamonix Mont-Blanc : les coulisses de l'aménagement*, Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, 1990.

¹⁵⁰ A ce sujet, voir l'entretien avec Pierre-Henri Pralong.

¹⁵¹ Formule reprise de HUSSY J., *op. cit.*, p. 14.

possède de sa territorialité. Cette définition me semble assez intéressante et opératoire pour qui veut résoudre la complexité de la construction identitaire.

La recherche du local dans l'identité a été l'une des tâches de ce mémoire. Probablement que l'identité évolénarde – donc la territorialité – se bâtit beaucoup autour du local. Cela nous ramène à la question de l'autonomie, en tant que capacité d'effectuer ses propres choix. Le nombre d'éléments locaux dans la territorialité pourrait, au premier abord, justifier une mesure qualitative de l'autonomie.

Il paraît clair, qu'au terme de ce mémoire, notre hypothèse ait été vérifiée. La territorialité d'Evolène est composée de restes de territorialité traditionnelle, quand bien même il est abusif d'employer l'adjectif traditionnel. Appelons-le donc reste de territorialité locale. Ce point de vue pourrait-il être transposable à d'autres régions des Alpes ? Nous le pensons. Les Alpes seraient-elles une constellation de territorialités « bricolées » ? Peut-être...

Mais, plus généralement, ces territorialités « métisses », qui gardent des traces de leur origine mais qui se sont, en même temps, plongées dans la modernité, ne nous amènent-elles pas à une question plus large ? Cette interrogation, pour une société donnée, pourrait se résumer ainsi¹⁵² :

Comment ne pas trahir l'héritage de ses ancêtres (ou renier ses racines) tout en participant à la plénitude du temps présent ?

Finalement, c'est le dilemme auquel toute société humaine, un jour ou l'autre, est confronté. Le tiraillement, l'équilibre entre conservation et développement, entre tradition et modernité, entre réaction et progrès, entre force centripète et force centrifuge, entre fermeture et ouverture, entre continuité et rupture, etc. s'inscrit dans la logique des sociétés humaines que la géographie a la tâche d'éclairer, sinon d'expliquer.

¹⁵² Cette idée est présente chez Crettaz (CRETZAZ B., *La beauté du reste*, p.165) et a été citée par Crivelli. Cf. CRIVELLI R., « Les Alpes sont-elles une région. Réflexions autour de leur spécificité, autonomie et dépendance » in *Le Globe*, tome 136, 1996.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages, articles et cours

ANTONIETTI T., MORAND M.C. (sous la dir. de), *Mutations touristiques contemporaines. Valais 1950-1990*, Sion : Editions des Musées cantonaux du Valais, 1993.

BASSAND M. (éd.), *L'identité régionale*, PNR « Problèmes régionaux » du Fonds National suisse, St-Saphorin : Georgi, 1981, p. 5.

BELLWALD W., *Zur Konstruktion von Heimat. Die Entdeckung lokaler „Volkskultur“ und ihr Aufstieg in die Nationale Symbolkultur. Die Beispiele Hérens und Lötschen (Schweiz)*, Sitten : Walliser Kantonsmuseen, 1997.

BERTA P., SABORIT R., *L'agriculture à temps partiel : une alternative située entre la tradition et la modernité*, Mémoire de Licence en Géographie, Genève : Université de Genève, 1984.

BOURDEAU Ph., *Guides de montagne. Territoire et identité*, n° hors-série de la Revue de Géographie Alpine, Grenoble : Institut de Géographie Alpine, 1991, pp. 38-43.

CENTLIVRES P. (et al.), « Appartenance régionale et processus d'identification », in BASSAND M. (éd.), *L'identité régionale*, PNR « Problèmes régionaux » du Fonds National suisse, St-Saphorin : Georgi, 1981, pp. 233-248.

CLOTTU O., *Vieux Pays d'Evolène. Témoins présents et disparus*, Sion : Ed. La Matze, 1976.

COSINSCHI M. (sous la dir. de), *Le Valais. Cartoscopie d'un espace régional*, Lausanne : Payot et Université de Lausanne, 1994.

CRETTAZ B., *Au-delà du Disneyland alpin. La collection Amoudruz*, Ivrea : Priuli et Verlucca, 1994

CRETTAZ B., *Etudes des communautés*, notes personnelles de cours, Genève : Université de Genève, 1999-2000.

CRETTAZ B., *La beauté du reste. Confession d'un conservateur de musée sur la perfection et l'enferment de la Suisse et des Alpes*, Genève : Ed. Zoé, 1993.

CRETTAZ B., « Un si joli village. Essai sur un mythe helvétique », in CRETTAZ B., JOST H.U., PITHON R., *Peuples inanimés, avez vous donc une âme ? Images et identités suisses au XXème siècle*, Lausanne : Université de Lausanne, 1987, pp. 5-18.

CRIVELLI R., *Cours de géographie régionale II. Introduction à l'étude des Alpes*, notes personnelles et documents du cours, Genève : Université de Genève, 2000.

CRIVELLI R., *La Leventina. Essai sur la territorialité d'une vallée du Sud des Alpes*, thèse, Genève : Le Concept Moderne Ed., 1987.

DECOUTERE S., « Le rôle du promoteur touristique dans l'urbanisation des Alpes de 1950 à nos jours », in JALLA D. (sous la dir. de), *Les hommes et les Alpes*, Turin : Région du Piémont, 1991, pp. 223-236.

DI MEO G. (sous la dir. de), *Les territoires du quotidien*, Paris : L'Harmattan, 1996.

FAUCHERE A., *Le cri des paysans de haute montagne*, Genève : Slatkine, 1997.

FAUCHERE A., POURIEL V., *Evolène, Pays de lumière*, Slatkine, 2000.

FAVRE A.-L., DELAMADELEINE J., *Un mode de vie qui se perd. L'adaptation de la commune d'Evolène aux changements liés à l'évolution économique*, Lausanne : Ecole d'études sociales et pédagogiques, 1979.

FOURNIER M., *La notion d'intelligence dans une population rurale occidentale : Evolène*, Mémoire de Licence en Sciences de l'Education, Genève : Université de Genève, 1991.

GASPOZ A., *Monographie d'Evolene*, Sion : Fiorina et Pellet, 1950.

GERMOND P., MAITRE H., *Val d'Hérens, Vex* : Hérens Vacances, 1997.

GUMUCHIAN H. (sous la dir.), *Développement territorial et valeur environnementale en haute montagne. L'exemple du massif du Mont-Blanc*, Dossiers de la Revue de Géographie Alpine, Grenoble : Institut de Géographie Alpine, 1994.

HUSSY Ch., *La carte, un modèle, un langage*, Genève : Université de Genève, 1998.

HUSSY J., *Le défi de la territorialité*, Mémoire de thèse, Genève : Université de Genève, 1999.

MACQUAT J. (et al.), *Des Mayens à la zone des Mayens. Vade-mecum à l'usage des communes*, Sion : Département de l'Environnement et de l'aménagement du territoire, 1993.

MAISTRE A., *Simple notes sur Evolène et son passé*, Sierre : Schoechli, 1971.

METRAL G., « Réflexions sur les territorialités collectives d'un espace transfrontalier » in *Le Globe*, tome 134, 1994.

MUCCHIELLI A., *L'identité*, coll. Que sais-je ?, Paris : PUF, 1994.

PANNATIER G., « Par-dessus les Alpes : le patois, facteur d'identité culturelle » in *Histoire des Alpes*, Zurich : Chronos, n° 4, 1999.

POCHE B., « La frontière manifestation de la "société distincte" », in *Le Globe*, tome 137, 1997.

POCHE B., *L'espace fragmenté. Eléments pour une analyse de sociologique de la territorialité*, Paris : L'Harmattan, 1996.

PRIETO L.J., *Pertinence et pratique. Essai de sémiologie*, Paris : Ed. de Minuit, 1975.

RAFFESTIN Cl., « Les mythes de l'exorcisme ou à propos de l'écodéveloppement » in COLL., *Terrains vagues et terres promises. Les concepts de l'écodéveloppement et la pratique des géographes*, Paris : P.U.F. et Genève : I.U.E.D., 1981, pp. 205-215.

RAFFESTIN Cl., « La territorialité : miroir des discordances entre tradition et modernité » in *Revue de l'Institut de Sociologie de l'Université de Bruxelles*, numéro 3-4, 1984.

RAFFESTIN Cl., « Les territorialités alpines ou les paradoxes du dialogue nature – culture », in MAINZER K. (sous la dir. de), *Economie et écologie dans le contexte de l'arc alpin*, Berne : P. Haupt, 1993.

RAFFESTIN Cl., *Pour une géographie du pouvoir*, Paris : Litec, 1980.

RAFFESTIN Cl., « Repères pour une théorie de la territorialité humaine », in DUPUY G. et al., *Réseaux territoriaux*, Caen : Paradigme, 1988.

RAFFESTIN Cl., BRESSO M., « Tradition, modernité, territorialité », in *Cahiers de Géographie du Québec*, vol. 26, 1982.

RAFFESTIN Cl., BRESSO M., *Travail Espace Pouvoir*, Lausanne : L'Age d'Homme, 1979.

SCHURMANS M.-N., DASEN P., VOUILLOZ M.-F., « Composantes des représentations sociales de l'intelligence : Kpouebo (Côte-d'Ivoire) et Evolène (Suisse) », in BLEICHRODT N., DRENTH J.D. (éds), *Contemporary issues in cross-cultural psychology*, Amsterdam : Swets & Zeitlinger B.V., 1991, pp. 348-352.

SIMONA G., *Visions de la Terre et territorialité humaine*, thèse, Genève : Université de Genève, 1997.

SOULET M.-H., « Identité collective, résistance au changement et rapports de sociabilité dans une société rurale », in TAP P. (sous la dir.), *Identités collectives et changements sociaux*, Privat : Toulouse, 1986.

TORRICELLI G.P., *Territoire et agriculture en Valteline*, thèse, Genève : Le Concept Moderne Ed., 1990.

TORRICELLI G.P., *Territoire, identité, société. Essai sur l'évolution de la tradition dans le versant méridional des Alpes. L'exemple du val Maggia*, Mémoire de Licence en Géographie, Genève : Université de Genève, 1983.

Autres sources

Balade à Evolène, Itinéraire Evolén'Art, 1991.

Balade Sur-les-Rocs, Itinéraire Evolén'Art, 1996.

Bilan démographique des communes suisses, 1995.

Extraits des recensements fédéraux de 1930, 1941, 1950, 1960, 1970, 1980 et 1990.

Les sites web de la commune d'Evolène www.evolene-region.ch et www.evolena-nostra.ch

MAITRE J., *Région d'Evolène*, dactylographié, Office du Tourisme d'Evolène, 1990.

PANNATIER G., *Le patois d'Evolène*, dactylographié, Office du Tourisme d'Evolène, 1995.

Règlement communal des constructions, Commune d'Evolène, 1985.

Plan de zones, plan d'affectation communal, Evolène, 1978.

Diverses statistiques communales.

ANNEXES

Questionnaire

Questionnaire numéro..... Date :..... Lieu :

Dans le cadre de mon mémoire de licence à l'Université de Genève, je fais une recherche sur la commune d'Evolène, au sujet du patrimoine. Le questionnaire dure 5 minutes.

Données personnelles

1. Age (A ESTIMER): ☐20-30 ☐30-40 ☐40-60 ☐60 et plus
2. Sexe : ☐M ☐F
3. Lieu d'habitation dans la commune : ☐Evolène ☐Les Haudères ☐Villa-la Sage
☐La Forclaz ☐Autre :
4. Lieu de naissance : ☐Commune ☐Hors commune :
5. Métier :
6. Lieu de travail :

Identité et pratiques territoriales

7. Pensez-vous qu'Evolène est encore une commune paysanne : ... ☐oui... ☐non.....
8. Quels sont les éléments qui font la fierté des habitants d'Evolène ? ☐patois ☐costumes
☐bâtiments ☐autre :
9. Qu'est ce que vous pensez avoir en commun avec les autres habitants d'Evolène ?
.....
10. Pensez-vous qu'Evolène a mieux su conserver ses traditions qu'une autre commune valaisanne ?
☐oui ☐non Pourquoi ?
.....
11. Connaissez-vous l'association Evolèn'Art ? ☐oui ☐non
12. Y êtes-vous favorable ? ☐oui ☐non
13. Quels sont les lieux dans la commune que vous fréquentez le plus souvent ?
.....
14. Allez-vous souvent à l'extérieur de la commune ?
☐1 fois par jour ☐une fois par semaine ☐2-3 fois par semaine ☐2-3 fois par mois et moins

Patois

15. Parlez-vous le patois ? ☐oui ☐non
16. Où le parlez-vous ? ☐maison ☐« bistrot » ☐dans la rue ☐avec tous les Evolénards ☐lors de fêtes ☐autre :
17. Où l'avez-vous appris ? ☐famille (parents) ☐école ☐autre :
18. L'apprenez-vous à vos enfants ? ☐oui ☐non
19. Le fait que de moins en moins d'habitants parlent le patois vous inquiète-t-il ? ☐oui ☐non
Pourquoi ?
20. Connaissez-vous les noms des lieux dits, des quartiers de votre village ? ☐oui ☐non Donnez un exemple :

Maison

21. Etes-vous propriétaire d'un bâtiment (chalet, mayens, grange, etc.) sur la commune ? ☐oui ☐non
22. Si oui, avez-vous rénové l'un de ces bâtiments ? ☐oui ☐non

23. Si oui, avez-vous bénéficié d'un subside ou d'une aide communale ou cantonale ? ☐oui ☐non
24. Etes-vous favorable à la restauration et à la sauvegarde de certains bâtiments (mayens par exemple), même s'ils n'ont plus d'utilité économique (pour l'agriculture par exemple) ? ☐oui ☐non
25. Louez-vous votre chalet/mayen à des touristes ? ☐oui ☐non

Costumes

26. Possédez-vous, chez vous, le costume traditionnel ? ☐oui ☐non
27. Qui vous l'a transmis ?
.....
28. Quand vous arrive-t-il de le porter ? ☐tous les jours ☐lors de fêtes ☐autre :.....
29. Que représente-t-il pour vous ? Pourquoi le portez-vous ?
.....
.....

Je vous remercie vivement d'avoir répondu à ce questionnaire, bonne journée...

Codage quantitatif des questionnaires
23 questionnaires réalisés entre le 09.04.01 et le 16.04.01

Données personnelles

1. **Age :** 20-30 ans : 1 30-40 : 4 40-60 : 10 60 et plus : 8
2. **Sexe :** Masculin : 12 Féminin : 11
3. **Lieu d'habitation dans la commune :** Evolène : 12 Les Haudères : 5 Villa-la Sage : 6
4. **Lieu de naissance :** Commune : 19 Hors commune : 4
5. **Métier :** secteur 1 : 3 secteur 2 : 3 secteur 3 : 8 autre (retraité, femme au foyer) : 9
6. **Lieu de travail :** dans le village de résidence : 17

Identité et pratiques territoriales

7. **Selon vous, Evolène est une commune encore paysanne ?** oui, paysanne : 7 paysanne et touristique : 3 touristique : 1 moins paysanne qu'avant : 1
8. **Quels sont les éléments qui font la fierté des habitants d'Evolène ?** *paysage, montagnes :* 7 *patois :* 5 *vaches :* 4 coutumes, traditions : 3 costumes : 2 climat : 2 bâtiments : 1 typicité : 1 rien : 1 façon de vivre : 1 autre : 1
9. **Qu'est ce que vous pensez avoir en commun avec les autres habitants d'Evolène ?** *tout ou beaucoup de choses en commun :* 6 *beaucoup de contacts avec les habitants :* 4 ne sait pas : 4 même mentalité : 3 plutôt des différences entre le Haut et le Bas de la commune : 3 le fait d'être montagnard et/ou paysan : 2 le fait de se sentir bien ici : 2 tourisme : 1 patois : 1 enracinement : 1 caractère fermé : 1
10. **Pensez-vous qu'Evolène a mieux su conserver ses traditions qu'une autre commune valaisanne ?** oui : 16 par certains côtés : 4 non : 3 **Pourquoi ?** à cause du peu de développement touristique : 5 à cause du patois : 4 à cause de l'attachement : 2 à cause du caractère des habitants : 1 ne sait pas : 4
11. **Connaissez-vous l'association Evolèn'Art ?** oui : 15 non : 6 un peu : 2
12. **Y êtes-vous favorable ?** oui : 17 non : 0
13. **Quels sont les lieux dans la commune que vous fréquentez le plus souvent ?** village de travail et/ou de résidence : 15 alpages et mayens : 6 autre : 2
14. **Allez-vous souvent à l'extérieur de la commune ?** 1 fois par mois : 8 1 fois par semaine : 5 2-3 fois par semaine : 4 2-3 fois par mois et moins : 4 une fois par jour : 1

Patois

15. **Parlez-vous le patois ?** oui, couramment : 18 compréhension uniquement : 5 non : 0
16. **Où le parlez-vous ?** avec tous les Evolénards : 18
17. **Où l'avez-vous appris ?** famille : 18 avec les habitants : 2
18. **L'apprenez-vous ou l'avez vous appris à vos enfants ?** oui : 9 non : 5 pas d'enfants : 14
19. **Le fait que de moins en moins d'habitants parlent le patois vous inquiète-t-il ?** c'est dommage : 13 évolution normale : 6 le patois est bien ancré, pas conscient du déclin du patois : 4
20. **Connaissez-vous les noms des lieux dits, des quartiers de votre village ?** oui : 23 non : 0
Donnez un exemple :

A Evolène : Tsanvuille, Fonvuille, Place du Four, ...
Aux Haudères : Les Haudères d'en Haut, les Haudères d'en Bas, ...
A Villa : Pra Tsatheli, Pra Nové, ...
A la Sage : Crou des Râves, Son la Châze, ...

Maison

21. **Etes-vous propriétaire d'un bâtiment (chalet, mayens, grange, etc.) sur la commune ?** *oui* : 19 non : 3
22. **Si oui, avez-vous rénové l'un de ces bâtiments ?** oui : 11 non : 5 construction : 3
23. **Si oui, avez-vous bénéficié d'un subside ou d'une aide communale ou cantonale ?** non : 10 oui : 1
24. **Etes-vous favorable à la restauration et à la sauvegarde de certains bâtiments (mayens par exemple), même s'ils n'ont plus d'utilité économique (pour l'agriculture par exemple) ?** *oui* : 22 non : 0 **Pourquoi ?** entretien du patrimoine : 5 préconise la transformation en chalets d'habitation : 6 pas de réponse : 11
25. **Louez-vous votre chalet/mayen à des touristes ?** oui : 7 non : 12

Costumes

26. **Possédez-vous, chez vous, le costume traditionnel ?** *oui* : 19 non : 3
27. **Quand vous arrive-t-il de le porter ?** tous les jours : 0 *lors de fêtes, mariages* : 10 l'été seulement : 4 jamais ou très rarement : 4 les dimanches : 1
28. **Que représente-t-il pour vous ? Pourquoi le portez-vous ?** *typicité, tradition* : 6 beauté : 3 pour les touristes : 2 habit de fête : 1 fierté : 1 pas de réponse : 6

Les résultats significatifs et importants sont en italique

Entretien avec M. Pierre-Henri Pralong (président de la commune d'Evolène et patron d'un hôtel-restaurant à Evolène) 13 avril 2001

Transcription de l'entretien réalisée d'après un enregistrement

Bâtiments / patrimoine

La commune accorde-t-elle des subsides pour la rénovation de bâtiments anciens (granges, raccards, mayens,...) ?

Nous avons un règlement d'aide à la rénovation qui est en vigueur depuis trois ans. La commune donne un montant de 10% du coût total de la rénovation de raccards, granges, mayens ou même maisons d'habitation.

Et le canton ?

Il s'agit là uniquement d'un règlement communal, mais, en plus de celui-ci, nous avons délimité des périmètres de sauvegarde des toitures en ardoise, à l'intérieur des villages. Dans ce cas, le canton et la Confédération interviennent également. Nous rendons obligatoire la pose d'ardoises. Dès lors, nous subventionnons la différence entre un toit de tuiles, par exemple, et un toit en ardoises, sachant que celui-ci coûte le double.

Il paraît que le village d'Evolène est classé monument historique...

Non, plus exactement, il est classé d'importance nationale, ce qui veut dire que l'on ne peut pas y faire n'importe quoi...

Et lors de constructions nouvelles, s'efforce-t-on de respecter la forme des maisons traditionnelles ?

Nous possédons un règlement de construction assez strict qui ne permet pas de fantaisies, excepté dans certains cas qui peuvent être admissibles. Le but étant, évidemment, de garder la typicité des bâtiments du lieu. Lorsqu'on construit un bâtiment, il faut respecter un certain pourcentage de bois et pierre, une certaine hauteur, un nombre et une dimension d'ouvertures, etc.

Ce règlement semble bien fonctionner...

On constate que beaucoup de gens de l'extérieur viennent construire ici des résidences secondaires et se conforment tout à fait à ces normes...

Pensez-vous qu'il existe encore une manière typiquement évolénarde de bâtir ?

Pas forcément typiquement d'ici, mais plutôt une manière de construction montagnarde, je dirais.

On voit beaucoup de raccards, de granges ou encore de mayens qui tombent en ruine. Est-ce que vous êtes plutôt favorable à ce qu'on les rénove ?

Justement, c'était le but recherché par ce règlement d'aide à la rénovation. Nous voulions inciter les gens à « retaper » leur maison. Mais nous nous heurtons à un problème qui s'avère assez dramatique chez nous. C'est la « multi-propriété », si on peut l'appeler ainsi. Un raccard, par exemple, peut appartenir à plus de dix personnes à la fois ! Certains ne savent même pas qu'ils sont propriétaires. Il existe une division en un nombre inimaginable de parts...

C'est un système de propriété qui est hérité du monde traditionnel paysan, fonctionnant d'après un mode communautaire [et un régime de possession]

C'était un peu l'habitude à l'époque... On divisait tout par nombre d'enfants, qui, de surcroît, était élevé. Et, aujourd'hui encore, ce mode d'héritage subsiste. Certains ont essayé d'acheter un bâtiment : il leur a fallu trois ou quatre ans de procédure ! C'est le temps requis pour contacter tous les propriétaires, qui n'habitent plus forcément tous à Evolène. Il faut, enfin, obtenir leur accord, ce qui n'est pas toujours évident. Donc, à Evolène, notre problème est là : celui qui désire devenir propriétaire d'un objet doit affronter un véritable parcours du combattant et, souvent, se décourage... Tout ce que la commune peut faire au niveau légal, c'est intervenir dans la mesure où il y a un danger. Lorsque, par exemple, un bâtiment risque de s'écrouler à tout moment, on peut donner l'ordre soit de démolir soit de rénover.

On sait que le canton du Valais accorde une grande préoccupation à l'égard des mayens. Qu'en est-il à Evolène ?

Nous avons créé, et à ma connaissance nous sommes la seule commune valaisanne à l'avoir fait, une « sous-commission des sites ». Toutes les personnes qui font une demande, en particulier dans les mayens justement, peuvent bénéficier gratuitement des conseils de cette sous-commission. Elle leur établit même des plans. Pour nous, à Evolène, les mayens sont un patrimoine bâti exceptionnel. Or, il y a un certain nombre d'années, on rénovait un peu n'importe comment. Donc aujourd'hui par la nomination de cette sous-commission, nous sommes relativement sévères pour les rénovations de mayens. Nous en sommes satisfaits, même si les gens acceptent difficilement, au départ, certaines restrictions. Mais, au final, eux-aussi sont souvent fiers du résultat.

Beaucoup de personnes rénovent des mayens aujourd'hui...

En effet, et il y en aura de plus en plus...

D'une manière plus générale, la commune accorde-t-elle des subsides pour la conservation du patrimoine ? Par exemple, pour l'association Evolén'Art, qui a fondé ce musée à Evolène...

Oui, chaque année nous participons à des investissements de l'association, suivant ses besoins. Cependant, certains problèmes surgissent, puisque le musée est privé, contrairement à l'association. Il s'ensuit un choix à prendre pour savoir si la commune doit continuer à lui verser chaque année des subsides. D'autant plus que la commune projette la construction d'un centre culturel à l'entrée du village (chalet de Ribaupierre), assorti d'un centre de glaciologie et de géologie. Le projet semble bien parti puisque certains sponsors sont intéressés. Des plans ont été dessinés par

un architecte assez célèbre. Donc, au niveau du patrimoine, nous allons essentiellement mettre l'accent sur ce projet ...

Mais n'est-ce pas un projet qui risque de faire concurrence au musée d'Evolène ?

Non, pas du tout, c'est à un autre niveau, on parle ici de quatre ou cinq millions de francs, c'est incomparable...

Et pour d'autres associations de sauvegarde du patrimoine, je pense en particulier à Arc-en Ciel, l'association de costumes, est-ce que vous versez des subsides ?

Oui, aussi, en fonction des besoins. Mais, vous savez, le but d'une commune n'est pas de « saupoudrer » des associations à tout-va. Je crois que les associations locales, qu'elles soient musicales, sportives ou culturelles, doivent s'efforcer de subvenir eux-mêmes à leurs besoins. La commune intervient seulement en cas d'investissement exceptionnel. Par exemple, pour un groupe folklorique, nous subventionnons l'achat de costumes, pour la fanfare, des instruments. Mais la commune n'intervient pas directement dans la gestion de la société, ni dans les frais de fonctionnement.

Tourisme

Actuellement, à Evolène, on se concentre essentiellement sur le tourisme d'été. Est-ce que l'on va continuer à développer ce tourisme d'été ou alors tenter d'accroître le tourisme d'hiver, à l'heure actuelle moins important ?

Je ne suis pas tout à fait d'accord avec ce que vous affirmez. Le tourisme, c'est douze mois par année. Evolène ne peut pas se permettre de vivre sur un tourisme d'été qui dure un mois. Ce n'est pas imaginable. C'est vrai que la région a été essentiellement connue pour son tourisme d'été, amorcé à la fin du 19^{ème} siècle. Aujourd'hui, il n'est plus possible de se contenter d'un tourisme d'été uniquement. C'est ainsi que le tourisme d'hiver s'est développé à Arolla et à Evolène. Certes, les investissements sont lourds, ce n'est pas facile, mais on s'est rendu compte que sans le tourisme hivernal, notre situation serait catastrophique. Beaucoup de personnes sont dépendantes de ce tourisme, je pense à tous les hôteliers, commerçants ou restaurateurs. L'hiver est une saison longue, qui s'étire de Noël à Pâques, avec, bien entendu, des « creux ». Si nous n'avions plus rien à offrir d'important l'hiver, la commune perdrait beaucoup. C'est la raison pour laquelle des gens, la commune essayent d'aider financièrement les sociétés de remontées mécaniques qui rencontrent des difficultés.

On sait d'ailleurs que la société Télé-Evolène est en proie à des difficultés financières considérables. C'est un réel problème.

La population a souhaité que la commune intervienne dans le capital de cette société, pour ne pas que celle-ci tombe en faillite. Je crois que c'est un bon choix, car chacun a pris conscience que si l'on ferme Télé-Evolène, c'est la fin du monde ! Mais

est-ce que l'on peut faire vivre cette société de manière presque artificielle en injectant de l'argent ? Et pendant combien de temps ?

Peut-être que le tourisme d'hiver apporte beaucoup plus de retombées que le tourisme d'été...

Ah, oui, c'est sûr.

Actuellement, le tourisme d'été « marche » plus que le tourisme d'hiver, ou bien ?

Ca marche bien, mais c'est court ! La haute saison d'été, c'est du 15 juillet au 15 août. On ne peut pas vivre sur un mois de tourisme !

C'est ça le drame chez nous. Effectivement, nous avons une bonne fréquentation l'été, d'ailleurs la région est très connue pour le tourisme estival. Evolène est une station d'été par excellence, familiale, simple, dont l'offre est peut-être différente d'autres stations valaisannes. Mais c'est insuffisant.

Ce que l'on propose aux touristes (représenté par les dépliants touristiques, notamment) correspond-il vraiment à la réalité d'Evolène ?

Oui, je crois. On sait que les gens sont friands de nouveautés... Mais à Evolène on vit complètement en respect avec notre région et on propose des offres qui correspondent tout à fait à la réalité du terrain. En été, en particulier, nous possédons une programmation très riche, que beaucoup nous envient d'ailleurs. Mais nous exploitons ce qui existe, sans plus. C'est aussi notre force, il n'y a rien d'artificiel ici.

Le projet de liaison avec les 4 Vallées est mentionné dans le Plan Directeur Cantonal¹. Est-il prioritaire pour vous ?

Nous ne sommes pas les seuls concernés, la commune d'Hérémence l'est aussi. On sait déjà que ce projet aura beaucoup de peine à aboutir, en raison des associations écologistes qui ont mis leur veto. De surcroît, ce projet est mal parti, malheureusement : un avant-projet, pris en charge par la commune d'Hérémence (qui a mandaté un ingénieur spécialisé), a été déposé, mais il s'est avéré mal ficelé et a reçu un préavis négatif de la part du service de l'aménagement du territoire.

Pour nous, c'est vrai qu'il s'agit de quelque chose d'important. Je ne crois pas que ce soit insurmontable au niveau financier. Mais on va rencontrer de nombreux problèmes annexes: aujourd'hui les remontées mécaniques en général font face à des difficultés financières. On peut alors se demander si cette liaison est véritablement nécessaire. A vrai dire, je ne sais pas ce qu'il va advenir.

Mais ne serait-ce pas la condition nécessaire pour développer le tourisme d'hiver ?

Tout à fait. Cette liaison avec les 4 Vallées pourrait déclencher un processus de développement.

Ce développement-là ne pourrait-il pas briser le principal atout d'Evolène, un cadre « préservé » ?

¹ Cf. www.vs.ch/amenagementduterritoire

Non, nous ne vivons pas dans un cadre préservé uniquement. Parce si nous n'avons pas d'installations de remontées mécaniques, on va nous mettre le loup...et ce n'est pas lui qui va faire vivre les Evolénards. Jamais nous n'avons eu besoin de recevoir des leçons de grands professeurs, de WWF, de Pro Natura, nous en avons pas besoin maintenant non plus ! Nous sommes conscients que ces gens-là vont faire tout ce qu'ils peuvent pour nous freiner. Un parc national à Evolène, avec le loup, l'ours, cela serait fabuleux, mais, avant cela, il y a des gens, quand même, et ils doivent demeurer prioritaires. Nous nous battons pour cela, quoi qu'il arrive. Jamais nous voudrions défigurer ce pays en aucun cas, ce n'est pas notre but. Les gens viennent pour cette raison aussi, pour ne pas passer des vacances dans d'autres stations plus urbanisées.

Mais justement, si l'on déclassé de plus en plus de terrains pour construire des résidences, ne risque-t-on pas de défigurer les sites ?

Non, je suis certain que non.

Le village d'Evolène est appelé à se développer (en particulier dans la zone d'extension sud du village, lieu-dit « La Fauchère ») avec de nouvelles constructions destinées aux touristes. Il y a un sérieux risque d'atteinte au paysage...

Non, je ne crois pas.

Est-ce que vous pensez que le tourisme est la seule issue économique pour les Evolénards ?

Tout le reste, c'est du bluff ! Le tourisme est la seule chose qui peut nous faire vivre. Ciba-Geigy ou Alusuisse ne peuvent pas venir s'installer ici, soyons réalistes. Nous sommes traditionnellement une commune agricole, mais pour cette branche ça devient de plus en plus difficile. Le secteur secondaire n'est pas non plus porteur. Tout ce que l'on nous propose, en dehors du tourisme, c'est un leurre !

Donc, à votre avis, il faut augmenter la capacité d'accueil de la commune ?

Bien entendu, mais tout en respectant l'intégrité du lieu. Nous l'avons fait jusqu'à maintenant. Le tourisme s'est tout de même beaucoup développé dans la région, sans qu'il ne provoque d'atteintes graves au paysage.

La fin des paysans ou l'identité en question

Etes-vous inquiet face à la diminution des agriculteurs, face à la disparition des manières traditionnelles de cultiver, et face à la désuétude progressive du patois ?

Chez nous, par rapport à d'autres régions, nous sommes plus ou moins épargnés. Il est vrai que l'agriculture pose des problèmes, elle est menacée. C'est une activité largement financée par les pouvoirs publics. Or, on sent que ce financement tend à baisser. On sait que c'est une volonté des docteurs (sic) de la Confédération de supprimer l'agriculture de montagne. Le loup en est la parfaite illustration. Les normes émanant de la Confédération font travailler nos agriculteurs à l'encontre du bon sens, à l'encontre de ce qu'ils ont toujours fait. Pourquoi ? Parce que la

Confédération veut que ce soit une jungle dans les Alpes ! On veut supprimer toute culture, on veut transformer les Alpes en pays complètement préservés, sans activité humaine.

A Evolène, il y avait beaucoup d'éleveurs, chaque année, un ou deux disparaissent. Nous avons encore 115 exploitants il y deux ou trois ans. Actuellement, avec l'application drastique de ces nouvelles normes fédérales, certains agriculteurs vont disparaître n'ayant pas les moyens de se conformer à ces lois. Les jeunes sont de moins en moins intéressés par cette activité, car celle-ci n'est pas très rémunératrice et demande beaucoup de disponibilité de temps. Mais, pour l'instant, la situation ici n'est pas alarmante. Il faudra réviser ce jugement dans dix ans.

Est-ce que vous ne pensez pas que cela correspond à une perte d'identité ?

Non, pas du tout...

Estimez-vous que, jusqu'à maintenant, Evolène constitue un cas particulier en Valais, car elle a su, mieux que n'importe quelle commune, préserver ses traditions et ne pas renier son passé ?

Moi, je le crois. Je pense au patrimoine bâti, au costume. On dit dans certaines régions que le costume constitue un « piège à touristes ». On a pu parfois entendre que l'on payait des dames pour se mettre en costume en été lorsqu'elles faisaient les foins. C'est peut-être ce qui se fait dans le val d'Anniviers, d'ailleurs, probablement. Ce n'est absolument pas le cas chez nous. Il n'y a rien d'artificiel ici, nous vivons les choses de manière naturelle, spontanée. Nous n'allons jamais essayer d'inventer des activités ou des objets pour faire plaisir aux touristes ou qui ne correspondent pas du tout à notre mentalité.

Certaines évolénardes avouent tout de même porter le costume « pour les touristes »

Effectivement, beaucoup de dames, qui travaillent l'été dans les offices du tourisme, dans les cafés ou dans les magasins, qui sont en contact avec le touriste, portent facilement le costume. Mais on voit aussi que beaucoup de dames, d'un certain âge, enfilent tous les jours le costume. En été, elles font aussi les foins habillées du costume, c'est ne pas pour les touristes, elles l'ont toujours fait ainsi !

Je me souviens de Bernard Crettaz, à Genève, qui parlait de la « géraniumisation » de Grimentz. Eux, ils se battent pour avoir les plus beaux balcons, les plus belles façades. Ici, jamais de la vie ! C'est naturel, les gens mettent des géraniums, des fleurs, parce qu'ils l'ont toujours fait ! Dans d'autres régions, ils le font pour le coup d'œil.

Quant au patois, même s'il est bien conservé, il se perd un peu, comme vous le disiez. On constate que les enfants parlent de moins en moins le patois. Mais, pour les gens de mon âge (une quarantaine d'années), nous sommes la seule commune à parler le patois quotidiennement, c'est notre langage.

Selon vous, à quoi est dû cet ancrage au passé, si l'on peut dire, un ancrage peut-être plus prononcé qu'ailleurs ?

Tout à fait. L'Evolénard est d'abord évolénard. Avant d'être valaisan, suisse, européen ou mondialiste, il est évolénard. Un Evolénard à Genève, vous le repérez

tout de suite. Ce n'est pas qu'on ait une volonté, qu'on se batte pour le patois, par exemple. Des régions essaient de se battre pour conserver le patois, nous, nous ne nous sommes jamais battus. Il existe des associations de patoisants un peu partout en Valais, alors qu'ici il n'y en a jamais eu. Nous faisons cela de manière tout à fait naturelle, c'est notre vie qui veut cela.

Une personne assez âgée nous a confié que le tourisme de masse ne s'était pas implanté ici aussi bien qu'ailleurs à cause des différents villages dans la commune et donc des nombreux tiraillements qui n'ont pas permis de consensus...

Oui, c'est vrai. Dans la commune, nous avons quatre pôles touristiques (Evolène, Les Haudères, les villages Sur-les-Rocs et Arolla) qui n'avaient pas tous les mêmes intérêts, les mêmes envies de développement. Il existait aussi des problèmes politiques, familiaux. Tous ces facteurs ont constitué un frein au développement touristique, c'est certain. De plus, il n'y a pas eu à l'époque, contrairement à d'autres régions, de meneur, voire un « dictateur », qui aurait pu faire l'unanimité. Nous avons connu un développement peut-être plus progressif que d'autres stations. Même si l'on souffre d'un déficit d'infrastructures, Evolène peut faire valoir d'autres arguments, d'autres atouts.

Dans les années 60-70, la commune a tenté de s'équiper, puis a accusé un certain retard sur d'autres stations valaisannes. Aujourd'hui, ce retard fait que Evolène rencontre un joli succès aujourd'hui. Etes-vous d'accord avec cette analyse ?

Oui, mais le retard est tout de même bien encore présent. Certaines stations, en pleine saison, débordent pratiquement. A Evolène, cela n'est pas le cas. Bon, c'est vrai que nous avons une clientèle fidèle, habituée... mais qui ne veut pas voir d'autres touristes. Cette clientèle vient à Evolène parce qu'on n'y rencontre pas trop de monde, pas trop de touristes envahissants. [Vous décrivez là les caractéristiques du tourisme doux, qui, il est vrai, ne rapporte pas autant que le tourisme de masse.]

Quelles subventions, et de la part de qui, les agriculteurs reçoivent-ils ?

De la part de la Confédération (paiements directs) et du canton. Les constructions agricoles sont du ressort de la commune.

On estime à environ 12 % le pourcentage d'agriculteurs à Evolène, c'est plus que la moyenne cantonale. Selon vous, à quoi est dû ce chiffre relativement élevé ?

Evolène est la région agricole par excellence. C'est ici également qu'il y a le plus grand nombre de têtes de bétail. Il s'agit d'une agriculture exclusivement basée sur l'élevage, qui est la perpétuation d'une vieille tradition. Il suffit de penser à la race d'Hérens.

D'après vous, le nombre d'agriculteurs va continuer à diminuer ?

Oui, c'est sûr. Les agriculteurs d'un certain âge vont tôt ou tard abandonner leurs exploitations, la relève ne se profilant pas à l'horizon. Les nouvelles lois sur la protection des animaux et sur la protection des eaux les contraignent à investir pour transformer leurs infrastructures. Certains n'en ont pas les moyens, ils vont devoir

fermer leurs exploitations. Mais, ce n'est pas plus mal, car nous avons trop de paysans à Evolène ! En effet, la plupart des agriculteurs n'ont pas assez de surface. Donc, ils ne disposent pas suffisamment d'affouragement, qu'ils doivent commander. Dès lors, nous avons des surplus de fumier, que l'on ne sait plus où mettre. De même, certains possèdent des petites écuries, plus du tout conformes aux lois, souvent mal situées, créant des nuisances au milieu des villages. Ainsi, le nombre de paysans va s'équilibrer de manière naturelle. Ce n'est pas un mal qu'il y ait une diminution, pas trop importante certes, mais légère.

Certainement que le nombre d'agriculteurs, dans une vingtaine d'années, va se stabiliser...

Tout à fait. Moi, je ne suis pas inquiet. Ici, contrairement à certaines régions, il n'y a pas d'étables communautaires, c'est le chacun pour soi. C'est pourquoi nous avons de nombreuses étables. L'exemple de la Forclaz, avec son alignement de fermes, illustre bien cette multiplicité d'exploitations. Je pense que c'est le caractère de l'Evolénard, qui veut son identité et son autonomie. On constate qu'il y a tout de même un certain nombre de jeunes agriculteurs, qui vont perpétuer cette activité. Mais il est clair que les personnes âgées, mal équipées, vont arrêter.

Contrairement à d'autres communes du Val d'Hérens, comme Vex ou Hérémence, on trouve à Evolène peu de pendulaires (moins de 30 %). Comment expliquez-vous qu'Evolène ait réussi à « garder » ses habitants ?

C'est vrai que c'est étonnant qu'on réussisse à maintenir notre population, si l'on compare à d'autres communes. En tant que commune de fond de vallée, c'est déjà un exploit.

Quelqu'un disait que l'Evolénard était riche de petits besoins. C'est une phrase que j'apprécie, parce que cela signifie que l'habitant d'Evolène se contente de ce qu'il a. Dans la mesure où il peut trouver un emploi ici, certes pas aussi bien rémunéré qu'ailleurs, il reste à Evolène. Je songe à l'exemple d'un jeune qui a fait des hautes études et qui travaille maintenant à Alusuisse à Zurich. Il rentre tous les week-ends à Evolène, il deviendrait fou de ne pas pouvoir venir ! Il a gardé ses papiers ici, il est d'ici ! En aucun cas, il veut s'établir à Zurich, malgré qu'à un moment donné, il y soit obligé.

Nous avons ici des emplois en relation avec l'agriculture et le tourisme (commerces, hôtels, restaurants, etc.). Les entreprises de construction, également, parviennent à se maintenir tant bien que mal. Mais les Evolénards ne veulent pas aller ailleurs. Par exemple, je connais deux personnes, des Evolénards expatriés, qui reviennent tous les week-ends, parce qu'ils se sentent d'ici. Il y a cet enracinement, peut-être inscrit dans les gènes. Par contre, je ne veux pas dire de bêtises, mais l'Hérémensard qui, un jour, quitte Hérémence pour aller travailler ailleurs, il ne revient plus. Un Evolénard qui va s'établir à Singapour, ou n'importe où, reste avant tout évolénard. Je trouve cela beau.

Si vous deviez énumérer quelques caractéristiques communes des habitants d'Evolène aujourd'hui, que retiendriez-vous ?

Je ne saurais pas trop vous répondre. Nous possédons le même caractère, la même identité, la même volonté d'être ici, d'être des Evolénards et de se battre pour

continuer à vivre ici. Indépendamment des problèmes politiques, de jalousies, que l'on peut rencontrer. On a souvent prétendu qu'à Evolène il y avait peut-être plus de rivalités politiques qu'ailleurs, mais il n'en est rien. Il n'y a plus ce problème de clans qui existait il y a trente ans en arrière, mais c'est vrai que l'on peut encore parler de « régionalisme ». Ce n'est d'ailleurs pas spécifique à Evolène. Il arrive que des jalousies, des rivalités surviennent entre le haut et le bas de la commune. Mais ce n'est pas nouveau, c'est tout à fait normal.

Qu'est ce qui vous différencie tant, vous les Evolénards, de la commune de Saint-Martin par exemple ou du val d'Anniviers tout proche ?

Saint-Martin, par exemple, a choisi d'emprunter la voie du tourisme doux, parce que les habitants se sont rendus compte qu'il n'y avait plus rien ! Tous les jeunes partent, il ne reste que des personnes âgées. Saint-Martin est devenu une commune-dortoir. Il a fallu trouver quelque chose pour freiner cet exode. Nous, nous n'avons pas été confrontés à cela, étonnamment, lorsque l'on connaît notre situation en fond de vallée, l'éloignement de la ville ou le peu d'infrastructures. Non, malgré cela, les gens sont restés. Nous avons une vie au niveau associatif qui est fabuleuse. Le nombre d'activités proposées à Evolène est impressionnant. On sent cette volonté des habitants de rester ici, de répondre eux-mêmes à leurs besoins, d'en trouver les moyens. Ce qui a permis à Evolène de garder ses habitants, c'est cet attachement au lieu et la combinaison agriculture – tourisme. Nous sommes tous propriétaires de quelque chose ici. Ailleurs, cet attachement est moins prononcé.

Selon vous, Evolène est-elle encore une « civilisation paysanne » (terme emprunté à Gisèle Pannatier, qui insistait sur le legs d'un amour fort de la terre, sur des relations sociales personnelles, sur le vécu de pratiques terriennes, etc.) ?

C'est une civilisation de montagne, donc, qui dit montagne, dit paysannerie. Oui, Evolène est une civilisation encore parfaitement rurale.

On y rencontre des valeurs encore paysannes ?

Tout à fait et c'est peut-être précisément cela qui provoque cet attachement. Quand on est paysan, on est proche de la terre.

Beaucoup d'habitants ont eu un contact avec la terre, pas forcément de manière continue, mais une fois ou l'autre, provoquant probablement cet enracinement.

Absolument.

La publication de livres (par exemple les écrits d'Andrée Fauchère) contribue-t-elle à renforcer l'identité des habitants ? Est-ce que vous vous reconnaissez dans ce qu'elle écrit ?

Andrée Fauchère (elle est évolénarde par alliance) est terriblement attachée à notre région. Elle prend beaucoup de contacts, elle va voir tous les milieux, elle se veut leur porte-parole en quelque sorte. Ses ouvrages décrivent bien l'Evolénard, c'est certain.

Et cela, est-ce que cela contribue à la notoriété pour Evolène ?

Ah oui, bien sûr.

Les événements plus tragiques, comme l'épisode du loup ou les avalanches de février 99, participent-ils aussi à la consolidation de l'identité ?

Absolument. Bon, l'affaire du loup est de moindre importance comparativement à l'évènement terrible qu'ont constitué les avalanches. On a senti, à cette occasion, un immense élan de solidarité.

Vous souvenez-vous de la construction des installations de la Grande Dixence ? Quels changements a-t-elle apporté pour la commune d'Evolène ?

La Grande Dixence a amené des routes, l'électricité, de l'argent surtout. Avant cela, les gens ne gagnaient pas d'argent. De même, cela a bouleversé les mentalités. La société de la Grande Dixence paie des redevances importantes à la commune, il s'agit d'environ 20 % du budget communal. Si nous n'avions pas bénéficié de cette manne, il aurait fallu trouver autre chose. A cet égard, la Grande Dixence a peut-être exercé un effet d'« endormissement » sur les Evolénards : ils se sont laissés aller devant la facilité de trouver un travail, l'arrivée d'argent. Si nous n'avions pas eu cela, les Evolénards auraient probablement eu une prise de conscience pour trouver autre chose. Comme les Anniviards. A un moment donné, les habitants du val d'Anniviers n'avaient plus rien. Soit tout le monde quittait la vallée, soit on cherchait une alternative. Et cette alternative, c'était le tourisme, il n'y avait pas d'autre solution. Le Val d'Anniviers a connu un développement touristique, qui n'a pas eu lieu ici. Ce serait exagéré de dire que c'est à cause de la Grande Dixence mais celle-ci a certainement constitué un frein au développement touristique.

Les habitants ont-ils renié le passé à ce moment-là ? La plupart ont abandonné leur fonction de paysan...

Non, la plupart étaient « ouvriers-paysans ». Les gens travaillaient sur les chantiers de la Grande Dixence mais continuaient à vaquer à leurs occupations habituelles. Les Evolénards touchaient pour la première fois un salaire, même s'il était certainement faible. C'est un événement qui a bouleversé notre vie ici. Mais ne nous plaignons pas car, jusqu'à maintenant (à l'avenir nous n'en savons rien, en raison de la libéralisation du marché de l'électricité), la Grande Dixence a été quelque chose d'extraordinaire pour nous. Nous sommes l'une des communes concédantes les plus importantes.

Comment voyez-vous Evolène dans une cinquantaine d'années ?

Malgré les mutations, les évolutions rapides que l'on vit aujourd'hui dans le monde, j'espère qu'Evolène restera comme elle est. Evidemment il faudra vivre avec son temps. Il arrive aujourd'hui des choses qu'on n'aurait jamais imaginées il y a dix ans, alors c'est difficile de se prononcer. C'est vrai que l'avenir est une grande interrogation, un souci important. Peut-être que dans cinquante ans, nous ne serons plus une région périphérique, un train montera jusqu'à Evolène, on percera peut-être

un tunnel jusqu'à Zermatt, je n'en sais rien... Mais, personnellement, j'ai beaucoup d'espoir en l'avenir de la commune, je suis confiant en voyant la situation actuelle. Les affaires ont bien repris depuis deux ans, les gens vivent bien ici, souhaitent y rester. Je pense que les autorités qui vont succéder et la population future vont se donner les moyens de poursuivre leur existence à Evolène. L'agriculture, je l'espère, sera toujours présente, le tourisme, aussi, bien évidemment. On sent que de plus en plus de personnes désirent venir ici, car nous avons réussi à sauvegarder certains éléments, une forte identité, une authenticité que l'on ne retrouve plus ailleurs. Je pense que cela sera une carte très importante à jouer pour l'avenir.

Entretien avec Gisèle Pannatier (Association Evolén'Art) le 25 novembre 2000

Transcription de l'entretien réalisée à partir de notes

Qu'est-ce que l'association Evolén'Art ?

Nous sommes une association culturelle, fondée en 1991, qui se divise en trois branches, les sciences de la nature (tout ce qui est botanique, géologie et glaciologie), beaux-arts et patrimoine, dont je suis la responsable. Nous montons des expositions temporaires dans une maison (datant de 1770) que nous avons rachetée au centre du village. En outre, nous avons créé une fondation dans le but d'ouvrir un musée sur le patrimoine. Ce musée sera accessible au public en juin 2001.

De qui est venu l'impulsion pour lancer, en 1991, une telle association ?

C'est vrai que dans les années 80, le patrimoine était un peu à la mode, il y a eu une prise de conscience. A Evolène, par rapport à d'autres régions, nous n'avions aucune structure. Francis Anzévui, qui dirige encore Evolén'Art, a eu l'idée de lancer l'association.

Que fait l'association Evolén'Art concrètement ? Est-ce qu'elle intervient, par exemple, sur le patrimoine bâti ?

Comme je vous l'ai dit, nous organisons des expositions, sur le chanvre, sur les chapeaux ou la dernière en date avait comme thème les vitraux. Nous avons aussi réalisé des itinéraires qui permettent de découvrir les richesses de nos villages. Mais nous ne pouvons pas intervenir sur le bâti, sur les mayens par exemple, ce serait au-dessus des moyens de l'association. Je dirais donc que nos actions se limitent à l'information et à la documentation.

Comment la population perçoit-elle cette association ?

Nous recevons beaucoup d'échos favorables, mais les gens peinent à s'engager pour nous aider. Quant à la commune, elle nous offre des aides ponctuelles, mais cela n'est pas énorme.

Les membres d'Evolén'Art habitent-ils la commune ? Y travaillent-ils ?

Il faut savoir qu'Evolén'Art provient d'une initiative complètement autochtone, nous n'avons pas, ou très peu, bénéficié d'aide, de conseils des pouvoirs publics. Nous sommes riches de 50 membres, dont la grande majorité, en effet, vit et travaille à Evolène.

Y a-t-il des paysans à Evolén'Art ?

Il n'y a qu'un seul paysan actif, mais, vous savez, nous sommes tous ici des fils de paysan. Nous avons cela dans le sang. Moi, je me souviens, quand j'étais enfant, je faisais les foins pendant les vacances d'été. Nous sommes tous dans le même cas

ici. C'est pour cette raison que je dis qu'Evolène est une civilisation paysanne, même si aujourd'hui elle est menacée par l'agriculture moderne.

L'association est-elle davantage destinée aux autochtones ou aux touristes ?

Aux deux, à mon avis. Prenons l'exemple du musée, il sera à la fois garant de notre mémoire et constituera une vitrine pour Evolène. On retrouve ces deux aspects : le musée va intéresser à la fois les Evolénards et les touristes. Je connais certaines personnes, ayant déjà visité le musée, qui retrouvent également leur propre mémoire, même s'ils n'ont jamais vécu à Evolène. Il y a des objets qui ressemblent à ceux de la paysannerie de la plaine. Les touristes vont faire des rapprochements. Pour eux, comme pour les Evolénards, ce sera une sorte de retour aux sources.

Outre votre engagement à Evolén'Art, vous êtes une spécialiste du patois. Est-ce qu'il est, selon vous, en voie de disparition ?

Oui, je crois qu'il s'agit d'un fait indéniable. On estime aujourd'hui qu'un tiers des enfants parlent le patois dans la cour de récréation de l'école. Ce n'est pas le patois lui-même qui est en voie d'extinction, mais sa transmission. De plus, il semble que les enfants parlent plus le patois, en proportion, aux Haudères et sur les Rocs comparativement à Evolène. Mais nous ne possédons pas de statistiques, c'est assez difficile de le savoir exactement.

Estimez-vous que, jusqu'à maintenant, Evolène constitue un cas particulier en Valais, car elle a su, mieux que n'importe quelle commune, préserver ses traditions et ne pas renier son passé ?

Je ne dirais pas qu'elle a le mieux conservé ses traditions mais le plus longtemps, ça, oui, c'est sûr. Evolène est l'une des dernières communes à ouvrir un musée des traditions, c'est significatif ! Avant, nous n'en avions pas besoin. Ici, nous n'avons pas de politique définie de conservation ; cette sauvegarde vient des gens eux-mêmes. Nous avons un grand attachement aux traditions, une certaine fierté. Nous nous sentons valorisés parce que nous sommes attachés à notre région, nos coutumes. A Evolène, la vie sociale est très riche, tout le monde se connaît, lors d'un enterrement, par exemple, tout le village vient !

Est-ce que vous pensez que le tourisme est la seule issue économique pour les Evolénards ?

Non, je ne le pense pas. Le tourisme n'est aujourd'hui pas le seul moteur de l'économie évolénarde. On le constate d'ailleurs avec la situation difficile des sociétés de remontées mécaniques.

Photographies



Fig. 1 : Des maisons d'habitation à Evolène

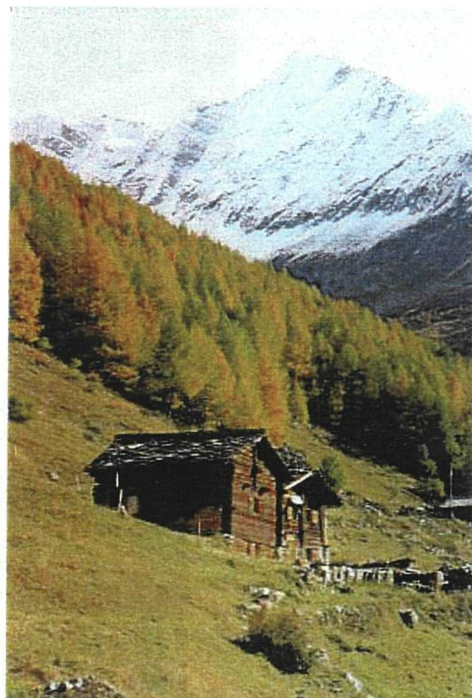


Fig. 2 : Les Mayens de Sauleses au-dessus de la Forclaz



Fig. 3 : Un raccard encore employé pour l'agriculture



Fig. 5, 6 et 7 : Des bâtiments agricoles transformés en maison d'habitation

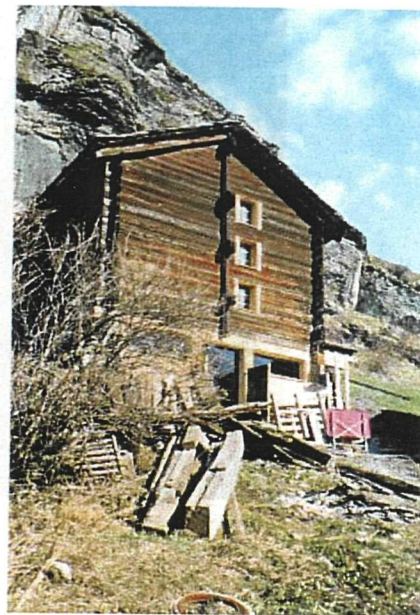




Fig. 6 : Une habitation construite récemment... Elle illustre parfaitement le bricolage des restes culturels : réutilisation de matériaux vernaculaires (bois, pierre et ardoise), imitation de l'architecture traditionnelle (partie contre la pente en pierre). Mais on voit que la fonction est tout autre : par exemple, la pente sert à entrer dans le premier étage de la maison grâce à une passerelle. On récupère des éléments des maisons traditionnelles, en leur conférant un nouveau sens : on remarque la présence de « pilotis » qui, à l'origine permettent d'empêcher les rongeurs de dévaster les récoltes stockés dans le grenier ou le raccard. Dans ce cas, ils remplissent une fonction de décoration et de « rappel » d'éléments traditionnels.

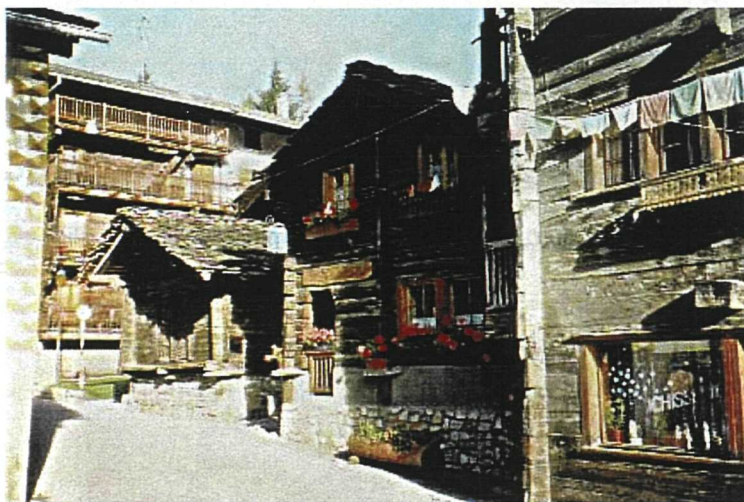


Fig. 7 : Le bâtiment qui abrite l'office du tourisme était un ancien grenier. On l'a complètement transformé, en gardant sa structure d'origine.

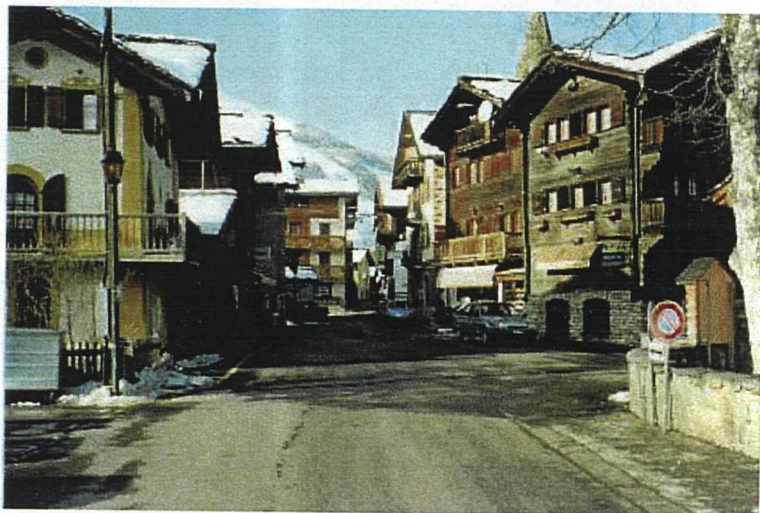


Fig. 8 : La rue principale d'Evolène : manifestation visible d'un mélange de restes de territorialité traditionnelle (patrimoine bâti) et de territorialité moderne (voiture, container,...)



Fig. 9 : Le village de Villa, construit dans une pente escarpée pour laisser les versants moins abrupts à l'agriculture.

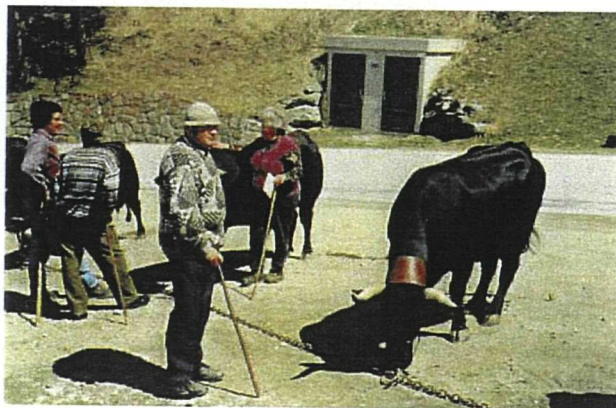


Fig. 10 : Les vaches de la race d'Hérens, la fierté des Evolénards...

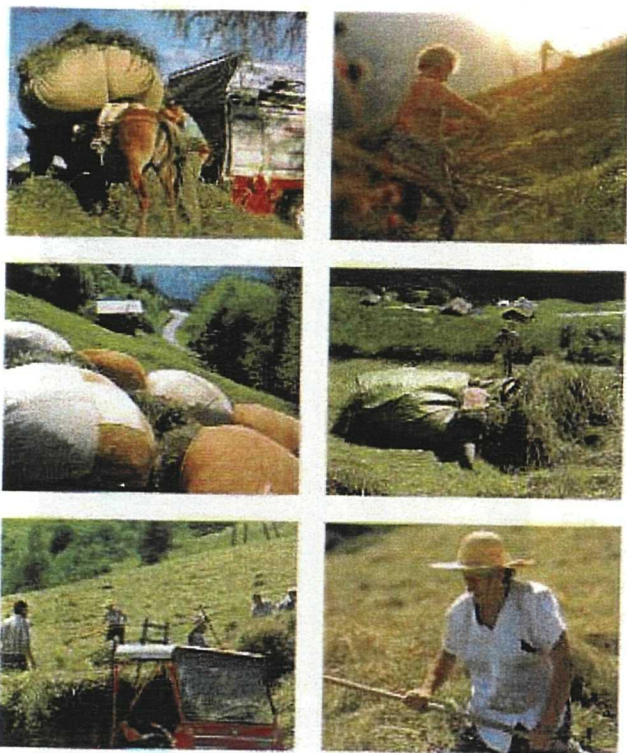


Fig. 11 et 12 : Une commune encore très agricole...

Photos tirées de GERMOND P., MAITRE H., *Val d'Hérens*, Vex : Hérens Vacances, 1997, pp. 135 et 118.



Fig. 13 : L'alpage du Tsaté et la Dent Blanche



Fig. 14 : La maison (repeinte) qui accueillera le musée d'Evolène. A gauche, on remarque la sauvegarde d'un ancien moulin.



Fig. 15 et 16 : Le musée d'Evolène, exposition d'objets et de costumes traditionnels

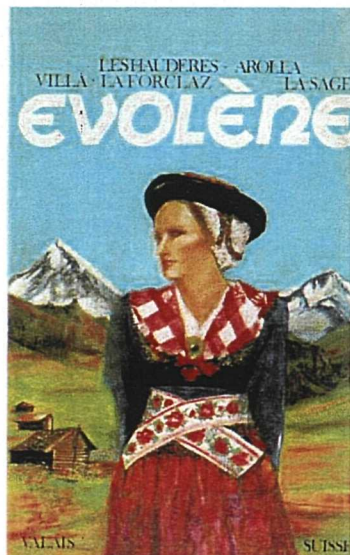
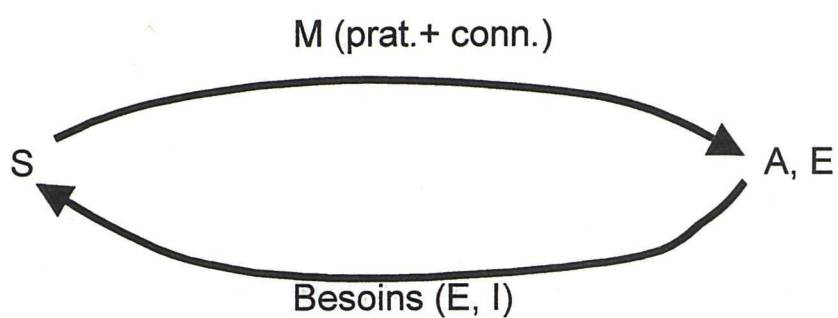


Fig. 17 et 18 : Deux dépliants touristiques en 1978 et en 1991. L'accent est à chaque fois mis sur « l'authenticité ». La tendance actuelle n'a pas tellement changé puisque le slogan que l'on retrouve sur les dépliants touristiques d'aujourd'hui s'intitule : « Evolène, j'aime ton naturel ».

Carte de la commune d'Evolène
Source : Carte nationale de la Suisse au 1 : 100'000



Ebauche de schématisation du processus de la territorialité



M : médiateur(s)
S : sujet
A : altérité
E : extériorité
E : énergie
I : information
prat. : pratiques
conn. : connaissances